ANECDOTES DE *MÉDECINE*,

OU CHOIX

Des Faits ſinguliers qui ont rapport à l'Anatomie, la Pharmacie, l'Hiſtoire Naturelle, &c. auxquels on a joint des Anecdotes concernant les Médecins les plus célebres.

PREMIERE PARTIE.



A LILLE,
Chez J. B. HENRY, Imprimeur-Libraire, ſur la grand'Place.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Floriferis ut apes in saltibus.
LUCRET.





A MON AMI
MONSIEUR
D. M. C. D. S. P. D. L.

Tecum vivere amem ; tecum obeam libens.
HORAT. Ode 9. Lib. 3.

Nous sommes unis par les plus doux liens, mon cher M...., le plus respectable des nœuds, la douce amitié nous attache depuis long-temps. Vous recevrez donc avec indulgence le présent de mon livre. En y consignant votre Nom, j'ai employé le plus sûr moyen de me le rendre cher. Il pourra être un monument de notre union ; si, dans ces

temps, où confondus dans l'abyſme des Etres, nous vivrons à peine dans le ſouvenir de quelques autres, ce foible ouvrage ne dépoſe pas en faveur de mes lumieres, il prouvera du moins que j'ai ſû vous aimer, & ce ſera mon éloge.

Du M.



PRÉFACE.

LA Médecine exercée dans ſes premiers temps par les Miniſtres des Autels, eſt l'école du doute. Quiconque ne peut ſe réſoudre à douter, n'a que faire de l'apprendre. Cet Art ſi néceſſaire, & qui pourroit être ſi favorable à l'humanité, eſt cependant un Art obſcur encore, qui inſulte aux efforts, & abbat l'orgueil de cette fiere raiſon qui nous éclaire. Rien n'y eſt plus ſûr que l'incertitude de ſes préceptes. C'eſt comme de ces terres marécageuſes, où un homme ſage n'oſe pas faire un pas ſans craindre d'enfoncer. Il faudroit, pour s'y rendre habile, connoître parfaitement le jeu, les reſſorts, la marche, les caprices mêmes de la nature, & nous ne ſavons rien! Il

faudroit connoître le rapport qu'elle a mis entre les êtres qu'elle régit ; observer les régles qu'elles ſuit dans ſes ouvrages ; ſaiſir ſes vues ; même peut-être, percer dans l'abyſme de ſes deſſeins, & tout nous eſt caché ! Tout nous dit, qu'en vain nous cherchons à ſubjuguer cet implacable doute, qui vient ſans ceſſe tourmenter le ſavoir.

Ce n'eſt donc qu'en épiant la nature, l'impénétrable nature ; ce n'eſt qu'en la ſurprenant dans quelques mépriſes ; ou en la ſuivant de près dans ſes détours, que nous pouvons eſpérer de lui dérober quelques-uns de ſes ſecrets. Il n'y a que les faits qui puiſſent ajouter à la foible lumiere dont s'éclairent les Médecins. C'eſt pour ceux d'entre-eux qui ſavent penſer, non pour ces hommes hardis & préſomptueux, que j'ai recueilli ceux qui compoſent cet Ouvrage. Je les ai rapprochés pour les

convaincre & m'assurer, que rien n'est si inconstant que la nature, qu'on dit immuable, & si stérile que notre savoir.

Mais, faudra-t-il donc abandonner l'étude de la Médecine? A Dieu ne plaise que mon cœur me le laisse penser; & que j'exténue jamais les bienfaits de l'Art des *Boerhaave*, des *Senac*, des *Lieutaud*, des *Poissonnier*, des *Lorry*, des *Quesnay*, &c. au point d'engager à s'en passer? Pour ne pouvoir nous ouvrir de nouvelles routes dans les espaces de l'air, ne négligeons pas les moyens utiles que nous avons, de voguer sur les mers.

Sachons profiter du peu qui nous est accordé, mais connoissons ce peu dans toute sa modicité: appliquons-nous à l'étendre; étudions les faits; suivons l'expérience; écrasons le raisonnement qui veut la démentir. Elle enfanta la Médecine, elle la doit avancer; elle seule

du moins, a droit de guider nos démarches, & de décider de nos entreprises. Ce n'est que d'après ce qu'elle dicte, qu'on doit écrire : ce n'est que d'après ce qu'elle indique, qu'on doit agir.

Que si l'on trouve, que m'étant appliqué à recueillir les faits les plus étranges, & les cas les plus rares, j'ai plus amusé qu'instruit ; je prie que l'on fasse attention à ce que dit à ce sujet un bon Auteur, *que les Praticiens judicieux*, savent tirer des vues de toutes ces observations, qui ne passent que pour curieuses dans l'esprit de ceux qui craignent de s'écarter de leur routine.





AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

SI la premiere Edition de cet Ouvrage a été favorablement reçu du Public, on se flatte que cette seconde Edition sera encore mieux accueillie: l'Auteur ne s'est pas contenté d'augmenter son ouvrage du double, il a encore cherché à profiter des conseils qui lui ont été donnés par différens Journalistes, & il a mis plus d'ordre dans les matieres qu'il a traitées. On s'appercevra de ces changemens en parcourant l'Ouvrage, & l'on croit que les nouvelles Anecdotes que l'on trouvera, ne paroîtront pas moins intéressantes que n'étoient les premieres. Pour faciliter les recherches du Lecteur, on a ajouté à cette Edition une Table des Matieres.



ANECDOTES DE MEDECINE.

PREMIERE OBSERVATION.

Ophtalmie considérable causée par une paillette de fer, tirée ingénieusement de l'œil, par la femme de FABRICE HILDAN.



OLIERE quelquefois consultoit sa servante ; & l'on dit qu'il apprit souvent d'elle, à ne point dedaigner les conseils subalternes. C'est aux Médecins sur-tout à l'imiter. Ils peuvent souvent apprendre des gens les

plus ſimples, dont l'expérience eſt plus dégagée de toute prévention; *d'un bouvier, dit* Montagne, *d'un maſſon, d'un paſſant, il faut tout mettre en beſogne & emprunter de chacun ſuivant ſa marchandiſe : le tout ſert en ménage, les ſotiſes même & les foibleſſes d'autrui.* Un grand Médecin, très-habile en chirurgie, fut un jour appellé chez un payſan qui s'étoit fait entrer une paille de fer dans l'œil qui le moleſtoit : elle étoit ſi petite que les inſtrumens les plus fins n'y prenoient point. Il tenta tous les moyens connus de la tirer: le ſecours d'aucun inſtrument ne réuſſit. L'œil s'enflamma; on ſaigna le malade; & comme on craignoit la fievre, qui en effet, ne tarda pas de s'allumer, on le mit à une diete aſſez ſévere; mais rien de cela ne délivroit l'œil de la paille de fer qui y étoit entrée. Le Médecin déſeſperoit de pouvoir réuſſir. Sa femme ne put voir

ſon embarras ſans rire. Elle voulut parier avec lui qu'elle alloit ſur le champ guérir le payſan malade, & qu'elle en ſavoit apparemment plus que lui, qui paſſoit pour très-habile, puiſqu'elle connoiſſoit un moyen de tirer d'abord de l'œil, la parcelle de fer, qui, malgré lui, y tenoit ſi obſtinément. *Fabrice Hildan*, car c'eſt lui-même qui eſt ici l'acteur & l'hiſtorien, fut ſurpris de cette promeſſe. Il n'auroit pas cru tant de ſavoir à ſon épouſe, mais enfin il conſentit cette fois à devenir ſon écolier : il l'emmene donc, ils vont chez le payſan, qu'ils trouvent encore plus mal que la veille. La nouvelle Agnodice ne s'en épouvante point : elle dit à ſon mari qu'il ouvre l'œil, & qu'il ait ſoin de bien tenir les paupieres écartées, elle tire de ſa poche un aimant bien monté, qu'elle promene avec ſoin & le plus près qu'elle peut de la ſurface

de l'œil ; elle le porte tantôt à un coin & tantôt à l'autre, non ſans trembler pourtant & ſans craindre un peu alors pour le ſuccès de ſon opération ; mais elle ne craignit pas long-temps, on vit quelques inſtans après la paillette voler vers l'aimant. On devine bien qu'elle ne reſta pas muette. Pour Fabrice il ne fut pas ingrat ; il avoua au malade que ſans elle, il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuſe reſſource, & tous furent contens.

Fabr. Hildanus, Centur. 5 Obſ. 21.

II.

Exceſſive vigueur d'un Catalan, qu'un Arrêt de mort de la part du Roi, limitoit à ne voir ſa femme que ſix fois dans la nuit.

La nature a des faveurs qu'elle ne prodigue guere. Que ce Catalan dont parle Venette, lui devoit de reconnoiſſance ! Sa femme fut obligée d'aller

un jour se jetter aux pieds du Roi, pour implorer son secours sur l'excessive vigueur de son mari, qui, à ce qu'elle dit, *lui-ôteroit bientôt la vie, si on n'y mettoit ordre.* Le Roi fit venir ce mari pour savoir la vérité. Il avoua avec franchise que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes, sur quoi le Roi lui défendit, par Arrêt, *& sur peine de la vie*, de s'abandonner plus de six fois à la violence de ses transports, de peur que par l'excès de ses embrassemens il n'accablât son épouse. Il faut avouer que cet Arrêt est fort singulier; mais qu'il est encore plus rare, que les Souverains soient dans le cas d'en porter de semblables.

L'Histoire nous a conservé un exemple remarquable d'une autre prodigieuse vigueur; on a la lettre que l'Empereur Proculus (*a*) écrivit à ce sujet à un de ses amis.

(*a*) *Proculus Metiano S. P. D. Centum ex*

III.

Excrescence singuliere.

Ce n'est pas une mauvaise plaisanterie de dire que la médecine ne peut pas trouver de remedes à une maladie singuliere que l'on nomme *Affectus Cornutus*; Tourillon, François de nation, portoit une corne de belier au milieu du front : M. de Thou, dit avoir vu cet homme en 1600; *Chrétien Fabrice*, *Bartholin*, parlent également de lui, & assurent qu'il n'y avoit aucune supercherie. Quoique cette maladie soit rare & extraordinaire, on trouve plusieurs observations sur des hommes de cette nature; mais tout ce que différens médecins rapportent à ce sujet, n'est rien en comparaison d'une jeune fille du Canton de Berne, dont les jambes, le dos & les bras étoient hérissés de cornes,

---

Sarmatiâ Virginis cœpi; ex his, unâ nocte decem inivi; omnes tamen quòd in me erat, mulieres intra dies XV *reddidi.*

parmi lesquelles il y en avoit de la longueur de deux travers de doigt, & dont quelques-unes étoient recourbées.

IV.

Mémoire qui se perdoit pendant les grandes chaleurs de l'été.

Faudroit-il plus que le fait suivant pour prouver que la plus ou moins parfaite organisation de notre cerveau, fut la balance de la perfection des actions de notre ame ? La mémoire dans un enfant de huit ans, étoit tellement le jouet des vicissitudes de l'air, que pendant les grandes chaleurs de l'été, il oublioit presqu'entiérement tout ce qu'il avoit appris : le retour de la fraîcheur pendant deux ou trois jours, lui rendoit au contraire toute sa mémoire : de nouvelles chaleurs survenoient-elles ? ce cerveau *thermométrique* ne manquoit pas de marquer par l'oubli, l'état d'une atmosphere plus échauffée. Que nos Matérialistes

cependant, n'attachent pas à leur char ce petit *thermocephale* : ce n'eſt point du tout notre intention de renforcer par-là leur ſyſtême.

Vanſwieten, Tom. premier.

Hermogenes de Tarſe, qui vivoit à la fin du ſecond ſiecle de l'Egliſe, après avoir enſeigné la réthorique à quinze ans, & avoir composé à dix-huit les livres que nous avons de lui, oublia tout ce qu'il ſavoit à vingt-quatre. On lui trouva à l'ouverture de ſon cadavre, le cœur velu & d'une grandeur prodigieuſe.

Traité Hiſtor. des Enf. devenus célebres, &c. par M. Baillet, p. 389.

V.

Mémoires prodigieuſes.

Pluſieurs ſe ſont vantés d'avoir trouvé l'art de procurer une mémoire artificielle; *Muret*, en effet, dans un diſcours de *quorumdam admirabili memoriâ*, raconte qu'un jeune homme de l'iſle de Corſe, avoit trouvé le ſecret de ſe faire une

mémoire prodigieuſe : Muret voulut en faire lui-même l'épreuve. Il dicta à notre inſulaire, juſqu'à extinction, des mots grecs, latins, barbares, ſans aucun rapport entr'eux, & qui bien ſouvent ne ſignifioient rien. Auſſi-tôt cet étudiant les répéta tous ſans broncher & ſans héſiter dans le même ordre, deſcendant du premier au dernier, & remontant alternativement du dernier au premier, ſans en tranſpoſer aucun. Ce n'étoit là qu'un leger eſſais de ſa mémoire ; car il prétendoit en répéter trente-ſix mille avec la même rapidité. Muret en écrivant ce fait craignoit qu'on ne l'accuſât de mentir, tant la choſe lui ſembloit incroyable.

Le philoſophe *Seneque*, dit de lui-même qu'il avoit récité juſqu'à deux mille mots détachés, dans la même ſuite qu'on les avoit prononcés ; & cela

ſans artifice, & par l'effet tout naturel d'une mémoire heureuſe.

In præmio Controv.

VI.

Les ongles repouſſoient à un cadavre vingt ans après ſa mort.

Que nos parties ſe nourriſſent & croiſſent par les alimens que nos organes métamorphoſent ; qu'une action organique - vitale - végétative, répare enſuite par la nutrition, les pertes que nos parties ſubiſſent continuellement ; il n'y a rien en cela qui étonne & qui ne ſoit dans l'ordre de la nature ; mais qu'un homme mort depuis vingt ans, donne encore des marques de végétation ; c'eſt un fait dont il ſeroit permis de douter ſi la réputation du célebre Boyle & du fameux Paré, n'écartoit tout ſoupçon à cet égard. Qui croiroit en effet que Paré conſervoit un cadavre, à qui les ongles revenoient à leur premiere grandeur

peu de temps après qu'il les lui coupoit? C'eſt pourtant un fait que Boyle rapporte dans ſon traité de l'origine des formes & des qualités. Que d'étranges choſes dans la nature! qu'elle ſe plaît à nous intriguer & à nous voiler ſes ſecrets!

Républ. des Lett. Fev. 1688, p. 166.

VII.

Cheveux crus 43 ans après la mort.

Les cheveux ont pareillement cette ſinguliere propriété de ſe reproduire après la mort. Le Journal d'Angleterre, celui des Savans, font mention d'une femme de Nuremberg, à qui les cheveux s'étoient fait une iſſue par les fentes du cercueil quarante-trois ans après avoir été miſe en terre: le corps parut entier & conſervoit encore la reſſemblance humaine depuis la tête juſqu'aux pieds; il étoit tout couvert d'une longue chevelure bouclée & fort épaiſſe,

à travers de laquelle on distinguoit fort bien les yeux, le nez, la bouche & les autres parties. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce corps étoit enterré sous deux autres qui étoient réduits en poudre. Mais quelle fut la surprise du Fossoyeur, lorsqu'ayant voulu toucher la partie la plus élevée de la tête de ce cadavre, il vit tout d'un coup ce corps s'évanouir & se dissoudre entre ses doigts : il ne lui resta dans les mains qu'une poignée de cheveux, & ne trouva après cela, ni crane, ni os, ni rien autre chose de reste, qu'une partie un peu solide qu'il soupçonna appartenir au gros orteil du pied droit. Cette chevelure parut d'abord un peu rude, elle le parut ensuite davantage; elle étoit de couleur rouge un peu frisée; mais pourrie.

Pour rendre le phénomene de Nuremberg moins incroyable, on écrivit

du même pays que le corps d'un malheureux qui s'étoit fait pendre pour vol, fut couvert de cheveux dans toute son étendue, quoiqu'attaché à la potence depuis peu de temps.

Thomas Bartholin, a fait sur les cheveux, une remarque qui mérite d'être vérifiée. Il écrit que les cheveux, qui dans des personnes vivantes, étoient noirs ou blancs, souvent après leur mort, lorsqu'on les exhumoit, ou qu'on ouvroit leur sépulture, se trouvoient changés en cheveux blonds, de telle maniere, que leurs proches avoient peine à les reconnoître. D'où peut venir un tel changement ?

VIII.

Guérisons opérées par l'instinct.

Quand un malade, sans aucune connoissance de Médecine, imagine un remede qui le guérit, est-ce aux efforts de sa raison, ou si c'est seule-

ment aux impulſions de cet inſtinct qui guide ſi ſagement les animaux, qu'il le doit ? Une Demoiſelle ne pouvant ſe rétablir d'une longue maladie qu'elle avoit eſſuyée, ne dormant point, & toujours tourmentée d'une fievre lente, qui la jettoit dans le plus triſte état, avoit du dégoût pour tous les alimens. Il lui prit fantaiſie de manger des huitres. On n'avoit garde de lui en donner. Son envie s'en augmenta. On s'obſtinoit pourtant toujours à lui en refuſer, dans la crainte qu'elles ne lui euſſent donné une indigeſtion, qui n'auroit pas manqué de la tuer. A la fin, elle fit tant qu'on lui en laiſſa manger ſix ſeulement. Elle les avala avec une avidité ſinguliere, & n'en fut point du tout incommodée. Elle en redemanda, on lui en donna encore ſix, & l'on continua de lui en donner tous les jours. Dès la premiere fois, on s'apperçut que ſa

fievre avoit un peu diminué, & qu'elle avoit le visage & le pouls meilleurs. Peu de temps après, elle se rétablit entiérement.

Les huitres que la nature a indiqué si sagement à la malade dont je viens de parler, ont été pour un autre, la cause de la plus cruelle indigestion : mais que cet instinct, toujours ingénieux dans ses ressources, trouva un moyen singulier de l'en débarrasser ! quelques Matelots s'emparent d'une tonne d'huitres qui étoit restée sur le port, pour s'en régaler *à gogo*. Le plus gourmand d'entre-eux, ne tarda pas à se repentir de sa voracité; la plus étouffante indigestion fut la peine qu'il en portât presque dans l'instant. En cet état, on l'emmene chez-lui, on le décide en danger, & en conséquence, on le munit du dernier secours de l'Eglise. Le moribond, abandonné à la discrétion de sa femme, qui

eut beſoin de ſortir un inſtant, apperçoit une écuelle pleine de fromage mou, qu'elle avoit laiſſé ſur une table près de ſon lit; une impulſion naturelle & irréſiſtible l'invite à en manger, il profite de quelques momens d'abſence de ſon épouſe, raſſemble le peu de force que lui laiſſoit une vie preſqu'éteinte, avale tout & s'endort. Sa femme de retour chez elle, le croit mourant, cependant ſa tranquillité fit qu'elle le laiſſa toute la nuit dans cet état. Mais qu'elle fut la ſurpriſe de cette femme, lorſque le lendemain elle vit ſon mari ſe réveiller à ſon heure ordinaire, s'habiller & aller ſe promener ſur le port comme il avoit coutume de faire, au grand étonnement de ceux qui l'avoient vu la veille, & qui l'avoient condamné à une mort inévitable.



Les organes ſont doués d'un ſentiment exquis dans la cécité.

IX.

Que la privation de la vue réduit l'homme dans un état bien triſte & bien malheureux ! mais auſſi en revanche, la cécité affine ſinguliérement *l'ouie*, *l'odorat* & *le toucher*, tant par le beſoin continuel, je crois, qu'un aveugle eſt contraint de faire ſuppléer à l'organe de la vue, que par l'abſence des diſtractions, la tranquillité, cet état paiſible que la faculté de voir nous ôte à chaque inſtant. Souvent n'applique-t-on pas la main ſur les yeux pour n'être occupé que de l'objet qu'on cherche dans ſa mémoire, comme ſi par-là, on vouloit dérober aux yeux toute occaſion d'être diſtrait. Voici un fait qui prouve combien la nature a ſu compenſer la perte de la vue, dans un aveugle qui avoit ſur-tout l'ouie & l'odorat d'une fineſſe ex-

quiſe. Un *quinze-vingt* avoit deux filles jumelles, que l'on prenoit ſouvent l'une pour l'autre; il les diſtinguoit d'abord en leur tâtant le viſage, & diſoit ſans jamais ſe tromper, voilà *Louiſon*, voilà *Jeannette*. L'odorat même lui faiſoit appercevoir, quand chez elles la nature s'acquittoit de la menſtruation.

Un matin ſe trouvant un peu incommodé, il rentra chez lui plutôt que de coutume. Louiſon étoit pour lors avec un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'elle eut ſoin de faire ſortir très-doucement; mais l'ouie de notre aveugle étoit probablement auſſi fine que l'odorat & le toucher : il prit Louiſon par la main, la flaira au viſage & à la gorge, prétendit qu'il étoit certain de ſon impudicité toute récente, & comme il étoit très-brutal, il commençoit à la maltraiter cruellement, lorſque le jeune homme qui étoit reſté à la porte, rentra

& lui dit, qu'il ne demandoit qu'à épouser sa fille, à qui il avoit promis la foi du mariage, espérant que s'il vouloit s'informer de lui, il ne la lui refuseroit pas. Notre aveugle s'informa, & ayant su que c'étoit un garçon de bonnes mœurs, qui avoit un petit emploi dans un Bureau, lui accorda *Louison*, avec une dot d'onze mille livres.

Essais Histor. sur Paris.

On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre ici que Saint Louis fonda les quinze-vingts, vers l'an 1260, pour 300 pauvres aveugles mendians.

X.

Moyens dont se servent les Moscovites pour se guérir.

Il faut avouer que chaque nation a une méthode particuliere pour se débarrasser des maladies qui l'affligent : le bain des Moscovites est un moyen des plus singuliers. Voici comment ils le prennent.

On chauffe un four à l'ordinaire, & quand la chaleur est un peu abattue, cinq ou six Moscovites, plus ou moins, s'y glissent & s'y étendent tout de leur long; après quoi on ferme la porte sur eux, de maniere qu'ils peuvent à peine respirer : lorsque la chaleur leur est devenue insupportable, ils sortent pour prendre le frais, & rentrent ensuite; ils recommencent jusqu'à ce qu'ils soient presqu'entiérement rotis : ils en sortent enfin, rouges comme des écrevisses, & se jettent dans la riviere; ou, ce qu'ils aiment encore mieux, ils se couvrent entiérement de neige, & demeurent ainsi enveloppés plus ou moins de temps selon la maladie.

Nouv. Mem. sur l'état présent de la grande Russie, &c.

Mem. de Trevoux. Août 1725. p. 1502.



XI.

Mort subite des Negres, attribuée au rétrecissement de la Glotte.

Galien rapporte un fait, dont la vérité paroît fort suspecte, quoiqu'il soit confirmé par plusieurs relations modernes de voyageurs. Les Esclaves Negres que l'on embarque, sont souvent désespérés de l'idée qu'ils ont, qu'on ne les transporte en Amérique que pour les manger, & privés par leur état de tout autre moyen de se tuer, ils se sont avisés de s'étouffer par la seule action de la glotte, qu'ils savent fermer si exactement & si opiniâtrément, que perdant absolument la respiration, ils meurent subitement, sans qu'on puisse ni prévoir ni empêcher cet accident. M. Dodart, doutant de ce fait, & s'en étant informé à quelques Officiers de Marine, un des principaux Commis chargé d'embarquer des Negres, lui assura qu'il avoit

vu deux faits de cette eſpece dans deux jeunes Negres, qui aſſis dans le vaiſſeau à la vue de tout le monde, moururent ſubitement. Au reſte, on ne peut pas ſoupçonner qu'ils meurent de poiſon; car ces Negres ſont nuds comme la main, & on les viſite par-tout avant l'embarquement, parce que c'eſt alors que leurs frayeurs redoublent. D'ailleurs, il ne paroît ſur le corps de ces miſérables, aucune marque qui puiſſe faire ſoupçonner le poiſon. Mais tous ces témoignages ne ſatisfont pas encore M. Dodart; & en effet, il n'eſt pas aiſé ſuivant lui, de concevoir, comme un homme peut s'étouffer de la ſorte, par un mouvement volontaire, quelqu'il ſoit, de la langue, de la glotte, ou des levres de la glotte. Aucun mouvement volontaire quelqu'opiniâtre qu'il puiſſe être, ne peut être pouſſé juſqu'à la perte de connoiſſance, & dès qu'on en eſt venu

là, le mouvement machinal de la respiration, recommence ſans attendre l'ordre de la volonté & reprend ſon jeu naturel.

XII.

Enfant monſtrueux dont le cœur pendoit au col comme une médaille.

S'il eſt des jeux de la nature, ſinguliers, bizarres, qui piquent notre admiration, le ſuivant peut à juſte titre y trouver ſa place. Il eſt né à Grenoble un fœtus monſtrueux mort, mais que ſa mere avoit ſenti remuer quelque temps avant ſa naiſſance, portant ſon cœur en dehors pendu au col comme une médaille, de ſorte qu'il pouvoit ſe promener ſur la poitrine. Ce cœur étoit ſans péricarde, attaché à ſes gros vaiſſeaux qui lui tenoient lieu de cordons; ils avoient un paſſage du dedans au dehors par la partie antérieure du col. Ce

fait a été attesté par plusieurs médecins & Chirurgiens de Grenoble.

Histoire de l'Acad. 1712, p. 39.

XIII.

BEKKER, *mort d'épilepsie pour avoir été blessé à la paupiere en faisant des armes.*

Les plaies de tête les plus petites en apparence, ne sont pas toujours celles qu'on doive le plus négliger ; la tête a un rapport trop intime avec les autres parties du corps, pour que la moindre égratignure, ne soit pas un objet digne de la plus grande attention.

Jean Bekker, d'un tempérament sanguin, vif, s'amusoit quelque fois à faire des armes avec un jeune Gentilhomme, qui un jour le blessa legérement sous l'œil gauche : la paupiere inférieure étoit percée & la sclérotique un peu contuse. Soit que Bekker s'en fachât vivement, ou qu'il fut vaincu par la douleur, il jetta son fleuret & fut

fut renversé. On le transporte dans un lit, il n'y dit mot, & quelques heures après meurt dans un violent accès d'épilepsie. On fit l'ouverture de la tête, on examina le tout très-attentivement; mais on n'apperçut rien autre que la plaie de la paupiere.

Rega de Sympathiâ partium.

XIV.

Des Géants.

Ce que l'Ecriture Sainte rapporte en différens endroits sur les Géants, ne permet pas de douter de leur existence; mais ce n'est pas sans quelques efforts que la crédulité se soutient, à l'égard de certains récits que l'on trouve dans différens auteurs, & que le pere Calmet a exactement & abondamment ramassés dans une de ses dissertations sur l'Ecriture Sainte. On y voit des corps d'une grandeur surprenante découverts en Grece, en Sicile, en Egypte, en

Afrique, en Allemagne, & en France même : & à Philesnate près, que le Pere Calmet abandonne sans peine, les écrivains qu'il prend pour garants, paroissent rarement des autorités suspectes, sur-tout parmi les anciens.

Pour ce qui est des découvertes modernes, on ne peut guere en rapporter qui ait eu plus d'éclat, ni qui ait essuyé un examen plus rigide, que celle qui se fit en Dauphiné l'an 1613, sur les terres du Seigneur de Langeon.

Des Maçons travaillant à une Sabloniere, trouverent à dix-huit pieds en terre, un tombeau qui avoit trente pieds de long sur douze de larges & huit de profondeur. On lisoit autour, *Theutobochus Rex*, qu'on croit être le Theutonus, Roi des Theutons & des Cimbres, vaincus par Marius. Les os du Squelette qui y étoit renfermé, se touchoient immédiatement, & étoient de

vingt-cinq pieds & demi de long, ſur dix de large aux épaules, & cinq de profondeur. La tête avoit cinq pieds en long & dix en rond, & les orbites des yeux cinq pouces de tour. Ce qui n'étoit d'abord qu'un amuſement pour les curieux, devint bientôt le ſujet d'une diſpute ſérieuſe, & même d'une guerre fort allumée, dans les écoles d'anatomie & de médecine de la faculté de Paris: Meſſieurs Rioland Médecin, & Habicor Chirurgien, y déployerent leur érudition. Habicor pour maintenir la vérité de la découverte, & Rioland pour en démontrer l'impoſture. Mais Rioland ſuccomba, & l'on ne put parvenir à faire paſſer les os de Theutobochus pour des os de baleine, ou pour des os foſſiles; ce qui eſt la défaite ordinaire par où l'on cherche à éluder ces ſortes de preuves. Saint Auguſtin rapporte auſſi, avoir vu ſur le bord

de la mer, une dent humaine qui égaloit cent des nôtres en grosseur.

Mém. de Trévoux, Janv. 1723, p. 25.

On trouve encore un fait plus extraordinaire dans une lettre écrite de Smirne, le 15 Avril 1727, & insérée dans le Mercure de France du mois de Juillet de la même année. Voici ce qu'elle contient.

On trouva il y a quelque temps dans un village de la Macédoine, nommé Caloubella, à six lieues de Salonique, le sépulcre d'un Géant, qui étoit caché sous une vieille muraille que l'eau creusoit peu à peu, & qui par une très-grande pluie, vint enfin à s'écrouler. On vit par cette chûte, la chose du monde la plus étonnante en fait de grandeur prodigieuse; ce qui se prouve par les pieces & ossemens, que M. Quenet, qui étoit alors Consul pour le Roi en cette Ville, en conserva pour les envoyer

en France. Je vous décrirai fidelement celles que j'ai vu, dont quelques-unes ſont encore à Smirne.

Une dent qui tient à un morceau de la machoire, peſe ſix oques, c'eſt-à-dire, dix-huit-livres de France.

Le crâne qui s'eſt trouvé tout entier, mais qui depuis a été rompu, contenoit ſix quintaux de bled, peſant quatre-vingt-quatre oques chacun; ce qui fait plus de quinze quintaux de cent livres chacun.

Une autre dent détachée de la machoire inférieure, a un pan ou dix pouces de largeur, & peſe une oque ou trois livres. Une troiſieme dent peſe 350 dragmes, & une autre 360.

La derniere phalange du petit doigt a preſque un pan ou neuf à dix pouces de longueur.

Un os du bras, quatre pans ou environ trois pieds & demi.

Par la supputation qui a été faite, & par la mesure de l'espace qu'occupoit ce squelette, on croit que ce corps monstrueux avoit cent septante pans de hauteur; c'est-à-dire, vingt & une cannes de huit pans chacune, chaque pan d'environ dix pouces.

Mr. le Consul fit dresser un procès verbal en bonne forme de cette découverte qui fut signé par plusieurs témoins, de caractere dignes de foi & par plusieurs spectateurs.

Mercure de France, Juillet 1727. p. 1576.

X V.

Origine de la fievre de S. Valier.

Mr. de Thou, au troisieme livre de son Histoire, parlant de Jean de Poitiers, Seigneur de Saint Valier, rapporte que ce Seigneur ayant été condamné à mort & étant conduit au supplice, étoit tombé de frayeur dans une fievre si maligne, que malgré sa

grace que François I. venoit d'accorder à sa fille, qui par sa beauté s'étoit acquis l'amitié de plusieurs Seigneurs, on eut bien de la peine à lui remettre l'esprit & à le guérir de la fievre, quoiqu'on lui eut tiré beaucoup de sang; & c'est delà que *la fievre de Saint Valier* a passé en proverbe, pour dire une fievre très-maligne. Paquier, liv. VIII. de ses recherches, chap. 39, rapporte l'histoire fort au long, & dit que St. Valier, de l'appréhension qu'il eut de la mort, fut saisi d'une fievre, dont il mourut deux jours après. Ce fut l'an 1723.

Menagiana de la 3.e édit. tom. 3. p. 142.

XVI.

Nourritures singulieres, vénéneuses même, dans certaines gens.

Il est des personnes, dont les organes digestifs, soit par leur constitution naturelle, soit par habitude, savent extraire

des poisons même de la matiere nutritive. Cette jeune Indienne qui fut présentée à Alexandre, & qui empoisonnoit par son haleine, parce qu'elle mangeoit de l'Aconit, sans qu'elle en sentît aucun mal, en est une preuve bien décidée. Galien fait mention d'une vieille femme d'Athenes, qui se nourrissoit de Ciguë, Théophraste, d'un Eudemus de Chio, qui étoit friand d'Hellebore. Il y avoit à Stockolm, un Polonois, joueur de flûte, dans les Gardes à pied du Roi de Suede, qui se faisoit un mets délicieux des grosses Araignées. Un Vigneron près de Paris, nommé Yvens, mangeoit des Crapauds, & avaloit du fer.

Joan. Linder de venenis, in gen. & spec. exercitatio. Mém. de Trevoux. Mai 1713. p. 907.

Les mêlanges des curieux de la nature, parlent d'un jeune Ecossois, étudiant en Médecine à Leyde, qui mangeoit volontiers des Araignées, sans qu'il

s'en trouvât mal. Il furetoit par-tout pour en trouver, & on lui a plusieurs fois entendu dire qu'il ne connoissoit point de nourriture plus délicate. Que l'on dise donc qu'il ne faut point disputer des goûts ? Ce jeune homme avoit, disent les Ephémérides, le tein blanc & les yeux ternes ; mais au reste, il se portoit bien.

Borelli écrit qu'il a connu à Padoue, un imbécille qui avaloit aussi sans dégoût, & même avec une sorte de plaisir, des Araignées & des Scorpions.

Cent. 3. obs. 19.

Offredus rapporte, qu'il a vu la même chose dans la personne d'un mandiant de la Ville d'Orléans.

Joan. Rhod. cent. 3. obs. 15.

XVII.

Sang tiré de la veine, blanc comme le lait.

La couleur du sang n'est pas toujours si constante, qu'elle ne s'altere quelque-

ſois extrêmement. Ce fluide devient quelquefois blanchâtre. On ſaigna une fille, dit Lower, & dans peu de temps le ſang devint entiérement blanc. Selon le rapport de Borel, un homme attaqué d'une fievre maligne, avoit le ſang auſſi blanc que du lait. Un célebre Auteur, pour confirmer ces faits, dit, qu'il a été témoin que le ſang qu'on tira des veines d'un homme qui avoit une maladie de tête, étoit d'un blanc tirant ſur le gris; qu'il ſe coaguloit en ſortant du vaiſſeau, & qu'il tomboit ſur la palette en forme de cordon, qui ſe replioit & formoit diverſes circonvolutions.

XVIII.

L'eau empêche de mourir de faim, lorſqu'on manque de nourriture pendant quelque temps.

En buvant de l'eau on peut ſouffrir pour un temps la privation des alimens,

ſans pour cela mourir de faim. Un Officier de Marine, homme digne de foi, a rapporté à Mr. Smith, qu'ayant été envoyé à Straffort, pour voir quelques hommes qu'on avoit pris de force pour ſervir ſur mer, & qu'on conduiſoit à bord, il en trouva un dans la priſon où on les gardoit, qui avoit juré qu'il ſe laiſſeroit plutôt mourir de faim que d'aller ſur mer. Il obſerva ſoigneuſement ſa conduite ; & il trouva après une recherche exacte, que pendant vingt-quatre jours, il avoit refuſé de prendre aucune ſorte d'aliment ; il buvoit ſeulement par jour environ trois pintes ou deux quartes d'eau, eſpérant par-là ſe délivrer. Mais lorſqu'il vit que ſes eſpérances étoient vaines, & que dans deux jours ils alloient tous marcher pour Londres, il conſentit à prendre quelques nourritures, mangeant peu à peu au commencement ; cet Officier obſerva que dans

ſa marche, il étoit auſſi vigoureux que le plus fort de la troupe.

Vertus de l'eau commune, par Smith.

Un fol qui étoit enfermé dans les petites Maiſons de Harlem, a reſté quarante jours ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau & fumant du tabac. Y a-t-il dans l'eau quelque matiere nutritive, ou ſi c'eſt l'eau ſeulement qui en empêchant le deſſechement des fibres, & le dévéloppement alkaliſcent des ſels des fluides, qui a préſervé ces deux hommes d'une mort d'inanition? Cela eſt probable; car on ſait que nous mourons par ces deux cauſes, lorſque nous mourons de faim. Les ſolides ſe roidiſſent, les ſels s'alkaliſent, la fievre s'allume & l'on meurt dans le délire.

XIX.

Une Dame après une attaque d'Apoplexie perdit la parole, mais récitoit ſans héſiter, le Pater, l'Ave & le Credo, &c.

Tout en nous eſt bien fragile, & pour qui connoît un peu les reſſorts qui nous font penſer, l'amour propre eſt bien, comme le dit la charmante Deshoulieres, le plus ſot des amours. Quelle tête que la tête d'un Voltaire! Quelle abyme d'idées ; cependant que dans cette tête ſi chere, vingt gouttes de ſang s'obſtinent à pénétrer dans un vaiſſeau qui n'en peut admettre que quatre ; quelle étrange métamorphoſe! Ce ne ſera plus Voltaire, ce pourra n'être qu'un vil Ch.... Une femme de condition après une attaque d'apoplexie, perdit la parole de maniere qu'elle ne put prononcer un ſeul mot, excepté *le Pater*, *l'Ave*, *& le Credo*, qu'elle récitoit ſans héſiter ; à cela

près, elle avoit la mémoire bonne & le jugement très-ſaint.

Wepſer, hiſt. apoplect. p. 468.

Je tiens d'un grand Médecin, qu'un homme d'eſprit, qui eſſuya à St. Germain une attaque d'Apoplexie, oublia à ſon triſte réveil, juſqu'à ſon propre nom, & qui ne ſe rappelloit point de celui de ſes Médecins.

XX.

La meſure du plaiſir & de la douleur.

On regarde communément le plaiſir & la douleur comme deux choſes diamétralement oppoſées; mais ce ſont véritablement deux états limitrophes.

La lumiere eſt agréable aux yeux, une lumiere trop vive les éblouit, les bleſſe, & peut rendre tout à fait aveugle. Le ſon qui plaît aux oreilles, ne differe que du plus ou moins de celui qui les déchire, & qui eſt capable d'aſſourdir. La douceur flatte le goût: l'ex-

trême douceur affadit, dégoûte & révolte l'eſtomac. Une odeur gracieuſe pour les gens médiocrement ſenſibles, fait tomber en ſyncopes des perſonnes plus délicates. Un leger chatouillement eſt la ſource des plus grands plaiſirs; ſi on le pouſſe trop loin, il cauſe un rire convulſif, & quelquefois la mort même. Toutes ces choſes ſont trop connues pour ſouffrir la moindre conteſtation; mais dire que le plaiſir puiſſe renaître du ſein des plus grandes ſouffrances, cela n'a-t-il pas l'air d'un paradoxe tout à fait abſurde? Pour en bien juger, mettons à part toute prévention.

Tamerlan, pere de cent enfants, & vainqueur de cent peuples, ſe faiſoit fuſtiger par eſprit de débauche. Le fait eſt atteſté par tous les hiſtoriens de ce fameux conquérant; mais tirons le rideau ſur les mœurs de ce tartare. Il eſt des choſes qu'un Médecin ne doit pas

ignorer, mais ſur leſquelles il ne ſauroit parler trop gravement, ni paſſer trop légerement. Voici d'autres faits qui méritent attention.

Un jeune homme de Paris, qui a du goût pour les Mécaniques, mais une tournure d'eſprit ſinguliere, s'étant enfermé un ſoir dans ſa chambre, ſe ſerra la poitrine, le ventre, les bras, les poignés, les cuiſſes & les jambes avec des cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient fixés à des cloux qu'il avoit plantés dans les quatre murailles. Après être reſté une partie de la nuit en cet état, voulant ſe dégager, & ne pouvant en venir à bout, il cria enfin au ſecours, & fut entendu de quelques femmes qui s'en alloient de grand matin à la Halle, & qui firent venir la garde. La porte de la chambre fut bientôt enfoncée, & on trouva notre jeune homme ſuſpendu en l'air, ayant ſeulement une main

débarrassée de ses liens. On le conduisit chez un Commissaire, & delà chez Mr. B***, alors le Lieutenant général de Police, qui voulut l'interroger lui-même. Ce jeune homme l'assura qu'il avoit déjà fait plusieurs fois des épreuves à peu près semblables, & qu'il y trouvoit un plaisir indicible; qu'il souffroit pourtant d'abord, mais que lorsque la compression des ligatures étoit arrivée à un certain point, cette premiere souffrance étoit délicieusement payée par la sensation agréable qui succédoit.

La mort des pendus est très-douce. C'est une vérité si solidement établie par le célebre Wepfer, dans son Traité *de Apoplexiâ*, pag. 174, &c. qu'il n'est plus permis d'en douter. L'Auteur de la Gazette salutaire, dont j'emprunte cette observation, ne conseille cependant à personne de se faire pendre.

Le même Wepfer nous apprend que

le froid extrême assoupit; mais que ce sommeil presqu'insurmontable, est encore plus dangereux. Ceux qui voyagent au milieu des neiges par un froid très-rigoureux, sont ordinairement pris d'une envie passionnée de dormir; mais s'ils s'abandonnent à cet attrait perfide, ils ne se réveillent jamais, à moins qu'un heureux hazard n'amene quelqu'un à leur secours. Ces sortes de cas ne sont pas bien rares dans les Alpes. Le grand Boerhaave s'y trouva exposé en Hollande en 1709, au fort du grand hiver. Lui-même raconte qu'étant monté en voiture avec un Chirurgien, pour aller à deux mille de Leyde, visiter une Dame qui s'étoit cassé la cuisse, il se trouva accablé d'un si grand assoupissement, accompagné d'une douceur ineffable, qui gagnoit également le Chirurgien & le Cocher; qu'ils se seroient sûrement laissés aller à cet appas pernicieux, si

lui, qui en connoiſſoit le danger, ne les eut obligés de deſcendre de la voiture, & de redonner du mouvement à leur ſang en marchant. Par ce moyen, ils furent bientôt réveillés & dégourdis.

Un Irlandois Cavalier au Régiment de F** étant tombé dans une riviere, on le crut noyé; il fut retiré du fond de l'eau ſans connoiſſance, par un Maréchal des Logis du même Régiment. Depuis cette époque il reconnoît l'obligation qu'il a à ſon libérateur; mais il aſſure que ſa préſence lui inſpire une horreur ſecrete & invincible. Ce ſentiment plus fort que lui, provient, dit-il, de ce qu'il goûtoit dans ce gouffre profond une quiétude délicieuſe & inexprimable.

Mr. L. C. un des plus fameux Apothicaires de Paris, eut en Italie, il y a environ vingt-cinq ans, une fievre maligne, où il fut traité par

des Médecins & Chirurgiens François, & beaucoup ſaigné. Après la derniere ſaignée qui fut très-copieuſe, il tomba en ſyncope, & y reſta ſi long-temps que les aſſiſtans en étoient fort allarmés. Il aſſure qu'après avoir perdu toute ſenſation extérieure, il ſe préſenta à ſes yeux une lumiere ſi vive & ſi pure, qu'il ſe croyoit preſqu'au ſéjour des Bienheureux. Il ſe rappelle parfaitement cet état, & dit que de ſa vie, il n'a éprouvé un ſi beau moment. Pluſieurs perſonnes de tout âge, & de tout ſexe, diſent avoir éprouvé quelque choſe d'à peu près ſemblable, dans les mêmes circonſtances. Ne ſeroit-ce point d'après quelques obſervations de cette eſpece, qu'un Théologien du douzieme ſiecle, a ſoutenu que tous les hommes aux approches de la diſſolution de l'ame & du corps, ſont éclairés d'un rayon de la lumiere premiere: *Luminoſitas lucis primæ.*

Dans la plupart de ces exemples, la cauſe du ſentiment agréable que l'on éprouve eſt toujours la même au fonds. La conſtruction produite par les cordes, ou par le froid, la preſſion de l'eau environnante, ou l'affaiſſement occaſioné par une ample ſaignée, exclut preſqu'entiérement le ſang des veines cutanées, ou, n'y en laiſſe que très-peu & preſque ſans mouvement. Qu'en arrive-t-il? que le ſang & toutes les liqueurs coulent abondamment & paiſiblement dans les vaiſſeaux intérieurs & principalement dans ceux du cerveau qui ſont le plus à l'abri de toute compreſſion extérieure : or, c'eſt préciſément cette affluence du ſang qui excite des ſenſations vives & fortes, comme c'eſt ſon cours paiſible & égal qui rend les ſenſations agréables.

XXI.

Le fameux CARDAN *ressentoit des impétuosités d'esprit violentes lorsqu'il ne souffroit pas ; & étoit obligé de se procurer de la douleur.*

Il y a des gens qui regardent la douleur, le mal physique, comme le seul mal dont nous ayons droit de porter nos plaintes à la nature ; mais Cardan, ce fameux Astrologue & Médecin, pensoit tout différemment. Il écrit qu'il préféroit les maladies à la santé, & qu'il ressentoit des impétuosités d'esprit si violentes & si fâcheuses quand il étoit exempt de douleur, que pour les éviter, il aimoit mieux se faire du mal, tantôt en se mordant les levres, tantôt en se tordant & dénouant les doigts, ou bien même en se pinçant la peau, & se pressant l'un des muscles du bras gauche avec tant de violence, que les larmes lui en ve-

noient aux yeux. *Fuit mihi mos*, dit-il, *ut causas doloris, si non haberem, quærerem. Unde plerumque causis morbificis obviam ibam.* Il s'en faut bien que Louis XI. pensât comme Cardan: Seissel & Mathieu rapportent, qu'ayant un jour oui réciter une Oraison faite expressément pour lui, & adressée à St. Eutrope, dans laquelle on recommandoit l'ame & le corps, il commanda qu'on rayât le mot *d'ame*, disant qu'il suffisoit que le Saint lui fit avoir la santé du corps, sans lui demander tant de choses à la fois. Jacques Coitier, premier Médecin de ce Prince, recevoit de lui dix mille écus par mois d'honoraires; somme immense pour le temps, mais qui mesurée sur le desir inconsidéré que le Roi avoit de vivre, & sur l'assurance plus inconsidérée encore que ce Médecin, homme hardi & ignorant, lui donnoit qu'il

le feroit vivre long-temps, ne paroîtra pas trop exorbitante.

XXII.

Mangeur extraordinaire.

On a publié à Wittemberg, une Diſſertation ſous ce titre : *De Polyphago & Allotriophago Wittembergenſi Diſſertatio. Præſide D. Georgio-Rudolpho Bohëmero. Reſp. C. A. Frenzel.* C'eſt l'hiſtoire d'un des plus grands mangeurs qui ait jamais exiſté. Cet homme ſi diſtingué dans ſon eſpece, dévoroit quand il vouloit (ce qu'il ne faiſoit que pour de l'argent) un mouton entier ou un cochon, ou deux boiſſeaux de cériſes avec leurs noyaux. Il briſoit avec les dents, mâchoit & avaloit des vaſes de terre, de verre, & même des pierres très-dures. Il engloutiſſoit comme un ogre, des animaux vivans, oiſeaux, ſouris, chenilles, &c. Enfin ce qui ſurpaſſe toute croyan-

ce,

ce, on préſenta un jour à cet *avale-tout*, une écritoire couverte de plaques de fer; il la mangea avec les plumes, le canif, l'encre & le ſable. Ce fait ſi ſingulier a été atteſté par ſept témoins occulaires devant le Sénat de Wittemberg. Quoiqu'il en ſoit, ce terrible mangeur jouit d'une ſanté vigoureuſe & termina ſes proueſſes à l'âge de ſoixante ans. Alors il commença à mener une vie ſobre & réglée, & vécut juſqu'à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans. Son cadavre fut ouvert, & on le trouva rempli de choſes extraordinaires, dont l'Auteur donne la deſcription. La ſeconde partie de cette Diſſertation renferme l'hiſtoire de quelques hommes de cette trempe & l'explication de ces ſingularités.



XXIII.

Une jeune Demoiselle mourut de la maladie vénérienne, pour s'être masquée avec les habits d'un jeune homme infecté de ce mal.

Il eſt un mal qui déshonore l'amour, & dont tout l'or du nouveau monde ne nous dédommage pas. Le plus pur, le plus délicieux des plaiſirs, eſt ſouvent ſuivi de ce fléau honteux & terrible qui oſe attaquer la vie dans les ſources même de la vie. Qu'en s'abreuvant de voluptés, un homme s'en infecte, encore du moins peut-il trouver dans un ſouvenir ſi cher quelque foible raiſon de ſe conſoler ; mais à une jeune perſonne qu'il afflige, & qui ne l'a mérité par aucun écart, que reſte-t-il de conſolant ? C'eſt cependant ce que l'on voit arriver. *Fabrice Hildan* rapporte ſur cela un fait curieux. Une jeune Demoiſelle étoit allé paſſer

le carnaval chez une de ſes amies. On y propoſa de danſer. On ouvrit un bal. On parla de ſe maſquer, & la Demoiſelle ne fut pas la moins prompte à former la maſcarade. Elle ôta ſes habits pour prendre ceux d'un des hommes de la compagnie. Elle ne penſoit guere qu'ils duſſent lui rendre ſi amer le ſouvenir de cette innocente partie. De retour chez elle, elle ne tarda pas à reſſentir bientôt de la douleur. C'étoient des ulceres rongeans & des puſtules qui la cauſoient. La malade ne ſçachant pas du tout d'où cela provenoit, & ſachant cependant très-bien qu'il convenoit aſſez que ſa mere n'en ſut rien, prit la réſolution de lui cacher ſon triſte état; mais il empira bientôt au point de la contraindre de le déceler. Elle étoit hors d'état de marcher. On appella un Médecin. Il étoit trop tard. Comme on avoit ca-

ché long-temps ce mal, il étoit devenu incurable. Le col de l'uterus, celui de la vessie, le dernier des intestins, tout étoit rongé par l'ulcére. La fievre s'alluma enfin, & l'innocente victime périt dans les douleurs & les accidens les plus violens. Après sa mort, ses parens à qui elle avoit juré qu'elle ne s'étoit jamais mis dans le cas d'essuyer rien de cet horrible poison, firent des recherches sur ce qui pouvoit lui en avoir fait éprouver la violence; ils découvrirent que le jeune homme dont elle avoit mis les souliers & porté les habits pour se masquer, étoit gâté depuis long-temps.

Fabr. Hildani obs. cent. 1. obs. 100.

XXIV.

De la Stérilité. Conseil que Fernel donna à cet égard, à Henry II. &c.

Un état de la matrice peu propre à favoriser la conception, est la plus fré-

quente cauſe de la ſtérilité qui afflige tant de femmes. Les mois probablement ne leur ont été donnés que pour entretenir dans la matrice cette diſpoſition néceſſaire, ſans laquelle la réunion de toutes les autres circonſtances eſt inutile. C'eſt donc dans les derniers inſtans de ce flux périodique, que cette diſpoſition y eſt plus grande : ces inſtans ſont donc ceux que doit ſaiſir l'amour ; & Fernel le ſavoit bien, lui qui dirigea ſi juſte les plaiſirs d'Henri II. ſon maître, que ce Prince aidé de ſes conſeils, parvint enfin à devenir pere, après dix ans d'un mariage ſtérile. La théorie de la genération eſt la pierre philoſophale de la phyſique, & il n'y a pas d'apparence que jamais elle ſoit bien connue. Il paroît pourtant inconteſtable qu'elle eſt le fruit d'une certaine union, d'un certain mêlange des germes produits par l'homme & par la

femme. Le manque de ces mêlanges est encore une fréquente cause de stérilité.

XXV.

Certains hommes précoces dans la réproduction de leurs semblables.

Il seroit difficile de terminer l'âge, auquel l'homme devient capable de produire son semblable, & le temps où il cesse d'avoir des desirs. Il y a des observations qui prouvent, *qu'il y a eu des hommes qui ont été pere à dix ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere.* (a) Il n'y a pas long-temps qu'on a vu à Paris un exemple de cette espece de phénomene. On trouve dans les annales de Suabe, qu'en 1278, une fille qui n'étoit âgée que de huit ans, accoucha d'un garçon ; & St. Jerôme assure qu'un enfant de dix ans, engrossa

(*a*) Nicolas Venette, Tableau de l'amour conjugal.

une nourrice avec laquelle il couchoit. Au reste, le climat influe beaucoup sur la disposition plus ou moins avancée, qui rend propre à la génération. Des relations témoignent que celui qui veut se marier dans le Royaume de Calicut, peut prendre une fille, au dessous de huit ans. Aux Maldives les filles ne sont pas tout-à-fait si précoces; mais à dix & onze ans, on se presse de les marier. Il y a dans l'Inde des contrées où les femmes accouchent à sept, & sont vieilles à trente-six.

XXVI.

Fille saignée quatre mille fois dans un an.

» La saignée est un grand remede, » dont on doit pourtant user sobrement, comme l'Apôtre nous recommande d'user de la Sagesse même, » [*Sapere ad sobrietatem*] telle est notre intention: & ceux qui nous en

» ſuppoſent d'autres, nous connoiſſent » mal ou feignent de ne nous pas con- » noître. (a) Réprimer l'abus de la ſai- » gnée, en maintenir le légitime uſage; » voilà tout ce que nous nous propo- » ſons, & nous ſommes très-aſſurés » que tous nos Confreres concoureront » volontiers avec nous dans ces vues » importantes.

» Il faut convenir que pour garder » conſtamment un juſte milieu à cet » égard, on a peut-être plus ſouvent » beſoin du frein que de l'éperon en

---

(a) C'eſt l'auteur de la Gazette ſalutaire qui parle ici : tout ce qui étoit de lui dans cette feuille hebdomadaire m'a paru toujours frappé au coin de la plus fine critique; je deſire bien en mon particulier que cette feuille renaiſſe un jour & qu'on lui rende plus de juſtice : elle devroit au moins revivre pour ne pas nous priver des bonnes choſes que l'auteur y exprimoit ſi élégamment. Cette Gazette étoit d'une toute autre nature que le Journal de Médecine, & pouvoit très-bien ſubſiſter indépendamment de ce Recueil précieux.

» France, plus ſouvent de l'éperon que » du frein en Allemagne; mais il eſt » pourtant vrai que les matieres ſont » bien éclaircies, & les eſprits bien rap- » prochés, & que les excès dans l'un » & dans l'autre genre, deviennent d'an- » née en année beaucoup plus rares.

» Les Oyes ſacrées qui ſauverent ja- » dis le Capitole, ſont le modele des » écrivains périodiques. Vigilans & in- » corruptibles comme elles, nous ne » devons point troubler par de vaines » alarmes le repos du paiſible citoyen; » mais élevant la voix à proportion » que le péril ſe montre plus urgent, » nous devons par des cris redoublés, » appeller les Manlius & les Camilles » au ſecours de leurs propres foyers.

» N'étoit-t-il pas temps de réveiller » les défenſeurs de la patrie, lorſque » nous avons vu dans un certain Jour- » nal, qu'*une fille* avoit été *ſaignée qua-*

» *tre mille fois dans un an ?* Falloit-il
» attendre qu'on pouſsât les choſes plus
» loin ? Suppoſons chacune de ces ſai-
» gnée de deux palettes (ou de huit
» onces) on lui a donc tiré 32000 on-
» ces ou deux milliers de livres, qui
» font mille pintes de ſang, à bonne
» meſure ? N'eſt-il pas étonnant qu'il lui
» en ſoit encore reſté ? Prenons un au-
» tre point de vue, & ſuppoſons qu'on
» l'ait ſaignée de trois heures en trois
» heures jours & nuits, depuis le pre-
» mier Janvier juſqu'au dernier Décem-
» bre ; ſuppoſons même une année biſ-
» ſextile ; 366 jours, à huit ſaignées par
» jour, ne feroient en ſomme, que 2928
» ſaignées, & il en manqueroit encore
» 1072 pour compléter le nombre. Il
» a donc fallu la ſaigner preſque ſans
» relâche, & avoir ſans doute un relais
» de Chirurgiens & de Lancettes, pour
» réitérer les ſaignées preſqu'à toutes

» les heures du jour & de la nuit, pen-
» dant une année entiere » une obſervation de cette nature, s'il étoit même poſſible qu'elle fut vraie, devroit bien n'être pas conſignée dans un dépôt auſſi précieux que le Journal de Médecine. Tout y paroît ſuſpect, il n'y a perſonne qui n'en ſente la fauſſeté, ſans d'abord en pouvoir rendre raiſon, parce que le merveilleux nous fixe ordinairement quelques inſtans, mais la réflexion fait que l'illuſion ſe trouve bientôt éclipſée par la vérité, de même qu'un joli bouquet de fleurs n'en impoſe pas long-temps, lorſqu'au lieu d'une odeur ſuave, il n'exhale rien que de déſagréable. Cette obſervation en outre, n'eſt pas d'un Médecin, & on ſait que la Chirurgie a intérêt d'accréditer la ſaignée à tel prix que ce ſoit.



XXVII.

Danger des Ordonnances faites par des ignorans.

Voici le titre d'un livre, où il doit y avoir bien des ſottiſes : *le Barbier Médecin, ou les fleurs d'Hypocrate, dans lequel la Chirurgie a repris la queue du Serpent ; par Jean Michault*, Paris, Guignard 1672, in-12 fig. Il eſt étonnant avec quelle fureur de tous temps preſque, les Chirurgiens ont été tentés de faire le métier des autres. *Optat Ephippia bos piger*, &c. C'eſt bien le cas de l'application. Un Auteur applaudi, n'eſt pas plus content qu'un Chirurgien qui vient d'écrire une Ordonnance. Après ſes *deux gros de Follicules* & *ſa pincée de Coriandre*, il ne penſe pas qu'on puiſſe imaginer de meilleure Médecine, & pour l'ordinaire, il entaſſe ſans lumiere & ſans raiſon dans la formule, tout ce qu'il connoît & ce qu'il

ne connoît pas de médicamens purgatifs. En une Ville d'Artois, le Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, ordonna à une femme âgée de cinquante ans, d'un tempéramment ſanguin, attaquée d'un catharre ſi violent, qu'il lui occaſionoit une fievre continue avec redoublement, deux purgatifs, dont voici la recette.... Ils ſont trop ſinguliers, & font trop bien connoître avec quelle ſupériorité les Chirurgiens font la médecine pour ne pas les rapporter en entier.

Sené, une once.

Caſſe en bâton, quatre onces.

Sel de nitre, deux gros.

Regliſſe, deux onces.

Sel d'epſon, quatre onces.

Le tout enſemble, en faire deux bons verres : dans la colature, ajoutez deux onces de ſirop de Rhamno Catharctico, & deux ſcrupules de Diagréde.

Pour la femme C . . . . . . pour ce soir, pour prendre en deux jours.

Le 29 Juin 1741.

Une infusion de trois gros de Sené.

Deux onces de Tamarinds.

Quatre onces de Casse.

Deux onces de Reglisse.

Une poignée d'Absynthe.

Une poignée de Centaurée.

Le tout ensemble dans un pot & demi d'eau, réduit à deux bons verres, le passer, & dans la colature y ajouter :

Quatre onces de sirop de Nerprun.

Un gros de poudre Cornachine.

Deux scrupules de Diagrede.

Ce tout ensemble, pour la femme C . . . . . . il faut ajouter dans le premier verre que vous donnerez,

Six grains de Tartre Stibié,

Pour Mademoiselle C . . . . . . &c.

Le 2 Juillet 1741.

Ce purgatif, ou plutôt ce poison,

comme disent les Médecins de Paris, qui ont fait usage de ce trait de capacité des Chirurgiens, dans leurs Mémoires présentés au Roi, en ulcérant les intestins à la malade, lui causa une superpurgation, qu'il ne fut pas possible d'arrêter: elle en périt presque sur le champ. Sa mort fit éclat, comme il est aisé de le penser: le Magistrat voulut constater le fait: il fit apporter les deux Ordonnances du Chirurgien au Greffe de la Ville, où elles sont encore. Cet exemple est un bon avis au public, mais le Chirurgien n'a pas été pendu, quoiqu'il l'eut bien mérité.

XXVIII.

Usage des Goths à l'égard des Médecins.

On trouve ce qui suit dans *l'Abregé Chronologique de l'Histoire d'Espagne*, au sujet des mœurs & des coutumes des Goths. La condition des Médecins

étoit parmi eux bien triſte & bien dangéreuſe : un Médecin étoit en même temps Chirurgien & Apothicaire. Quoique nous ne vivions pas parmi les Goths, combien ne voyons-nous pas de ces hommes qui réuniſſent ces trois profeſſions, & qui n'ont d'autre talent que l'impudence & la charlatanerie : plût au Ciel qu'on leur fit ſubir le même ſort, que leurs ſemblables éprouvoient chez ce peuple barbare. Cet homme à toutes mains avant que d'entreprendre de guérir une maladie, convenoit du prix avec le malade. Si le malade venoit à mourir, le diſciple d'Hipocrate perdoit ſon ſalaire ; s'il lui arrivoit d'eſtropier un homme libre en le ſaignant, il étoit condamné à lui payer cent ſols d'or d'amende (le ſol valoit quinze livres de France) ſi un homme mouroit de quelque opération chirurgicale, le malheureux Médecin étoit réduit à

l'esclavage & livré aux parens du mort, qui le punissoient à leur gré, mais sans pouvoir lui ôter la vie. Si le Médecin ignorant ou mal adroit avoit tué un esclave, il en étoit quitte pour fournir un autre esclave de la même valeur.

XXIX.

Usage des Egyptiens à l'égard des Médecins.

Les Egyptiens avoient un Code de Médecine, dont il n'étoit pas permis aux Médecins de s'écarter dans le traitement des maladies : si le malade mouroit après avoir usé de quelque médicament qui n'étoit point dans ce Code, le Médecin payoit de sa vie. Ce n'étoit pas là un moyen d'avancer beaucoup les progrès de la Médecine en Egypte.

Les Médecins étoient plus indépendans & plus absolus dans la Ville de Locres. Une loi de Zaleucus, Législateur des Epizephyriens, portoit que le malade,

qui auroit bu du vin pur ſans l'ordonnance d'un Médecin, ſeroit puni de mort, quoiqu'il eût recouvré la ſanté.

X X X.

La Médecine des Iroquois.

La Médecine des Iroquois ne conſiſte que dans la connoiſſance des ſimples; leur maniere de s'en ſervir dans preſque toutes les maladies, eſt d'en faire des cataplaſmes qu'ils réchauffent ſouvent avec de l'eau dans laquelle l'herbe a bouilli. C'eſt ainſi qu'ils diſſolvent les tumeurs, qu'ils font aboutir les abcès & qu'ils appaiſent les douleurs les plus aigues. Ils ſe purgent & ſe font vomir avec des herbes dont ils avalent le ſuc, ou avec des pierres qui reſſemblent aſſez par le goût à celles de vitriol, mais qui ſont blanches: au lieu de ſaignées, ils pratiquent les ventouſes. S'ils ſont attaqués de rhumatiſmes, ils ſcarifient la partie ſouffrante avec le tranchant

d'une pierre à fusil, ils y appliquent ensuite les ventouses par le moyen desquelles ils tirent une quantité de sang corrompu, & sont soulagés.

Ils n'ont aucun préservatif, & toute leur science ne consistant que dans quelques experiences très-incertaines, après les remedes généraux qui sont des ptisannes faites de sucs d'herbes & de racines, ils laissent mourir tranquillement le malade qui s'y détermine avec une résignation surprenante. On n'a jamais oui dire que les Sauvages en quittant la vie, se soient plaints de son peu de durée : il est vrai qu'ils ne laissent rien à regretter.

Les Sauvages excellent, sur-tout dans l'art de panser & de guérir les plaies. Leur détersif ne manque jamais de tenir leurs plaies vermeilles & nettes : il faut avouer que le régime qu'ils font tenir à leurs blessés, y contribue

beaucoup ; car dans les plaies conſidérables, ils ne leur permettent de manger que du bled d'Inde cuit à l'eau. Les viandes de Cerf & de Chevreuil leur ſont expreſſément défendues.

Le Médecin & le Malade ont l'un & l'autre une patience invincible. On a vu d'un Iroquois, qui s'étoit donné un coup de hache ſur l'os de la jambe, reſter trois ans entiers ſur ſa natte, ſe faire panſer tous les jours avec des racines de bois d'épinette & de ſapin, pilées & macérées en forme d'onguent; de façon, qu'après en avoir fait ſortir quantité d'eſquilles, il guérit parfaitement au bout de ce temps. Un Chirurgien de la garniſon, voyant la jambe menacée de la gangrene, voulut pluſieurs fois en faire l'amputation ; mais l'Iroquois s'y oppoſa conſtamment, & vint enfin à bout de conſerver ſa jambe.

Les Iroquois ſont auſſi bons Chirur-

giens que mauvais Médecins : au reste, tous ceux de la nation ont la même connoissance des Simples & des Racines salutaires. Ils ont une espece de médecine qu'on appelle la *Jonglerie* : voici en abregé ce qu'on en dit.

Les Sauvages ont parmi eux des *Jongleurs*, especes de Docteurs en Médecine, qui au lieu d'ordonner des remedes aux malades, leur prescrivent de donner un festin à dix, quinze, ou vingt personnes ; ce festin se fait sur le champ. Le malade ne tâte de rien : les convives sont traités avec de l'eau-de-vie, & se mettent par cette boisson dans un état pire que celui du malade. Les jeunes vont à la chasse, & le Jongleur entre dans la cabane. On l'y laisse avec le malade, sur le corps duquel il se jette, & appliquant ses levres à l'endroit, où il prétend qu'il y a un sortilege attaché,

il ſuce pendant quelque temps avec violence, & va, en criant *victoire*, cracher à la porte un petit tortillon de cheveux, qu'auparavant il avoit eu la précaution de mettre dans ſa bouche. Ces impoſteurs ont pluſieurs façons d'en impoſer à ces pauvres victimes : le nombre des Jongleurs eſt très-grand, & l'on ne peut concevoir comment on n'eſt point révolté de leur groſſiere ſupercherie.

X X X I.

Méthode tout-à-fait ſinguliere de guérir les rhumatiſmes, les maraſmes, les hippocondries, &c.

M. *Galaudat*, Chirurgien à Fleſſingue, a donné des remarques ſur la guériſon de quelques maladies qui ont duré long-temps, par le moyen d'une opération chirurgicale juſqu'à préſent inconnue; mais en uſage chez quelques Negres de la côte de Guinée. Nous ne nous attacherons pas à ſes

remarques : mais nous nous bornerons ſeulement à la méthode, qui conſiſte à faire deux trous aux jambes du malade, pour introduire deux petits tuyaux, ou des morceaux de pipe à fumer juſque dans la membrane celluleuſe ; enſuite on souffle autant d'air qu'il eſt poſſible dans le corps du malade. Cette opération faite, on bouche les trous, le malade s'enfle, & ne commence à déſenfler qu'au bout de trois jours ; après quoi il guérit par le moyen de quelques potions. On a d'abord éprouvé ce ſingulier remede ſur quelques animaux : il a très-bien réuſſi, & en Guinée ſon ſuccès eſt aſſuré. Les Negres en reſſentent tous les jours les meilleurs effets. On croit que cette méthode peut être employée en Europe ; mais quel eſt le Médecin qui réuſſira en traitant ſes malades comme des Negres.

XXXII.

La Médecine des Lapons.

Tous les Lapons en général ſont gais de leur naturel, alertes, & font aiſément quatorze à ſeize lieues par jour : leur corps eſt d'une couleur plombée, & leurs cheveux ſont noirs : à peine leurs enfans ont-ils deux ans qu'ils leur donnent de l'eau-de-vie. Les Lapons dorment extraordinairement ; ils donnent au ſommeil pendant le jour, depuis dix heures juſqu'à cinq ou ſix heures ; à neuf heures ils ſe couchent juſqu'à ſix heures du lendemain. Les Lapons Suédois n'ont pas, comme les autres, le viſage large en haut & pointu en bas. Les uns & les autres ne font que deux repas par jour, ſavoir, le matin & le ſoir ; ils ne mangent depuis le Printemps juſqu'à l'Automne, preſqu'autre choſe que du lait & du fromage de Rennes : & il eſt à

remarquer

remarquer que ce lait ſe caille preſque entiérement ; de façon, que ſi l'on veut faire du petit lait, il faut y verſer de l'eau. Depuis l'Automne juſqu'au Printemps, ils ſe nourriſſent d'oiſeaux, de lievres, d'ours, de rennes. Ils en font bouillir la viande, la mangent & en prennent le bouillon ; le bœuf & le mouton ne ſont guere en uſage chez eux. Leur plus grand mets, conſiſte dans l'écorce intérieure du bouleau & du ſapin. Leur unique épicerie eſt le ſel, dont ils mettent copieuſement dans leurs alimens. Ils préparent une nourriture particuliere avec les Airelles & les Framboiſes, qu'ils font bouillir dans du lait, & en font une eſpece de boudin, enveloppé de l'eſtomac des rennes. Ils ſe ſervent de leur bouche en guiſe d'entonnoir, & ils ont la précaution de bien mâcher les morceaux caſéeux trop grands, avant que d'en emplir cette

eſpece de poche : & la font ſécher à l'air, ou l'expoſent à la fumée.

Les Lapons ne connoiſſent preſque pas les fievres intermittentes, l'Hydropiſie, le Scorbut, ni les maladies vénériennes. La petite vérole & la rougeole ſont aſſez rares parmi eux, & ſi ces deux maladies deviennent épidémiques, elles ne ſont ni funeſtes, ni fort générales. Il meurt beaucoup d'enfans dans leurs premières années. Les principales maladies parmi les hommes, ſont les fluxions de poitrine & les rhumes, les coliques ſpaſmodiques & flatulentes : les diarrhées, les ophtalmies, les maux de dents & les engelures, ſont encore aſſez fréquens. L'angélique eſt pour eux un remede ſouverain contre la colique ſpaſmodique, qui eſt ordinairement occaſionée par le *Dragonneau ;* ils mangent la racine crue de la plante qui n'a qu'un an, & la tige lorſqu'elle eſt à la

ſeconde année. Les fievres inflammatoires, de même que les rhumes & les diarrhées, ſont traités avec la tige & les fleurs de cette plante; avant leur développement, ils les font bien bouillir, & les adminiſtrent enſuite. Comme ils ne ſont pas verſés dans la botanique, il arrive quelquefois qu'au lieu de cette plante (ſalutaire en elle-même, quoique mal à propos adminiſtrée) ils prennent la ciguë & empoiſonnent par conſéquent le malade. Ils traitent les tranchées avec la *Feve de St. Ignace*, & *l'huile de Tabac*; ils ſe ſervent contre les rhumes & les maux de tête, des cendres de genievre mêlées avec la poudre de Tabac. La graiſſe des viperes leur ſert à oindre le côté dans le point, & la peau de ce reptile eſt pour eux un excellent purgatif. Ils en prennent de la grandeur de l'ongle, ils la pulvériſent & l'adminiſtrent aux fem-

mes en couches, & en généraſ à toutes les perſonnes qui ont des obſtructions ; on n'en oſe pas donner une plus forte doſe ; ſi on l'excédoit, elle exciteroit des convulſions léthales. Ils tirent avec une adreſſe merveilleuſe le Dragonneau, dés qu'ils en apperçoivent le bout. Ils prennent avec ſuccès quelques cuillérées de la graiſſe du chien marin contre les retentions d'urine. Voilà leurs principaux remedes. Que de ſimplicité dans leur pharmacopée ! les regnes végétal & animal leur fourniſſent leurs drogues, & ils n'emploient jamais le regne minéral dans lequel nous trouvons néanmoins tant de reſſources.

XXXIII.

Médecine des Chinois.

Les Chinois y mettent un peu plus de façon ; mais leur doctrine ſur le pouls paroît être plutôt le produit du préjugé que de l'expérience, quoique ces Meſ-

ſieurs là paſſent pour de très-habiles gens dans cette partie.

Les Chinois veuillent que les Médecins qui tâtent le pouls, jouiſſent d'une bonne ſanté, aient l'eſprit libre & dégagé de tout ſouci, ne ſoient pas fatigués, afin qu'ils aient la reſpiration naturelle. Alors, ils doivent explorer le pouls pendant l'intervalle de pluſieurs reſpirations; de maniere, que pendant l'eſpace d'une ſeule reſpiration, qui eſt compoſée de trois temps: ſavoir, l'inſpiration, le repos & l'expiration, ils comptent le nombre des pulſations. Si le pouls ne bat pas plus de cinq fois ou moins de quatre, il eſt certain que l'homme ſe porte bien, & que ſon pouls eſt régulier. Le nombre des battemens de l'artere eſt-il au deſſous ou au deſſus de celui indiqué, l'homme eſt déjà malade, ou ne tardera pas à le devenir. Si le pouls bat ſept ou huit fois, les eſ-

prits ſont ſubjugués, le ſang eſt deſſéché; s'il bat dix fois, c'eſt un ſigne mortel, & le malade ne tardera pas à deſcendre dans le tombeau. Le pouls qui ne bat que deux fois, eſt très-dangereux, & celui qui ne bat qu'une ſeule fois, eſt funeſte; mais s'il ne bat qu'une ſeule fois dans l'intervalle de deux reſpirations, la mort eſt très-prochaine.

XXXIV.

Les freres de la Roſe-Croix.

Croiroit-on que la Médecine ait eu ſes fanatiques? Les freres de la Roſe-Croix en étoient pourtant de bien véritables. C'étoit une confrairie chimérique de ſavans, établie à ce que l'on diſoit en Allemagne, depuis 1604. La fin de leur inſtitut étoit la réforme générale du monde, quant aux ſciences ſeulement. Ils avoient des regles, des ſtatuts; par exemple, & c'eſt ſans doute le plus grand reproche qu'on puiſſe

leur faire, ils s'obligoient à garder le célibat, comme si dans cet état injurieux à la nature, ils eussent été plus propres à l'étudier. Toutes ces opérations étoient l'objet de leurs méditations; ils embrassoient la physique dans toutes ses parties, mais ils faisoient une profession plus particuliere de la Médecine & de la Chimie. C'étoit à les entendre des gens qui savoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle sagesse qui ne leur avoit pas encore été découverte.

A ces promesses séduisantes, dont ils étoient les premieres dupes, ils joignirent le merveilleux. On est porté à croire ce qui étonne, même ce que l'on comprend peu, quand il nous est annoncé avec un certain appareil. Un détail romanesque de la vie de leur fondateur, relevoit leurs discours & soutenoit leur enthousiasme. Il étoit né en

Allemagne en 1578. Dès l'âge, disoient-ils, de cinq ans, il fut enfermé dans un Monastere, où il apprit le Grec & le Latin. A seize ans, il se joignit à des magiciens pour apprendre leur art : il passa ensuite en Turquie & en Arabie, d'où il se rendit à Damcar : or, ce Damcar est une Ville chimérique comme leur Patriarche, habitée par des Philosophes très-versés dans la connoissance de la nature. Là, il fut salué par son nom : on lui révéla plusieurs choses arrivées dans le Monastere : on lui découvrit plusieurs secrets, on lui apprit qu'on l'attendoit depuis long-temps, & qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Il est donc bien flatteur de régner sur les opinions, puisque cette idée a saisi de tous temps les esprits.

Après trois ans de séjour à Damcar, il partit pour se rendre à Fez,

Ville de Barbarie, où il conféra avec les Sages & les Cabaliſtiques; après il vit l'Eſpagne, d'où il fut chaſſé, & ſe retira enfin en Allemagne, où il vécut dans une grotte juſqu'à l'âge de cent ſix ans. Cette grotte, dit l'hiſtorien de ſa vie, [*Jean Brigern*] étoit éclairée d'un ſoleil qui étoit au fond de l'antre, mais qui recevoit ſa lumiere du ſoleil qui éclaire le monde. Au milieu s'élevoit un autel rond recouvert d'une platine de cuivre, où on liſoit ces caracteres, A. C. R. C. *vivant je me ſuis réſervé un abrégé de lumiere pour ſépulcre.* Quatre figures régnoient à l'entour, portant chacune ſon inſcription: la premiere avoit ces mots; *jamais vuide*: une autre, *le joug de la Loi:* une troiſieme, *la liberté de l'Evangile*: & la quatrieme avoit pour legende, *la gloire toute entiere de Dieu.* On y trouvoit auſſi des lampes

ardentes, des ſonnettes, des miroirs de pluſieurs façons, & quelques livres, entre autres le Dictionnaire des mots de Paracelſe, & *le petit monde* de leur Fondateur.

Une des premieres conſtitutions de leur confrairie, étoit de tenir au moins cent ans leur ſociété ſecrete. Quelqu'abſurde que ſoit une croyance, jamais elle n'a été ſans fideles: celle-ci en trouva parmi des gens inſtruits: Michel Mayer a compoſé un livre de leurs conſtitutions, & Robert Flude les a défendu contre le Pere Merſenne & contre Gaſſendi.

X X X V.

La force de l'amitié.

On a bien raiſon de dire que quelque rare que ſoit le véritable amour, il l'eſt encore bien moins que la véritable amitié, & que, quoiqu'on ait été trompé par ſes amis, l'indifférence

qui en résulte, ne doit point bannir toute ſenſibilité pour leurs malheurs. Au ſiege de la Capelle par le Vicomte de Turenne, qui capitula le trois d'Août 1630, on vit un exemple bien mémorable de l'amitié qui lioit étroitement deux Eſpagnols. L'un d'eux ayant reçu un coup de mouſquet dans la tranchée, fit accourir l'autre dès qu'il en fut informé, dans l'eſpérance de le ſecourir; mais il le trouva mort étendu ſur la pouſſiere; ſon premier mouvement eſt de ſe jetter ſur ſon ami, & de l'embraſſer; la révolution qu'il éprouve dans ce moment eſt ſi grande, qu'il expire lui-même de douleur. L'Archiduc en fut attendri lorſqu'on lui en fit le récit. Il voulut que les deux corps fuſſent enfermés dans la même biere, & menés en pompe à Aveſnes, où il les fit inhumer avec beaucoup de magnificence dans l'Egliſe Collégiale: il leur

fit ériger un Mausolée en marbre. (a)

Annales Belgiques, Douay, pag. 436.

XXXVI.

Malade que l'on feignoit de clystériser, & une femme que l'on persuada avoir mangé du Chat en pâté, mais qui en mourut par un dévoiement.

Une imagination forte produit des accidens surprenans. Le rapport est si intime entre la pensée & les organes qui la produisent ! il y a un chapitre de Montagne tout rempli de faits curieux relatifs à cet objet. J'en copierai un bien extraordinaire...... » Tel à l'aven-» ture, dit ce charmant auteur, dont je » n'altérerai aucune expression, par ef-» fet de l'imagination, laisse ici les » écrouelles que son compagnon repor-» te en Espagne. Voilà pourquoi en telles

(a) Mr. de Sacy; de l'Académie Françoise, n'a pas oublié ce trait remarquable dans son beau traité de l'amitié.

» choſes, l'on a accoutumé de demander
» une ame préparée. Pourquoi prati-
» quent les Médecins, avant main, la
» créance de leur patient, avec tant de
» fauſſes promeſſes de ſa guériſon : ſi ce
» n'eſt afin que l'effet de l'imagination
» ſupplée l'impoſture de leur apoſeme ?
» Ils ſavent qu'un des maîtres de ce mé-
» tier, leur a laiſſé par écrit, qu'il s'eſt
» trouvé des hommes à qui la ſeule vue
» de la Médecine faiſoit l'opération :
» & tout caprice m'eſt tombé préſente-
» ment en main, ſur le conte que me
» faiſoit un domeſtique Apothicaire de
» feu mon pere, homme ſimple & ſouiſſe,
» nation peu vaine & menſongiere ; d'a-
» voir connu long-temps un Marchand
» à Toulouſe, maladif & ſujet à la pier-
» re, qui avoit ſouvent beſoin de clyſ-
» tere, & ſe les faiſoit diverſement or-
» donner aux Médecins, ſelon l'occur-
» rence de ſon mal : apportés qu'ils

» étoient, il n'y avoit rien omis de
» formes accoutumés : ſouvent il tâ-
» toit s'ils étoient trop chauds : le voilà
» couché, renverſé, & toutes les ap-
» proches faites, ſauf qu'il ne s'y fai-
» ſoit aucune injection. L'Apothicaire
» retiré après cette cérémonie, le pa-
» tient accommodé, comme s'il avoit vé-
» ritablement pris le clyſtere, il en ſen-
» toit pareil effet à ceux qui le prennent;
» & ſi le Médecin n'en trouvoit pas
» l'opération ſuffiſante, il lui en redon-
» noit deux ou trois autres de même
» forme. Mon témoin jure, *continue tou-*
» *jours Montagne*, que pour épargner
» la dépenſe (car il les payoit comme
» ſi les eut reçus) la femme de ce ma-
» lade ayant quelquefois eſſayé d'y faire
» ſeulement mettre de l'eau tiede, l'ef-
» fet en découvrit la fourbe ; & pour
» avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'i
» faulſit (fallut) revenir à la premiere

» façon. » Il faut avouer qu'en effet, cet exemple eſt étrange, & que *Montagne* n'a pas eu grand tort de dire de l'imagination, qu'elle *eſt la folle de la maiſon.* Ses travers ne ſont pas même toujours des folies, elle a quelquefois excité des troubles meurtriers. Un gentilhomme ayant traité chez lui une bonne compagnie, ſe venta trois ou quatre jours après, de leur avoir fait manger un chat en paté. Une des conviées en fut ſi troublée, que la fievre lui prit, avec un ſi grand dévoiement, qu'elle en mourut quelque temps après.

XXXVII.

Nouvelle articulation qui s'eſt formée dans l'endroit d'une fracture au bras.

Voici une ſingularité qui fait bien voir que la nature ſait quelquefois ſe paſſer des ſecours de l'art, dans des circonſtances où ils paroiſſent même abſolument néceſſaires. Un homme s'é-

tant caſſé le bras dans une chûte, & appréhendant la violence de l'opération, ne voulut point ſe le faire remettre. Il commença même quelque temps après à remuer le bras, & s'y accoutuma ſi bien, qu'il le fléchiſſoit dans l'endroit même de la fracture. Après ſa mort, on trouva qu'il s'y étoit fait une nouvelle articulation & une nouvelle *Apophyſe*. Le perioſte qui avoit été déchiré dans la fracture, étoit devenu dans cet endroit là même plus épais, de ſorte qu'il ſervoit comme de ligament pour affermir l'articulation; & à cauſe du mouvement continuel du bras, le ſuc nourricier de l'os, qui auroit ſans cela réuni les deux parties diviſées par la fracture, fut obligé de couler aux côtés de la fracture, & étant viſcide & gluant, s'attacha aux bords des os caſſés, où il forma une *Apophyſe*. Fabricius Hildanus rapporte un fait preſque ſemblable.

Nouv. de la repub. des Lett. 1685, t. 4. p. 718

XXXVIII.

Le congrès, ſa naiſſance, & ſon abolition.

Que la Philoſophie marche lentement, & qu'il en coûte d'efforts aux eſprits ſupérieurs, pour ſe ſoutenir contre la violence des opinions, & renverſer dans les têtes ordinaires, les préjugés qui s'y ſont accrus! Qui croiroit qu'il n'y a pas encore cent ans que le *congrès* eſt aboli; que dans le temps des Arnauld & des Seguiers, dans le milieu de ce ſiecle à jamais célebre dans les faſtes de l'humanité, on ait pu traduire dans le ſanctuaire de la juſtice, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, un mari humilié, une femme hardie, & leur ordonner de ſe livrer ſans réſerve à des choſes que l'on ne commande point? Si l'on en

croit un auteur moderne, (*a*) la loi qui ordonnoit une preuve auſſi incertaine, n'étoit qu'un prétexte de divorce, & un effet de la lubricité & de l'audace des femmes: ce ſont elles-mêmes, pourſuit cet écrivain, qui l'ont fait naître dans l'eſprit des juges: de mille hommes, il n'y en a peut-être pas un, qui puiſſe ſortir victorieux du congrès public. La honte combat l'amour & le détruit. Ce ſentiment n'eſt pas un ſentiment qu'on puiſſe partager. Où il regne, il eſt deſpote. C'étoit trop compter ſur la liberté, qne d'oſer croire qu'un homme auroit *par Arrêt de la Cour*, la puiſſance de forcer la nature dans ce qu'elle a de plus reſpectable.

C'eſt au milieu du ſeizieme ſiecle, (en 1540) que les auteurs firent l'é-

---

(*a*) Venette.

poque de l'établiſſement du congrès. Quelque jeune homme, peut-être trop fier, d'une conſtitution forte, eſt probablement le premier qui l'oſa ſolliciter. Son abolition ne fut arrêtée qu'en 1677 : (a) le Parlement le proſcrivit par un Arrêt mémorable, *qui défendit aux juges civils & eccléſiaſtiques d'ordonner à l'avenir la preuve du congrès dans les cauſes du mariage*; mais ce ne fut pas ſans avoir auparavant pluſieurs fois ſoulevé les Juriſconſultes éclairés. Anne Robert l'un des plus célebres Avocats de ſon temps, un jour qu'il plaidoit dans une cauſe

---

(*a*) Le dix-huit Janvier ſur les concluſions de Monſieur l'Avocat général de Lamoignon, dans l'affaire de Monſieur René de Cordouan, Marquis de Langais, qui après avoir été déclaré impuiſſant, en conſéquence d'une telle épreuve, eut néanmoins dans la ſuite ſept enfans de Damoiſelle Diane de Montant Navailles, qu'il épouſa en ſecondes nôces.

d'impuiſſance, qui avoit été portée par appel au Parlement de Paris, oſa, ſans craindre de déplaire à cette célebre compagnie, lui préſenter avec beaucoup de licence, l'abomination du congrès & de la viſite qu'elle avoit ordonné. Dans un livre dont le fameux Achille de Harlai accepta la dédicace, il inſiſta encore ſur l'horreur de ces abus avec beaucoup de feu. Je vais citer au bas de la page, les propres expreſſions qu'il emploie, pour détailler les inconveniens où ils entraînoient ordinairement, ſur-tout la viſite de la femme. (*a*)

---

[a] *Vultis ad perpetuam rei deteſtationem quam, à Foro & Judiciis explodi convenit, viſitationem* [*ſpectaculum odio publico dignum*] *verbis repræſentari? Parcite, pudicæ aures, ſi quid in re obſcenâ labatur verecundl ſermonis modeſtia. Puella reſupina jacet cruribus hinc inde diſtentis: præſtant pudendæ corporis partes quas natura ad delicias generis humani velavit. Has & matronæ & Medici*

XXXIX.

Effets singuliers de la Musique.

Albert Krantius, rapporte que Henri IV. Roi de Danemarck, ayant voulu éprouver en sa personne, si un Musicien qui se vantoit de faire dormir les gens, de les chagriner, de les divertir & de les mettre en fureur, disoit vrai, en fit si bien l'expérience, que lorsqu'il en fut à la fureur, il tua à coup de poings quelqu'un de ses courtisans.

Rep. des Lett. 1686. p. 427.

On voit dans un livre intitulé, *Medi-*

---

inspiciunt, pertractant, diducunt; Magistratus vultu composito, risum dissimulat: matronæ præsentes, Venerem dudum oblitam refricant: Medici, pro ætatis discrimine, hic vires pristinas reminiscitur; ille animo æstuante inanis ludicri spectaculo pascitur; Chirurgus aut ferramento fabrefacto [*id* speculum matricis *vocari solet*] *aut cereo & factitio priapo, aditus venereos tentat, aperit, reserat: puellæ jacens titillatione vesanâ prurit: ut etiamsi virgo visitari cœperit, inde tamen non incorrupta recedat.*

cina Septentrionalis Collatitia, *p.* 610. qu'il y a des gens qui ne ſauroient entendre le ſon des inſtrumens de Muſique, ſans lâcher leur urine. Tel étoit ce gentilhomme Gaſcon, dont parle Scaliger, *exercit. p.* 344. qui ayant raillé en bonne compagnie quelqu'un de la troupe, en fut puni de la maniere que je vais le rapporter. Pendant qu'on étoit à table, celui qui ſe vouloit vanger, donna ordre à un aveugle de ſe poſter derriere le gentilhomme, & de jouer d'un inſtrument; tout auſſi-tôt, le deſſous de la table fut inondé, & les pieds & les jambes des conviés s'en ſentirent.

Répup. des Lett. 1687. p. 180.

X L.

Fievre & catalepſie guérie par la muſique.

Je vais rapporter un fait qui doit faire plaiſir aux Muſiciens. Un Anglois étudiant en Théologie, d'une conduite

très-réguliere, âgé d'environ vingt ans, fut attaqué d'une eſpece de *catalepſie*, (*a*) ſorte de maladie fort rare. Il étoit ſans connoiſſance, ſans parole, ſans mouvement, avec les yeux ouverts & fixés; le pouls un peu plus fréquent que de coutume, les membres un peu roides, cédant cependant à une aſſez légere impulſion & conſervant l'attitude dans laquelle on les mettoit. Il n'avaloit qu'avec la derniere peine la boiſſon. Monſieur Denis, Docteur en Médecine & Echevin de la ville de Douai, qui fut demandé en Conſultation, ayant appris que le malade aimoit la muſique, jouoit de quelques inſtrumens, & que les remedes les plus appropriés n'avoient ap-

(*a*) Maladie ſoporeuſe & convulſive qui ſaiſit tout d'un coup le malade & le fait reſter dans la ſituation où il étoit au moment de l'accès, & lui fait perdre le mouvement & le ſentiment.

portés aucun ſoulagement, que même l'émétique avoit diſtendu le ventre comme un ballon, conçut le deſſein de guérir ce mal d'une maniere aſſez étrange; il penſa que la muſique auroit plus d'effet ſur le malade, que les remedes; il propoſa une ſérénade, on la donna. Elle produiſit un effet ſi prompt & ſi efficace, que le jeune homme ne l'entendit pas deux minutes, ſans remuer les jambes & les paupieres, & ſans répondre à celui qui lui demanda, ce qu'il y avoit aux pieds de ſon lit, que c'étoit des Muſiciens. Cette époque fut celle de ſa guériſon.

Un Muſicien grand compoſiteur, fut attaqué d'une fievre continue avec redoublement, & enfin, le ſeptieme jour, il tomba dans un délire très-violent, accompagné de cris, de larmes, de terreur, & d'une inſomnie perpétuelle. Le troiſieme jour de ſon délire, dans un

de ses bons momens, un de ses instincts naturels, qu'on dit qui font chercher aux animaux les herbes dont ils ont besoin, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son Médecin n'y consentit qu'avec peine. On lui chanta les Cantates de Bernier, & dès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, il versa des larmes de plaisir, & fut sans fievre durant tout le concert; mais dès que l'on eut fini, il retomba dans son premier état. On continua l'usage du même remede, & le succès fut toujours également merveilleux. Une nuit, n'ayant auprès de lui que sa garde, qui lui chantoit un misérable Vaudeville, il en ressentit quelque effet. Enfin, dix jours de Musique le guérirent entiérement, sans aucun autre secours, que celui d'une saignée au pied, qui fut suivie d'une grande évacuation.

Un Maître à danser d'Alais, éprouva dans le même cas, les mêmes effets de la Musique : au bout d'un quart d'heure, il s'assoupit profondément, & eut pendant son sommeil une crise qui le tira d'affaire.

Hist. de l'Acad. 1707. p. 7. & 1708. p. 22.

XLI.

Le Tarentisme.

Les Médecins trop timides pour la plupart, trop serviles imitateurs de leurs prédécesseurs, n'appliquent pas toujours aux maux qu'ils traitent, tous les remedes qui pourroient guérir : combien peu, par exemple, auroient fait la cure, qui fait tant d'honneur aux lumieres de Mr. Denis, dont j'ai parlé dans l'observation précédente ! Est-il croyable que la musique ne soit un bon remede que dans la catalepsie ? En général dans presque toutes les affections maniaques, léthargiques, épileptiques,

mélancoliques, elle doit avoir des effets salutaires. Ceux qu'elle a dans la cure du *tarentiſme*, ſont ſurprenans: *Baglivi* a parlé dans ſes Ouvrages & fort au long, de la piquure de l'animal qui occaſione cette maladie. C'eſt une groſſe araignée qui ſe trouve principalement dans les environs de *Tarente*, Ville de la Pouille en Italie, d'où elle a pris le nom de *Tarentule*.

Ceux qui ont été piqués de cet animal, éprouvent les accidens les plus fâcheux. Ils tombent ſans forces, ſans ſentiment, & preſque ſans vie; leur vue ſe trouble, leur imagination ſe déprave, ils ſoupirent, ſe plaignent, & ſuccomberoient en peu de jours, ſi le remede ſpécifique ne venoit les arracher à la mort. Ce ſpécifique, c'eſt la Muſique, ſeule reſſource dans ces maladies: c'eſt la danſe à quoi elle les excite. On eſſaie différens airs & différens inſtru-

mens; quand on a rencontré ceux qui ont la force d'ébranler les organes du blessé, il commence à remuer les doigts, puis les mains, les pieds, & ainsi successivement tous les membres, jusqu'à ce que par l'effet de la Musique, il ait la force de se tenir sur ses pieds; alors, on le voit danser, sauter, avec une force, une vigueur étonnante; il fait des contorsions, des gambades, qui le mettent tout en sueur. Ces premieres danses durent deux à trois heures, on les recommence trois ou quatre fois le jour: jamais le malade n'interrompt ses mouvemens, à moins qu'il n'apperçoive quelque dissonance dans l'air qu'on lui joue: il est surprenant alors quel sentiment d'angoise il éprouve, jusqu'à ce que les Musiciens se soient r'accordés. L'expérience a appris qu'il faut continuer cinq à six jours cet étrange remede, & que si ceux qui ont été piqués

par la tarentule, n'ont pas l'attention de le répéter tous les ans, dans le temps où ils ont été mordus, ils s'exposent à éprouver de nouveau les mêmes accidens que la Musique leur a fait surmonter d'abord. (*a*)

Les effets de ce tarentisme sont trop surprenans pour n'y pas insister un peu. Je vais copier, en partie une lettre où M. de *Saint André* détaille, après les avoir vu lui-même, tous les accidens qui dérivent de la morsure de la tarentule...... Nous en avons vu ici un exemple, dit cet Auteur, dans la personne d'un Napolitain, soldat dans le Regiment de la Marre, infanterie. On voyoit ce soldat tomber dans

(*a*) Voyez Baglivi. *Differt. de anatome, morsu & effectu tarentulæ, epiphan. Ferdinand. histor. 81.*

Lieutand, précis de la Médecine pratique.

Rich. Mead. *Examen. venenorum mechanicum, p. 63.*

une mélancolie profonde, toutes les fois que le venin que la piquure de la tarentule avoit communiqué à la plaie, venoit à ſe mettre en mouvement. Son teint devenoit plombé, ſa vue égarée, ſa reſpiration difficile, entrecoupée de hoquets & de ſoupirs; on le voyoit tomber à terre ſans mouvement, ſans ſentiment, ſans connoiſſance, & preſque ſans pouls & ſans reſpiration; rendant le ſang par le nez & par la bouche, & on l'auroit vu mourir peu après, s'il n'avoit été ſecouru ſur le champ.

Pour le tirer de cet état, l'on étoit obligé de faire venir promptement des violons qui approchoient leurs inſtrumens de ſes oreilles, & les touchoient à grands coups d'archets. Les eſprits agités par le ſon de ces inſtrumens, commençoient à ſe faire ſentir aux mains, qu'il remuoit d'abord pour

marquer la cadence de l'air qu'on jouoit ; puis aux pieds qui faisoient le même mouvement : il se levoit ensuite & dansoit avec un de ses camarades, avec une agilité & une justesse égale à celle des meilleurs danseurs. Cette danse duroit près de deux fois vingt-quatre heures sans interruption, ne prenant que quelques momens de repos lorsqu'il étoit trop fatigué : on lui faisoit prendre alors un peu de vin & quelquefois un œuf frais cuit au lait. Quand on s'appercevoit qu'il retomboit dans les accidens, qui l'avoient d'abord attaqués, les violons recommençoient à jouer, & il reprenoit la danse comme auparavant.

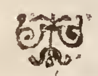
La danse finie, il sortoit du lieu où il étoit & couroit dans la campagne pour achever de dissiper par la transpiration & par la sueur, les humeurs infectées par le venin.... J'ai vu,

continue Monsieur de *Saint André*, j'ai vu ce soldat retomber dans le même état d'où les violons l'avoient tiré, lorsqu'on cessoit de jouer de ces instrumens, ou que quelque corde se rompoit ; on ne l'en tiroit qu'à grands coups d'archet. J'ai vu arriver la même chose, lorsque quelqu'un entroit avec du ruban noir dans le lieu où il étoit, ou qu'on ôtoit de sa place un miroir qu'on avoit mis sur une table, devant lequel il se prosternoit souvent, croyant y voir l'araignée qui l'avoit piqué... quoique les violons jouassent toujours, on ne pouvoit le faire revenir de cet état, jusqu'à ce qu'on eût tiré le ruban & remis le miroir à sa place. Je remarquai que la couleur rouge lui faisoit beaucoup de plaisir & qu'elle l'animoit encore davantage à la danse.

La plupart des spectateurs regar-

doient ce ſoldat, comme un homme enſorcelé. Ils attribuerent au diable tous les mouvemens qu'il faiſoit : je penſai me faire une groſſe affaire avec un dévot à qui je dis, qu'il n'y avoit rien qui ne fût naturel & cauſé par le venin reſté dans la partie piquée par la tarentule.... Ce ſoldat qui ne tomboit de ce mal qu'une fois par an, pendant qu'il étoit en Italie, en étoit pris quatre fois l'année, depuis qu'il étoit en France..... Il mourut un jour en route, que ſon accès lui vint & qu'il ne put être ſecouru à l'ordinaire.

Lettres de Monſieur de Saint André au ſujet de la magie, des maléfices & des ſorciers, pag. 26 & ſuiv.



XLII.

Pustules au dessus du pubis qui rendoient du lait autant qu'une nourrice par les mammelles.

Les mammelles dans les deux sexes seroient-elles les seuls organes destinés à la sécrétion du lait? Tout concourt à prouver l'affirmatif; mais ces organes sont-ils les seuls couloirs qui en puissent permettre la sortie? Le fait suivant prouve évidemment le contraire. Monsieur Bourdon, Docteur en Médecine à Cambrai, dit dans une lettre écrite à Monsieur Lemery, avoir vu dans sa pratique une fille de vingt ans qui rendoit une aussi grande quantité de lait par de petites pustules qui lui venoient à la partie supérieure de la cuisse gauche sur le pubis, qu'une nourrice en pourroit rendre de ses mammelles. Ce lait laissoit une crême, du fromage & du serum,

comme celui de vache : il ne différoit des autres que par un peu d'acrimoine qui piquoit la langue de ceux qui en goûtoient. La cuiſſe d'où ce lait fluoit, étoit fort tumefiée d'une cœdeme ſans douleur, qui s'amolliſſoit & diminuoit à proportion de la quantité de lait qui en ſortoit, & quelquefois elle en rayoit ſi copieuſement, qu'on étoit obligé de tenir la partie bandée avec de bonnes compreſſes ſur les puſtules, pour le retenir ; car la perte abondante que la fille en ſouffroit, l'affoibliſſoit beaucoup. Lorſque ce lait parut, elle ceſſa d'être réglée dans ſes mois, & à l'affoibliſſement près, elle ſe portoit bien.

Journ. des Sçav. 5 Juin 1684.

On voit encore dans les journaux d'Allemagne qu'il ſortit du lait au lieu de ſang du pied droit d'une femme, à qui les Médecins avoient ordonné

la ſaignée pour la guérir d'une fievre qui lui étoit reſtée après ſes couches.

Journal de Sça. 26 Avril 1677.

Un Philoſophe habile & digne de foi, m'a aſſuré qu'il avoit vu dans le Languedoc, une femme dont le lait étoit noir. Ce fait eſt très-vrai quoique très-ſurprenant. Ne pourroit-on pas après cela demander, ſi la blancheur eſt une qualité abſolument eſſentielle au lait !

XLIII.

La conformation, le nombre & la grandeur des mammelles.

Les mammelles ne ſont pas exemptes des biſarreries de la nature; ordinairement les femmes n'ont que deux têtons, mais on en a vu qui en avoient davantage; *Blaſuis*, par exemple, en a remarqué trois dans une femme; *Walæus* & *Borrichius* ont fait la même obſervation: *Thomas Bartholin*, parle

d'une personne qui en avoit quatre. Pour ce qui est de la conformation de ces parties & leur grandeur, elle est monstrueuse dans certains pays. Au rapport des voyageurs, au Cap de bonne Espérance, les femmes les ont si longues, qu'elles les jettent pardessus l'épaule. Je crois que nos poëtes seroient un peu embarrassés à ce Cap de bonne Espérance; comment faire nicher les amours dans de semblables têtons?

XLIV.

Parties de la génération singuliérement conformées dans quelques femmes Africaines.

Il y a dans les femmes une partie presqu'entiérement semblable à celle qui distingue l'homme: pour l'ordinaire elle est réduite à un assez petit volume; il y a cependant des Anatomistes qui l'ont trouvée d'une grandeur considérable.

Platerus rapporte qu'il a vu un cl . . . auſſi gros & auſſi long *que le col d'un oie* : Venete dit qu'il a vu une fille de huit ans qui l'avoit égal à la moitié du petit doigt. Ce ſont ces jeux de la nature qui produiſent ceux des Saphos.

Les levres & les nymphes deviennent quelquefois ſi longues & ſi pendantes, qu'on ne ſauroit approcher certaines femmes. Cette incommodité eſt aſſez ordinaire aux Africaines; auſſi, ſi l'on en croit *Léon d'Afrique*, il y a dans les régions méridionales des hommes qui n'ont d'autre métier, que de ſavoir retrancher ce que la nature a trop allongé dans les organes particuliers au beau ſexe; & qui crient à haute voix dans les rues, *qui veut ſe faire couper ?*

XLV.

Un ſourd & muet de naiſſance, entendit & parla ſubitement.

Qu'un homme privé des reſſources que notre cerveau doit tirer néceſſairement de l'éducation & de la ſociété pour raiſonner, ſeroit un être bien peu penſant & bien peu raiſonnant! A cela joignez la privation de la vue, de l'ouie & du toucher, que ſeroit-il autre, qu'*une maſſe purement végétante*, qu'*une vraie cryſalide?* Le fait ſuivant appuie en partie ce ſentiment. Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, ſourd & muet de naiſſance, commença tout d'un coup à parler au grand étonnement de toute la ville de Chartres où cet événement ſingulier arriva. On ſut de lui que quatre ou cinq mois auparavant il avoit entendu le ſon des cloches & avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation

nouvelle & inconnue: qu'ensuite il lui étoit sorti une espece d'eau de l'oreille gauche & qu'il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il resta pendant trois ou quatre mois sans rien dire, s'accoutuma à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, s'affermit dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots: lorsqu'enfin il se crut en état de rompre le silence, il déclara qu'il parloit quoique ce ne fut encore qu'imparfaitement. Aussi-tôt des Théologiens habiles l'interrogerent sur son état passé, & leurs principales questions roulerent sur Dieu, sur l'ame, sur la bonté ou sur la malice morale des actions. Il ne parut pas avoir porté ses pensées jusques là, quoiqu'il fut né de parens catholiques, qu'il assistât à la messe, qu'il fut instruit à faire le signe de la Croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un

homme qui prie : jamais il n'avoit joint à cela aucune intention. N'eſt-il pas vrai que ce jeune homme, dont on parle dans *l'hiſtoire de l'Académie des Sciences. 1703 page 18*, devoit le plus grand fonds de ſes idées au commerce réciproque qu'il avoit avec ceux avec qui il vivoit & à la bonne conformation des organes tactils & viſuels ?

XLVI.

Découverte de la circulation du ſang. La Transfuſion.

Eſt-ce à la honte des Médecins modernes, ou eſt-ce donc bien véritablement à la gloire des anciens que la découverte de la circulation du ſang n'a apporté aucune différence un peu conſidérable dans l'art de guérir ? La connoiſſance du mouvement circulaire du ſang, eſt-elle le fondement ſur le-

quel roule toute la Médecine & ſans lequel elle ne peut être qu'un aveugle empiriſme? ſi elle l'eſt, pourquoi donc la Médecine dans nos mains, n'a-t-elle pas fait des progrès plus ſenſibles? Pourquoi tenons-nous preſque toutes nos connoïſſances des eſprits ſupérieurs qui ont cultivé l'art qui a conſacré Hypocrate à l'immortalité?

La découverte de la circulation eſt comme un édifice qui s'eſt élevé peu à peu; *Harvei*, à qui preſque toujours on en fait les honneurs, & qui publia en 1628, l'ouvrage qui l'établit, n'a cependant pas le mérite d'en avoir jetté les fondemens. Il en avoit trouvé le plan dans les écrits du fameux *Servet*, ce Servet fanatique, immolé à la haine d'un fanatique, (*a*) & les travaux de

(*a*) Calvin le fit brûler vif à Geneve, le 27 Octobre 1553, à l'âge de 44 ans, pour une diſpute Théologique.

Realdus Columbus, avec ceux de *Cesalpin*, lui fournirent des moyens de le pouſſer juſqu'au comble. Sa découverte étonna quelques ſavans, qui ſentirent que cet homme illuſtre, ayant levé le rideau qui cachoit, comme le dit un excellent auteur, preſque tous les myſteres de l'économie animale, il avoit donné à la raiſon un fil qui peut la conduire ſans le ſecours des ſens : cependant, preſque tous les Médecins, trop attachés aux idées des anciens, s'éleverent contre une vérité nouvelle : *Harvei* ne fut à leurs yeux qu'un diſſéqueur d'inſectes, de grenouilles, de ſerpens : les vieux praticiens ſur-tout, ne crurent pas qu'il leur reſtât quelque choſe à apprendre ; ils moururent ſatisfaits de leur ignorance : mais des hommes plus éclairés, chercherent de nouvelles preuves dans de nouvelles expériences ; la plus célebre

eſt la *transfuſion.* On en doit l'idée à *Libavius*; c'eſt une opération ſinguliere qui a fait du bruit, & qu'on a dit qu'il avoit imaginé d'après la fable de Médée » ſoit, dit-il, un homme ſaint & » vigoureux; ſoit un autre corps dé» charné, à qui il reſte à peine un » ſouffle de vie; ayez deux tuyaux » d'argent, fendez l'artere de l'homme » qui jouit d'une parfaite ſanté; intro» duiſez un tuyau dans cette artere; » ouvrez de même une artere de l'hom» me malade, inſinuez l'autre tuyau » dans ce vaiſſeau, & abouchez ſi exac» tement les deux tubes, que le ſang » de l'homme ſain, s'introduiſe dans » le corps malade; *il y portera la ſource de la vie; toute infirmité diſparoîtra.*

Une aſſertion ſi poſitivement énoncée & produite par un homme déjà célebre, ne pouvoit manquer de ſéduire quelqu'un. Les Médecins ne ſont pas

rares qui ſe laiſſent entraîner par la nouveauté, & il ſe trouve toujours aſſez de ces eſprits faciles, qui n'examinent jamais le danger qu'il y a d'échouer, que quand il eſt trop tard d'éviter l'écueil. Ce que *Libavius* propoſa, fut bientôt tenté. On fit paſſer le ſang d'un animal dans les veines d'un autre. Deux nations toujours rivales s'en diſputerent la premiere épreuve. On la regarda, dit le célebre M. *Senac*, comme une reſſource contre les maladies: on vit même clairement dans cette transfuſion, l'aſſurance de l'immortalité.

Les premieres expériences furent faites en France, ſelon quelques écrivains; mais la premiere transfuſion avérée, fut tentée par *Hansheau* en 1658. *Lower*, Anatomiſte Anglois, connu par un bon traité du cœur, perfectionna cette opération en 1665. Une année

après, M. *Denis*, Médecin, *plus occupé des jeux de hazards, que des jeux de la machine animale*, voulut se distinguer en marchant sur les traces de *Lower*. M. *King* & M. *Coxe*, Médecins Anglois, suivirent ces exemples. Le bruit que firent ces expériences, porta la même curiosité en Italie; M. *Cassini*, à Bologne, M. *Grissoni*, dans un autre endroit, furent témoins de quelques nouvelles épreuves.

M. *Denis*, plus hardi, osa y soumettre un homme qu'il disposa à recevoir dans ses veines le sang d'un animal. *Lower* & *King*, imiterent bientôt M. *Denis*. Les Italiens ne tarderent pas à être aussi téméraires: en 1668, ils répéterent la transfusion dans plusieurs hommes. *Biva* & *Manfredi*, firent cette opération. Un Médecin nommé *Sinibaldus*, voulut bien s'en faire lui-même le sujet. Enfin, jusques dans la

Flandres, on trouva des *transfuseurs*. Mais quels furent les succès de cette opération dans les animaux & dans les hommes? Les animaux, suivant ce qu'écrit M. de *Senac*, ne moururent pas après la transfusion tentée par *Lower*. Suivant l'expérience de M. *King*, une brebis qui avoit reçu dans ses veines le sang d'un veau, fut agile & vigoureuse. M. *Coxe*, fit passer le sang d'un chien galeux dans les vaisseaux d'un chien sain & plein de vigueur, il ne parut aucune altération dans ce chien, l'autre en perdant du sang, fut guéri de la gale : l'appetit ne parut point émoussé dans les chiens auxquels on donna un nouveau sang. Il y en eut un qui recouvra l'usage des organes de l'ouie : un autre parut rajeunir, un cheval de vingt-six ans reprit sa vigueur dans le sang d'un mouton.

Dans quelques hommes, les succès

ne furent pas malheureux, le sang d'un agneau injecté par Mr. *Denis*, dans les veines d'un léthargique, réveilla ce malade de cet engourdissement, qui étoit la suite d'une fievre. Le même remede rendit la santé à une femme abandonnée des Médecins. Un homme dont l'esprit étoit égaré par l'amour, reprit le bon sens pendant deux mois, dans le sang d'un animal : il retomba ensuite dans sa folie, on y appliqua hardiment le même remede, la mort en fut la suite quelque temps après. Un Suédois nommé *Bond*, périt dans une fievre ardente, après la même opération. La sagesse du Parlement, réprima une témérité, qui alloit devenir contagieuse.

Pour ce qui est de l'homme sur lequel on tenta la transfusion en Angleterre, il n'éprouva aucun accident fâcheux après une telle operation : en Italie,

Italie, un pulmonique se remplit en vain les poumons d'un sang étranger, il mourut: mais les autres malades qui eurent recours à ce remede si peu ordinaire furent délivrés de la fievre: cependant ces succès ne parurent pas décisifs à des Médecins éclairés. Un remede qui a eu quelquefois de bons effets, on n'a aucun droit de le rayer des moyens qu'on peut employer pour guérir.

XLVII.

Fausse époque des maladies vénériennes en Europe.

La barbare conquête du nouveau monde, & l'origine de cette cruelle maladie qui vient verser le poison & le fiel sur le plus délicieux de nos plaisirs, ont été regardés jusqu'ici comme une même époque; c'est le sentiment de presque tous les écrivains modernes: quelques Auteurs plus amis

de l'humanité, mais aussi *Anachroniques*, ont regardé ce fléau comme la juste punition que méritoit notre cruauté envers ces peuples si tranquilles & si sages. Voici une lettre de M. Sanchez à M. Vandermonde, insérée dans le journal de Médecine, *Tom. 11 page* 372. qui prouve de la maniere la plus convaincante la fausseté de cette époque.

M.

» Il y a environ deux ans qu'un de » mes correspondans, m'a envoyé de » Rome un livre in-4.°, très-mince, » avec ce titre :

» *Pacifici maximi Poetæ Æsculani.* » *Florentiæ anno gratiæ* M. CCCC. » LXXXIX. *Idibus Novembris per* An- » tonium Miscominum. » Dans le livre X. *de Matronâ*, on lit ces distiques :

» . . . .

» *Ne confidatis natibus, sunt omnia ficta;*

» *Quo prædicemus? dicimus ista: mares*
» *Et placet nulli vos ſubdere more ferarum,*
» *Sitque per amplexus ora dediſſe ſatis.*
» *Inde calet culus, digitiſque evellitur, inde*
» *Ficus habet miſeras, atque mariſcæ nates.*
» *Inde aliquem vidi tanto pallore teneri,*
„ *Ut faciem credas immaduiſſe croco:*
» *Adde quod hinc olidas hircus celer ibit in alas,*
» *Mirandoſque dabit barba moleſta pilos;*
» *Et ſœpè in partes centum diſcinditur ille,*
» *Ut ſit opus ſartas uſtulet igne nates.*
» *Non aliter vidi nimio vel ſole vel imbre.*

„ *Punica disrumpi, cortice mala, suo.*

Et dans le même livre, *lib.* III. *ad Priapum*, on lit:

„ *Tuque meum, si non properas sanare Priapum*
„ *Decedet; heu! Non hoc nobile robur erit.*
„ *Ante, meis oculis orbatus priver, vel ante*
„ *Abesus fœdo nasus ab ore cadat.*
„ *Non me respiciet, nec me volet ulla puella,*
„ *In me etiam mittet tristia sputa puer.*
„ *Lœtior, heu! Toto me non erat alter in orbe!*
„ *Si cadet hic, non me tristior alter erit.*
„ *Me miserum sordes, quas Marcidus ore remittit?*
„ *Ulcera, quœ fœdo Marcidus ore gerit!*

,, *Aſpice me miſerum, precor, ô per poma, per hortos,*
,, *Per caput hoc ſacrum, per rigidamque trabem,*
,, *Summe pater, miſerere meî, miſerere dolentis,*
,, *Meque tuis meritis fac, precor, uſque tuum.*
,, *Hinc ego commendo totâ tibi mente, Priape,*
,, *Fac valeat, fac ſit ſanus, ut ante fuit.*

,, Comme ces diſtiques ſont la plus ,, convaincante preuve que la maladie ,, vénérienne étoit connue en Italie ,, quatre ans avant que *Criſtophe Colombe* paſſât en Amérique, je crois, ,, Monſieur, que vous voudrez bien les ,, publier dans votre journal, afin de ,, conſerver ce monument à la poſté- ,, rité; car autrement je ne vois pas ,, qu'il puiſſe l'être. On a fait une ſe-

„ conde édition des œuvres de *Paci-*
„ *fici Maximi*, à Parme, le ſiecle paſ-
„ ſé, in-4.° on le trouve à la Bi-
„ bliotheque du Roi; mais on y a re-
„ tranché tous ces vers obſcenes & plu-
„ ſieurs autres. Dans l'édition que j'ai,
„ & que j'ai prêtée à Mr. de Maizieux,
„ Directeur de l'Ecole Militaire, il man-
„ que les premieres feuilles; les pages
„ ne ſont pas numérotées, & la date
„ de l'impreſſion & du lieu où elle a
„ été faite ſe lit à la fin....... &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Si l'on s'obſtinoit à vouloir que la vérole nous fut venu d'Amérique, c'eut été bien certainement, comme on vient de le voir, avant l'expédition de *Criſtophe Colombe:* quelle route auroit-elle donc pris pour venir ainſi infecter toute l'Europe, avant la découverte de ce nouveau monde?

XLVIII.

*Violens effets de l'Amour. L'hiſtoire d'*ANTIOCHUS SOTER *& de* STRATONICE.

L'Amour n'eſt pas un feu qu'on puiſſe toujours cacher. Il imprime dans l'ame des changemens qui le manifeſtent tôt ou tard au dehors. Ce ſentiment de volupté & de tendreſſe, irrité, même par les efforts que l'on fait pour le couvrir, excite des dérangemens qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. On ſait l'aventure de ce jeune homme, qui tranſporté d'une paſſion violente pour l'*aimable Gauſſin*, vint un jour expirer à ſes pieds, d'aiſe, d'amour & de fureur. On m'a parlé d'un ſoldat qui devint à Metz, amoureux d'une Comédienne qui y jouoit alors. La paſſion de cet homme devint ſi forte qu'il en tomba malade. On le mit à l'hôpital. Il étoit mal,

lorſqu'à la priere du Capitaine, la Comédienne ſe détermina à le venir voir. A ſa vue, le malade fut ſi tranſporté, que lui ayant ſaiſi une main, il y porta ſes levres avec tant d'émotion qu'il mourut ſur le champ.

Rien n'eſt plus fameux dans l'antiquité, que la maladie d'*Antiochus Soter.* Ce jeune Prince étoit devenu amoureux de *Stratonice*, ſa belle mere; comme il ſentoit que ſa paſſion étoit peu raiſonnable, il fit tous ſes efforts pour la ſubjuguer; mais rien ne pouvant étouffer dans ſon cœur le ſentiment qui y régnoit, il réſolut de ſe laiſſer mourir, plutôt que de découvrir ſon amour. Il languiſſoit, il dépériſſoit de jour en jour. *Seleucus*, ſon pere, qui l'aimoit, ignorant la cauſe du mal qui l'accabloit, eut recours aux lumieres d'*Eraſiſtrate.* Ce Medecin découvrit bientôt que l'amour étoit la

cauſe du mal qui l'accabloit; mais il ignoroit quel étoit l'objet pour qui *Antiochus* ſoupiroit : pour l'apprendre il paſſa des jours entiers auprès de lui, obſervant toujours s'il ne changeroit pas de viſage à l'aſpect de quelque femme de la Cour. Un jour que *Stratonice* le vint voir, le Médecin s'apperçut que le pouls du malade s'élevoit, qu'il battoit avec plus de violence & de viteſſe, qu'une reſpiration embarraſſée coupoit ſes paroles, que ſes yeux s'allumoient, que même ſon viſage ſe couvroit d'un rouge peu ordinaire. Il étoit trop habile pour s'y méprendre. Il connut d'où partoit le trait vainqueur, mais il s'agiſſoit de le dire au Roi; & comment lui parler de l'amour de ſon fils pour la Reine ? cependant *Antiochus* étoit mourant, il alloit ſuccomber, ſi l'on n'apportoit bientôt le ſeul remede qu'il y avoit à ſon

mal. Erasistrate s'avisa d'un détour. Il vit Seleucus & lui dit, que le mal de son fils lui étoit connu ; que c'étoit l'amour ; qu'il étoit épris d'une personne de la Cour ; mais que probablement il seroit la victime de sa passion, puisqu'elle avoit pour objet une femme qui ne pouvoit être à lui : eh à qui donc est-elle, dit le Roi ? à moi, répondit le Médecin : & vous laisserez périr mon fils, reprit *Seleucus* ? n'en feriez-vous pas de même, Seigneur, si c'étoit de *Stratonice* qu'il fut amoureux ? ah ! plut aux Dieux que ce fut elle qu'il aimât, sa vie seroit en sureté. Elle l'est donc, Seigneur, car c'est la Reine qu'il aime, c'est la Reine qu'il adore. *Seleucus* soutint son caractere, il vit son fils, & lui dit que *Stratonice* étoit sa femme, & *Antiochus* fut bientôt en état de jouir de l'objet de ses desirs. Ce Prince récompensa en Roi satisfait,

le zéle du Médecin. *Erasistrate* eut cent Talens, c'est-à-dire, trois cens mille livres pour cette guérison.

XLIX.

Exfoliation de la moitié du Crane à la suite d'une plaie.

Au mois d'Octobre 1688, une pauvre femme sortit de l'Hôtel-Dieu après y avoir été malade plus de deux ans, ensuite d'une plaie à la tête, causée par une chûte : la partie supérieure de l'os coronal, les deux pariétaux entiers, & une grande portion de l'os occipital, s'étant découverts dans la suite du traitement, s'exfolierent dans toute leur épaisseur, & se détacherent de telle maniere, que cette exfoliation ressembloit à un Crane que l'on avoit scié exprès & séparé du reste. Bien des gens ne pouvant croire que cet assemblage fut une véritable exfoliation, faisoient quelque aumône à cette pauvre femme,

pour l'engager à montrer le dessus de sa tête, qu'elle couvroit avec le fond d'une Courge. L'on voyoit à l'endroit d'où ces os étoient sortis, le battement de la dure-mere, qui n'étoit couverte que d'une pellicule fort mince, sur laquelle, il s'élevoit de temps en temps de petites vessies pleines d'une sérosité roussâtre, qui donnoient lieu à de petits ulceres d'une difficile guérison ; de maniere que la cicatrice de cette plaie ne fut absolument fortifiée que plus de trois ans après l'exfoliation. Il arriva un jour que quelqu'un l'ayant touché un peu rudement dans cet endroit, elle s'écria qu'elle voyoit mille chandelles allumées.

Anat. de Palfin, Tom. 2. p. 166.



L.

Jeune homme qui depuis quatre ou cinq ans rendoit tous les jours quantité de vers longs de cinq à ſix lignes.

Le Ver plat.

Un étrange mal eſt de porter dans ſes entrailles, un animal, ſept fois, huit fois, dix fois même plus grand que ſoi ! C'eſt pourtant le malheureux partage de ceux qui nourriſſent dans leurs inteſtins un ver ſolitaire. On a vu de ces animaux longs de vingt aunes.

Parmi les différentes eſpeces de vers qui nous rongent, il s'en trouve qui ne ſont pas ſi meurtriers. *Homberg*, grand Chymiſte d'un grand Prince, dit, „ qu'un jeune homme qu'il con„ noiſſoit, *& qui ſe portoit bien*, ren„ doit tous les jours par les ſelles, de„ puis quatre ou cinq ans, une grande

„ quantité de vers longs de cinq ou „ ſix lignes. „

Hiſt. de l'Acad. 1707, pag. 9.

L I.

Hémorragies extraordinaires.

Le ſang s'eſt quelquefois fait jour par des parties qui ne paroiſſoient guere propres à ſouffrir d'hémorragies. Une Dame qui étoit allé prendre les eaux de Spa pour ſe guérir d'une jauniſſe, perdit un jour par le petit doigt de la main droite (*Henri Hecr. obſervat.* 23) plus de douze livres de ſang, ſans qu'après une ſi prodigieuſe perte, on ait pu voir aucune plaie au doigt. On eut beau y appliquer des aſtringens, rien ne put étancher le ſang. Cette Dame qui avoit déjà ſouffert quelquefois à Bruxelles cette étrange hémorragie, y retourna ſans avoir pu ſe guérir de ſa jauniſſe, & y mourrut quelque temps après hydropique.

Un homme à l'âge de quarante-trois ans, sentit dans le bras droit une très-grande douleur. Le bras en étoit extrêmement échauffé & la main toute rouge. Bientôt il apperçut une enflure à l'extrêmité du doigt qu'on nomme *index*, avec un petit point noir, comme s'il y étoit entré une épine, il crut même que c'en-étoit une, & s'étant percé le doigt pour l'arracher, il en sortit avec violence un filet de sang, qui ne cessa de couler qu'après quelques heures. Mais peu de temps après, le sang recommença à couler tout de nouveau, & continua pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'enfin le malade tomba en défaillance. Pendant les douze années qu'il vécut encore, cet accident lui arriva souvent, & à chaque fois, il perdoit environ quatre livres de sang. Si on l'arrêtoit, il sentoit au bras des douleurs

intolérables qu'aucun remede ne pouvoit ſoulager. Plus il buvoit de vin, plus ces accidens devenoient fréquens, & enfin il en fut tellement affoibli qu'il en mourut.

Tranſ. Philoſ. 1685. pag. 989.

Les mêmes tranſactions rapportent un accident à peu près ſemblable. Un jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis ſon enfance une hémorragie au pouce de la main gauche, d'où le ſang ſortoit réguliérement tous les mois dans le temps de la pleine Lune, par le côté droit du pouce auprès de l'ongle, & cela ſans mal de tête, ni aucune douleur. Il en couloit ordinairement juſqu'à quatre onces en pluſieurs filets qui ſortoient avec rapidité. Quand ce jeune homme eut atteint l'âge de ſeize ans, il en perdoit juſqu'à une demi livre, & malgré cette perte ſe portoit toujours bien, & ne ſe ſentoit nullement

affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, ennuyé peut-être de ces accidens, ou voyant que le ſang ne couloit plus avec la même facilité, il appliqua un fer chaud ſur ſon pouce, & par ce moyen arrêta le cours du ſang; mais il lui en coûta cher : car depuis ce temps-là, il ne ſe porta jamais bien, & il devint, au contraire, ſujet à des crachemens de ſang, à de violentes coliques, à de grandes foibleſſes, & à pluſieurs autres maladies, qui épuiſerent ſes forces. Cela nous apprend à laiſſer agir la nature, & à ne la point troubler dans les voies extraordinaires qu'elle prend quelquefois, pour guérir les maladies ou pour les prévenir.

LII.

Une Dame, dans l'eſpace de 67 mois, ſouffrit 66 fois la ponction, & rendit 1920 livres d'eau.

La quantité d'eau que produit l'Hy-

dropisie, est quelquefois surprenante : le célebre *Méad*, rapporte un fait qui prouve que dans certains cas, le ventre devient une source étrangement abondante. Une veuve de qualité, tomba à l'âge de cinquante-un ans, dans une Hydropisie *ascite*, ou du bas ventre. On tenta, pour la guérir, la ponction. L'eau reparoissant d'abord, on pratiqua souvent cette opération : durant l'espace d'un an, on tira chaque mois, jusqu'à quarante mesures d'eau. L'année suivante, l'eau ne fut pas moins abondante; chaque semaine, on en tiroit douze livres : la troisieme année, la quantité d'eau diminuat, on n'en faisoit sortir du ventre qu'environ vingt-quatre livres par mois : elle diminua encore la quatrieme année, la cinquieme, & les sept premiers mois de la sixieme : trente *ponctions*, administrées pendant tout cet espace de temps, n'en

produiſirent plus chaque fois que ſeize livres. Enfin, la malade languit & deſſecha ; elle ſouffrit de la poitrine & mourut. Malgré ces énormes évacuations, qui vont à dix-neuf cens vingt livres d'eau, cette malade ne laiſſoit pas d'être gaie & enjouée : elle voulut exprimer dans ſon épitaphe, tout ce que ſon mal avoit eu de ſingulier: elle l'ordonna par ſon teſtament. Voici ce qui couvre ſon tombeau, je la rapporte mot pour mot telle qu'elle eſt écrite.

Here lies Dame Mary Page,
Reliet of ſire Gregory Page Baronet.
She departed this life marche IV.
MDCCXXVIII.
In the L V I. year of her age.
In L X V I I. months she was tapped
L X V I. times,
Had taken away C C X L. gallens of
water,

Without ever repining at her case;
Or ever fearing the opération.

Ci-gît Dame Marie Page, veuve de Messire Grégoire Page, Baronet. Elle mourut le 4 Mars 1728, dans la 56.e année de son âge. Dans l'espace de soixante-sept mois, elle souffrit soixante-six fois la ponction, & perdit deux cens quarante gallons d'eau, sans qu'elle ait jamais ni murmuré de son état, ni craint cette opération.

Cet exemple doit faire avouer que le pouvoir de l'habitude est bien grand.

LIII.

Hydropique guérit par une brûlure au pied.

Un Hydropique presqu'étouffé sous l'eau qui s'étoit amassé dans son corps, s'endormit un jour au coin de son feu : ce qui auroit étoit un malheur pour un autre, devint pour lui un accident salutaire. Il se brûla au pied. Son sommeil

ne fut point d'abord interrompu ; il s'éveilla enfin, cependant très-ſurpris de ſe trouver presque entiérement guéri d'un mal qu'on avoit regardé comme incurable. La brûlure fit l'effet de la ponction : elle évacua les eaux.

LIV.

Un Moine hydropique mourut pour avoir trop bu de l'eau de pluie.

Les hydropiques ſont ſur-tout tourmentés par une ſoif déſeſpérante : ce ſentiment douloureux les porte à tout entreprendre pour s'en délivrer. Un Moine hydropique, qu'on avoit renfermé pour l'éloigner davantage de toutes les occaſions de boire, trouva la mort dans les moyens qu'il prit pour ſurprendre l'attention de ſes ſurveillans : une nuit qu'on le croyoit tranquille, il entend la pluie tomber ; auſſi-tôt il ſe leve, & quoique ſe ſoutenant à peine, il conçoit le deſſein d'étancher la ſoif cruelle

qu'il éprouve. Il ſe traine vers une des fenêtres de l'appartement, il l'ouvre ; il apperçoit non loin de lui, le tuyau d'une gouttiere, il y auroit volontiers puiſé; mais il ne pouvoit pas y atteindre. Le cordon de ſa ceinture lui paroît tout propre à remplir ſes deſirs; il en jette un bout dans le courant, & ſe ſaiſit de l'autre qu'il tient dans la bouche ; par ce moyen, le cordon devient une ſorte de canal, d'où d'écoule une aſſez grande quantité d'eau. Tout le temps que dura la pluie, ce Religieux ne ſe déſaiſit pas de ſon étrange entonnoir, & il y but tant d'eau, qu'il en tomba ſans ſentiment & ſans connoiſſance. Le matin, quand on entra dans ſa chambre, on le trouva mourant; il mourut en effet quelques inſtans après.



L V.

Payſan guéri d'hydropiſie, pour avoir bu beaucoup de leſſive.

Ce jeune Payſan fut plus heureux. Il devint hydropique après avoir porté plus de dix mois une fievre quarte. Il ſouffroit, ſur-tout, une ſoif intarriſſable, & ſes parens s'obſtinoient, ſur-tout auſſi, à lui refuſer de quoi l'étancher, dans l'eſpérance de hâter la guériſon de ſon mal. Il arriva qu'un jour ce malade ſe trouva ſeul dans la maiſon : il en prit occaſion de ſe lever pour chercher de l'eau : il n'en trouva point ; on l'avoit ſoigneuſement écartée ; on n'en n'avoit pas fait de même d'une cuvette qui étoit pleine de leſſive : on n'avoit pas cru qu'une choſe ſi dégouttante, put jamais tenter perſonne. Le jeune homme s'en accommoda pourtant ; il ſe mit à en boire, & en but tant qu'il ne put regagner ſon lit qu'en ſe traînant ſur le plancher. Sa

mere, qui rentra quelque temps après, le trouva dans des angoiſſes terribles; elle mandat auſſi-tôt un Médecin, qui le voyant mourant, ne trouva rien de plus expédient que de lui faire avaler un bouillon avec un demi verre de bon vin. Ce remede fort ſimple, fit l'effet du plus violent purgatif. Le malade en fut ſi progidieuſement évacué, & par haut & par bas, *qu'à moins de l'avoir vu, on auroit de la peine à pouvoir ſe le perſuader*, ce ſont les termes du Médecin dont j'emprunte cette obſervation. Après cette évacuation, le malade dormit une heure: il prit d'une potion cordiale, & après ſon ſommeil, il ſua ſi prodigieuſement, qu'on le changea de linge trente-ſix fois dans l'eſpace de dix heures; & ce qui eſt fort ſingulier, c'eſt que malgré cette énorme ſueur, les urines coulerent avec abondance: auſſi le ventre déſenfla d'abord: la

la fievre quarte diſparut, & bientôt après le malade fut entiérement rétabli.

L'abſtinence de toute boiſſon, n'eſt pas la ſeule abſtinence qui puiſſe ſurmonter les plus rebelles hydropiſies: le jeûne total peut auſſi les guérir. Une fille hydropique, laſſée de ſouffrir, réſolut de ſe laiſſer mourir de faim: tout ce que ſes proches & ſes amies purent gagner ſur elle, fut qu'elle prendroit par jour à peu près une once de pain & une cueillerée de vin; elle abandonna bientôt ſa triſte réſolution: l'exceſſive diete qu'elle fit, la guérit au bout d'un mois.

L V I.

Enfant que l'on entendoit crier dans le ventre de ſa mere.

Tout le monde connoît la raiſon phyſique pour laquelle un enfant dans le ventre de ſa mere eſt obligé de garder le ſilence; mais comme nous l'a-

vons déjà obſervé pluſieurs fois, la nature ſe plaît à nous intriguer, & ſouvent nous met tout-à-fait dans l'impoſſibilité de rendre raiſon des phénomenes ſinguliers qu'elle opere.

En 1686, une femme nommée Marie-Marguerite Daniel, mariée à René Rondeau Sergier, au Bourg de Pleſſe, dans le Marquiſat de Blin, étant groſſe, & ſon enfant ayant commencé à remuer le jour de la Chandeleur, elle entendit pour la premiere fois, trois cris ſortir de ſon ventre, & depuis ce temps là, ſon enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour, & chaque fois, quatre ou cinq, quelquefois même huit ou neuf fort diſtincts, à la maniere d'un enfant nouveau né; quelquefois il les faiſoit avec de tels efforts, qu'on voyoit l'eſtomac de ſa mere, s'enfler comme s'il elle eut dû étouffer. Le Sr. du *Breüil Givron*,

qui a écrit ce fait à Mr. l'Abbé de la Roque, auteur du Journal de Paris, dit en avoir été témoin, & avoir entendu plusieurs fois la voix de cet enfant.

Républ. des Lett. Août 1686, tom. 7. pag. 947.

Quoique ce phénomene soit assez extraordinaire, on en lit plusieurs exemples cités dans le livre intitulé *Medicina Septentrionalis Collatitia. pag. 126.*

LVII.

Malade guéri d'une fievre intermittente, pour avoir bu un verre d'urine.

Les choses les moins flatteuses, ont souvent été prises par des malades avec succès; l'urine, par exemple, a plusieurs fois guéri des maux rebelles. Avant que le Quinquina fut en vogue, dit un Médecin, pour la guérison des fievres intermittentes, un de mes parens qui avoit la fievre quarte, & à qui j'avois fait plusieurs remedes sans

qu'il eut été ſoulagé, s'aviſa de prendre à l'entrée de l'accès un verre d'urine, qui, l'ayant beaucoup fait vomir & aller à la ſelle, le guérit. Si c'eſt en évacuant que l'urine a guéri ce malade, cette obſervation n'a rien de piquant; mais ſi c'eſt par une propriété antifébrile, ne faut-il pas avouer que les remedes agiſſent bien différemment, ſuivant qu'ils portent ſur telle ou telle partie : car enfin, cette urine, pourquoi de la veſſie où elle ſéjourne bien autant que dans l'eſtomac, ne ſubjugueroit-elle pas la fievre ?

LVIII.

Jeune homme à qui une fievre tierce ôta l'uſage de la parole, au point qu'il ne pouvoit parler qu'une heure par jour.

Ce jeune homme, que la fievre tierce rendit muet, à l'âge de quatorze ans, étoit de Vittemberg ; depuis ce temps, il ne pouvoit parler qu'une

heure par jour, depuis midi précisément jusqu'à une heure. On crut au commencement qu'il y avoit un peu de malice dans son fait, on le battit en plusieurs rencontres; mais on vit depuis que c'étoit autre chose qu'un jeu capricieux de son humeur. Sa langue étoit une sorte de ressort, qui ne se débandoit qu'au bout de vingt-quatre heures. On eut beau avancer ou retarder les horloges, pour savoir si le son des douze coups contribuoit à lui délier la langue, ce n'étoit point du tout à cela qu'il se régloit; il commençoit à se faire entendre ou avant ou après que l'horloge sonnoit midi, selon qu'on l'avoit retardée ou avancée. Lorsqu'il étoit à la campagne, & qu'il ne pouvoit pas connoître par le son des cloches, quelle heure il étoit, il ne laissoit pas de parler à l'heure ordinaire, qu'à coup sûr, on pouvoit prendre pour le véritable

midi. On fit tout ce que l'on put pour le guérir ; mais tous les foins & les remedes qu'on y employa, furent inutiles.

Mifcell. curiofa. Rep. des Lett. Octob. 1685. tom. 5. pag. 1091.

LIX.

Ifchuries caufées par des pierres dans le cœur, & fous la langue.

Qu'il eft quelquefois difficile de reconnoître la caufe, le foyer, l'origine d'une maladie que l'on veut combattre ! quel Médecin ne fe feroit pas trompé dans le cas que *Hollier* rapporte dans fes remarques fur le cinquantieme chapitre du premier livre de fa pratique : il dit qu'une femme étant morte après avoir fouffert pendant quatre mois entiers des douleurs infupportables en urinant, & après avoir rendu avec fes urines une très-grande quantité de pus, il la fit ouvrir ; que

les reins, la vessie & les autres parties des voies urinaires se trouverent saines; que tout le reste du corps étoit sain aussi, à la réserve du cœur dans lequel il y avoit deux petites pierres, & plusieurs petits abcès qui apparemment fournissoient le pus qui sortoit avec l'urine.

Nous avons lu dans le journal de Médecine (année 1760) un fait bien analogue à celui-là, & non moins surprenant. Mr. Dumonchau, Médecin des Hôpitaux Militaires de Douai, qui le rapporte, dit, qu'une paysanne qui souffrit plus de six mois une entiere suppression d'urine, & qui n'échappa aux effets meurtriers de cette maladie qu'à la faveur d'un cours de ventre qui pourtant la dessechoit, sentit un jour une tumeur s'accroître sous sa langue, que ce mal ayant empiré au point de menacer de suffocation,

la tumeur s'ouvrit, qu'il en ſortit une *pierre*, un vrai *calcul*, & que dès l'inſtant de la ſortie de ce corps étranger, l'urine reparut dans les couloirs qui lui ſont deſtinés, que le flux de ventre ceſſa, & que la ſanté revint à la malade.

L X.

Retention d'urine qui occaſionoit une léthargie.

Le cerveau porte ſouvent la peine des maux que ſouffre la veſſie. Un ſoldat avoit une rétention d'urine, la veſſie en étoit pleine, mais rien n'en ſortoit. Le malade tomboit en léthargie, & reſtoit ſans mouvement, ſans ſentiment pendant trois quarts d'heure; après il s'éveilloit fort tranquillement, & jouiſſoit pendant trois ou quatre heures du plus grand repos : la léthargie ſuccédoit à ce calme : l'évacuation de la veſſie, par le moyen de la ſonde, fit diſpa-

roître cette alternative de léthargie & de ſanté. C'étoit donc par pure ſympathie que le cerveau ſouffroit ; car ſi c'eut été par l'action de l'urine ſur cet organe du ſentiment, la léthargie n'auroit pas été coupée de ces momens de repos, elle auroit été continuelle.

L X I.

Evacuation de ſang ſimultanée, entre des Sang-ſues & une Baronne, à qui on les avoit appliqué à l'anus.

Ce terme de *ſympathie* eſt pour nous autres Médecins, ce qu'eſt celui d'attraction par les Newtoniens. Il énonce un fait inconnu, il ne l'explique pas. Eh comment voudroit-on expliquer les effets ſympathiques que je vais raconter? Madame la Baronne de Roiſ..., eut, il y a trois mois, des hémorroïdes qui la firent extraordinairement ſouffrir. Elle ſe détermina à ſe laiſſer appliquer des ſang-ſues : elles apporterent le calme de-

ſiré; les douleurs ceſſerent. On mit les ſang-ſues en reſerve dans un très-beau flacon de criſtal. On les changea d'eau tous les jours : d'abord elles colorerent leur eau, c'étoit bien ſimple, il falloit bien qu'elles ſe dégorgeaſſent; enfin à force d'en changer elles ne la ſalirent plus. Dans ces entrefaites, Madame de R...... eut ſes mois; des mois n'empêchent pas qu'on ne puiſſe changer d'eau à des ſang-ſues qu'on veut garder : elle en changea donc, mais elle s'apperçut en le faiſant que cette eau étoit teinte de ſang; elle s'en étonna; le lendemain encore du rouge dans l'eau nouvelle, & tous les jours ainſi juſqu'à ce que ſes regles lui euſſent paſſées. On ſent l'étonnement où jette une ſemblable obſervation. On renouvella l'eau du flacon, & elle reſta claire tous les jours. A un mois, à peu près de là, les regles reviennent : on court aux ſang-ſues,

& l'on trouve qu'elles s'en reſſentent auſſi : enfin, actuellement que j'écris (Juillet 1761) l'on a répété cette obſervation trois fois. Deux Médecins & un Chirurgien que je nommerai quand on le voudra, en atteſteront la vérité. Que l'on crie après cela contre le Chevalier Digby & contre ſa poudre de ſympathie ! que de choſe à dire ſur ces ſang-ſues !

LXII.

Puſtules périodiques & ſympathiques au doigt.

Voici bien le pendant de l'obſervation précédente, qui eſt de Mr. *Hoin*, Chirurgien juré à Dijon. (*a*) „ au „ commencement du mois de Novem„ bre 1726, un jeune homme qui s'é„ toit piqué légérement avec une épin„ gle, près de la racine de l'ongle du

(*a*) Journal de Médec. tom. 3. pag. 15.

» doigt index de la main gauche, por-
» ta ce doigt par un eſprit de liberti-
» nage dans les parties naturelles
» d'une fille, qui n'étoit ſoupçonnée
» d'aucun mal vénérien, & qui a
» même toujours ſoutenu qu'elle n'en
» avoit jamais été atteinte. Elle atten-
» doit ce jour là ſes regles qui paru-
» rent en effet le lendemain.

» Il ſurvint le même jour au doigt
» du jeune homme, une petite puſtule
» de la groſſeur d'un pois à l'endroit
» de la piquure. Elle ſuppura pendant
» quatre jours & ſe deſſécha d'elle-
» même. Le mois ſuivant, le mal re-
» vint & diſparut de même; ce qui ar-
» riva réguliérement tous les mois, dans
» le temps que la fille avoit ſes regles.
» La puſtule ne revenoit pas toujours
» à l'endroit de la piquure; mais quel-
» quefois à deux ou trois lignes de diſ-
» tance, & toujours ſur le dos, ſoit de

» la ſeconde, ſoit de la troiſieme pha»
» lange du même doigt.

» Au commencement de Mai 1728,
» mon pere fut appellé pour traiter cette
» tumeur. Il la fit ſuppurer avec l'em»
» platre diachylon & la vieille théria»
» que. Malgré cette opération, le mal
» qui avoit cédé aux remedes, revint
» un mois après. Alors, mon pere em»
» ploya les médicamens attractifs, qui
» déterminerent une ſuppuration abon»
» dante; il brûla enſuite, pendant plu»
» ſieurs jours le matin, avec la pierre
» infernale, le fond de la puſtule, qui
» n'attaquoit que la ſuperficie de la peau,
» & le ſoir il couvroit la partie affli»
» gée avec un peu d'onguent mercuriel.
,, Le malade fut ſaigné & purgé une fois
,, ſeulement.

,, Le mois ſuivant, la puſtule ne
,, reparut pas, & depuis cet inſtant,
,, le jeune homme a été délivré de cet-

„ te incommodité, ſans qu'il lui arriva
„ aucun accident dans d'autres parties,
„ ſoit intérieures, ſoit extérieures. Il
„ jouiſſoit encore en 1734, d'une par-
„ faite ſanté. „

Quel effet ſingulier du ferment menſtruel ! n'eſt-il pas probable que cette puſtule n'auroit ceſſé qu'avec les regles de cette fille ?

LXIII.

Des Filtres.

Un Médecin aſſure avoir guéri un jeune homme, qui, ayant mangé à quatre heures après midi, la moitié d'un citron, qu'il avoit reçu d'une femme, ſentoit tous les jours à la même heure, un amour empreſſé, qui le faiſoit courir de côté & d'autre pour la chercher & la voir. Cette ſorte de délire duroit une heure, & comme il ne pouvoit ſe ſatisfaire à cauſe de l'abſence de cette femme, ſon mal augmenta de jour en

jour, & le jetta dans le plus fâcheux état.

Si ce fait eſt bien avéré, il y a donc des filtres? On connoît donc des médicamens propres à inſpirer de l'amour, pour celui qui les fait prendre. Mais quel rapport trouvera-t-on entre tel philtre & telle perſonne? L'amour eſt-il donc un ſentiment qu'on maîtriſe à ce point, qu'on puiſſe le faire naître à ſon gré dans le cœur d'une perſonne qu'on veut ſoumettre? En général, tout ce qui échauffe peut paſſer pour philtre, parce qu'en excitant la concupiſcence d'une femme, & en ſuivant avec conſtance le progrès de ſes deſirs, on ſe met plus à portée de lui faire naître l'envie de les ſatisfaire, & de lui en procurer des moyens faciles.

Agrippa, ce critique outré des ſciences & des arts, prétend „ qu'aucun d'eux „ n'accommode mieux la proſtitution &

,, la débauche, que la Médecine : elle ,, trouve ſelon lui, dans ſon riche magazin, de quoi amener une maîtreſſe ,, à la jouiſſance, à la grande faveur ; ,, elle ſait réparer la brêche ; rendre les ,, apparences de la virginité ; empêcher ,, l'enflure de la gorge ; prevenir l'hydropiſie de la fécondité ; rompre le ,, cours d'une groſſeſſe, &c. ,, mais toutes ces belles connoiſſances ſont bien gratuitement accordées aux Médecins : quelqu'habiles qu'ils ſoient, ils ne ſavent rien qui puiſſe faire aimer une perſonne qui n'eſt pas aimable. Beaucoup de grace, un peu de beauté, ſurtout ce feu des deſirs ſi propres à animer deux beaux yeux, & peut-être auſſi un peu de ce piquant des coquettes, ce ſont là les plus infaillibles philtres, les charmes les plus puiſſans.

L'amour, encore qu'on porte dans ſon cœur, n'eſt pas un foible moyen

d'en faire naître dans celui qu'on cherche à ſubjuger. Quel philtre que les vers flatteurs que l'amoureuſe Sapho adreſſe à Phaon, dont elle cherche à ſe faire aimer ? Quel enchantement plus ſéducteur que les lettres d'Héloïſe à ſon amant ? Avec quel art elle entretient un amour dont elle craint la tiédeur ! que d'artifice pour ſe conſerver le cœur d'Abailard; d'Abailard mutilé, & dès là plus difficile à maintenir dans la chaleur d'une paſſion qui n'eſt plus pour lui, qu'une ſource d'inutiles regrets.
„ Elle lui écrit que le ſouvenir des plai-
„ ſirs qu'elle a goûté dans ſes bras, lui
„ eſt encore cher ; elle lui dit que quel-
„ ques efforts qu'elle faſſe, une chere idée
„ la ſuit ; que tout retrace à ſes yeux
„ l'image de ſon amant : que pendant
„ le calme de la nuit, où ſon cœur
„ devroit être tranquille, au milieu du
„ ſommeil qui ſuſpend les inquiétudes

„ & les ſoins, elle ne ſauroit éviter les
„ illuſions que ſon cœur fait naître ;
„ & que même dans les lieux les plus
„ ſaints, juſqu'aux pieds des autels,
„ elle porte un ſouvenir criminel de ſes
„ plaiſirs amoureux ; qu'elle en fait
„ toute ſon occupation, & que loin de
„ gémir de s'être laiſſé ſéduire, elle re-
„ grette plutôt de les avoir perdu ; elle
„ l'aſſure enfin, qu'elle eſt incapable
„ de ſe faire aſſez de violence pour ou-
„ blier des plaiſirs, qu'une douce ha-
„ bitude a rendu maître de ſon eſprit. „
Ceux qui ont connoiſſance de la langue latine, dans laquelle elle écrivoit, ſeront bien-aiſe de l'entendre faire elle-même le récit des voluptés idéales, dont elle ſe repaît dans le triſte vuide des plaiſirs réels. Je mets en note le fragment dont j'ai donné l'interprêtation : il eſt bien capable de prouver, que des deſcriptions tendres, des dé-

tails voluptueux, des images flatteuſes, & des peintures laſcives, ſont bien plus propres à engager à l'amour, que tous les hippomanes du monde. (*a*)

---

[a] *Tantùm verò illæ quas pariter exercuimus amantium voluptates, dulces mihi fuerunt, ut nec diſplicere mihi, nec vix à memoriâ labi poſſint : quocumque loco me vertam, ſemper ſe oculis meis cum ſuis ſe ingerunt deſideriis. Nec etiam dormienti ſuis illuſionibus parcunt. Inter ipſa miſſarum ſolemnia, ubì purior eſſe debet oratio, obcœna earum voluptatum phantaſmata, ità ſibi penitùs miſerrimam captivant animam, ut turpidinibus illis, magìs quàm orationi vacem : quæ cùm ingemiſcere debeam de commiſſis, ſuſpiro potiùs de amiſſis ; nec ſolùm quæ egimus, ſed loca pariter & tempora in quibus hæc egimus, ità tecum, in noſtro infixa ſunt animo, ut in ipſis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab his quieſcam ; nonnunquàm & ipſo motu corporis, animi mei cogitationes deprehenduntur, nec à verbis imperant improviſis. . . . . .*



LXIV.

Etranges antipathies, ſur-tout celle qu'un jeune étudiant en Médecine avoit pour l'abſynthe.

S'il eſt de ſingulieres ſympathies, qu'en revanche on peut y oppoſer d'étranges antipathies! j'ai connu un Lieutenant Colonel Ecoſſois, qui ne pouvoit ni voir, ni même entendre croaſſer une grenouille, ſans ſe trouver mal; il y en a beaucoup que la préſence d'un chat affecte de même; quelques-uns ſont bleſſé de l'odorat, même de la vue du fromage. Les faits de cette ſorte ſont ſans nombre : j'en veux citer un qui pourra plaire aux Chymiſtes. Il y a quelque temps que parmi le grand nombre des jeunes gens qui étudient en Médecine à Leide, il s'en trouva un qui avoit la plus forte antipathie pour l'abſynthe. Il n'en auroit pas avalé gros comme la tête d'une épingle, ſans ſouf-

frir des vomiſſemens violens. On avoit beau la déguiſer ſous quelqu'apprêt que ce fut, la mêlanger, l'altérer, toujours ſon eſtomac ſavoit la démêler, & auſſitôt les vomiſſemens recommençoient. Un Chymiſte, que la doctrine de ſes confreres ſur l'identité des *Alkalis fixes végétaux*, ne ſatisfaiſoient pas, trouva dans l'étrange affection de ce jeune homme, un moyen de s'aſſurer de ce qu'il y avoit de vrai dans ce ſentiment. Il prend un jour beaucoup d'abſynthe, il la fait ſécher, y met le feu, la réduit en cendres, lave ces cendres & en tire le ſel fixe, que la plupart des plantes ainſi traitées, fourniſſent en plus ou moins grande quantité. Il dépure ce ſel & le fait calciner, afin de lui enlever à l'aide de l'eau & du feu, tout ce qu'il pourroit contenir d'étranger : après quoi, de ce ſel ainſi traité, il en fait prendre une certaine quantité au jeune

Médecin, sans qu'il en sache rien. Quelque temps après qu'il l'eut prit, il sentit des angoisses & des envies de vomir, qui lui firent dire qu'on lui avoit fait prendre de l'absynthe. Ce sel lavé, dépuré, calciné, retenoit donc encore quelque chose de l'absynthe qui l'avoit produit? Il avoit donc des propriétés refusées à d'autres sels fournis par d'autres plantes? Les sels fixes des plantes ne sont donc pas tous si essentiellement les mêmes, qu'ils ne soient distingués par quelques parcelles d'une matiere étrangere qui les différencient?

LXV.

Antipathie pour le Pain.

Fabrice Hildan, a connu un Gasçon de cinq à six ans, qui depuis une longue maladie qu'il avoit essuyé, avoit pris une si grande aversion pour le pain, qu'il ne pouvoit ni en voir, ni même en entendre parler sans tomber en syn-

cope. Quand je le vis, dit cet auteur, il y avoit déjà trois ans qu'il étoit ſujet à cette étrange antipathie, & j'ignore ce qu'il devint par la ſuite.

Centur. 2. obſ. 41.

LXVI.

Autre antipathie d'une femme qui tomboit en ſyncope toutes les fois qu'elle voyoit ſon mari.

L'illuſtre commentateur de l'illuſtre Boerhaave, rapporte un fait qui pourra paroître moins étrange peut-être ; mais qui pourtant eſt fort ſingulier. Il dit qu'une fille ayant été malgré elle mariée à un jeune homme qu'elle n'aimoit pas, tomboit en ſyncope toutes les fois qu'elle voyoit ſon mari, & qu'elle pouſſoit enfin ſi loin ſa haine pour lui, qu'à l'Egliſe, elle ne pouvoit entendre, ſans ſe trouver mal, rien de relatif à l'amour que les Chrétiens doivent avoir pour le Sauveur, parce qu'apparemment elle ſe rappelloit alors celui qu'elle devoit à ſon époux.

LXVII.

Quelques autres Antipathies singulieres relativement à certains alimens.

Heer, a connu une femme pour qui le bouillon étoit un vrai purgatif; elle se rompit un jour la jambe, durant le traitement, au lieu d'user de remedes pour lâcher le ventre: elle avoit accoutumée de flérer le bouillon, & cela seul la purgeoit assez.

Le même auteur parle d'un Chanoine, qui n'avoit jamais mangé ni viande, ni poisson, ne pouvant supporter ni l'un ni l'autre, & qui ne se nourrissoit que de boullie comme les enfans. Il parle encore d'un Prêtre très-studieux, qui dès son enfance n'alloit à la selle qu'une fois en vingt-quatre jours, & qui pourtant jouissoit d'une très-bonne santé.

Un jeune Allemand, dit *Scholzius*, (Eph. d'Allemagne, ann. 2. obs. 11.)

avec

avec qui j'étudiois, mangeoit des œufs & des pommes cuites & crues, sans la moindre répugnance; il les touchoit & les voyoit servir sans peine; mais il ne lui étoit pas possible de les voir manier par d'autres, sans tomber en défaillance...... J'ai eu de même un ami à Elbing, qui ne pouvoit voir rôtir un cochon de lait avec la tête & les pieds, ni moins encore en manger, sans s'évanouir; mais dès qu'on en avoit ôté ces parties, il en mangeoit sans répugnance.

Mr. *Boyle*, a connu une personne de qualité, à qui le miel étoit si contraire, qu'il l'incommodoit presqu'autant qu'auroit fait du poison.

LXVIII.

Antipathie singuliere d'un pere pour un fils unique qu'il avoit.

Nous venons de parler de quelques antipathies singulieres; mais je ne pense

pas que jamais on en ait vu de plus frappante que celle dont parle *Libavius*, [*lib. 2. ſingul. p. 116.*] puiſqu'il eſt queſtion d'un homme, qui dès la naiſſance du ſeul fils qu'il eut, ne pouvoit en aucune façon, en ſoutenir la préſence. Il tomboit en ſyncope dès qu'il entroit dans la chambre où ce fils ſe trouvoit. On ſent bien qu'il fit ſouvent des efforts pour vaincre cette répugnance ſi peu naturelle ; mais il ne vint jamais à bout de la ſurmonter. On fut donc obligé d'éloigner ce malheureux enfant. Un jour on le fit venir à l'inſu du pere, qui même ne le connoiſſoit plus. Son dégoût cependant le démêla parmi plus de dix jeunes gens avec qui on l'avoit mis ; & à l'inſtant ſe trouva mal : il cria que ſon fils étoit préſent.

LXIX.

Une femme prédisoit avec certitude la vie ou la mort de ses enfans, par l'ébranlement ou la chûte de ses dents.

On a bien observé quelquefois que le nombre des dents qui manquent à certaines femmes, marque le nombre des enfans qu'elles ont portés dans leur sein ; j'en connois même une actuellement que j'écris cette observation, qui se trouve dans ce cas ; mais, qu'il en soit poussé une nouvelle de la machoire de cette femme de Leipsick, dont parle *Bonnet*, à la naissance de chacun des trois enfans qu'elle mit au monde, dont l'ébranlement ou la chûte lui faisoit prédire avec certitude de leur vie ou de leur mort ; le fait est des plus singuliers. Quel rapport secret ! n'hazardons pas l'explication d'un tel phénomene, c'est de la matiere à mettre dans le magasin de physique occulte des anciens.

LXX.

Enfant mort de ſaiſiſſement, pour avoit entendu tirer quelques coups de Canon.

Les enfans ſont plus ſuſceptibles de ſaiſiſſement que les perſonnes d'un âge plus avancé : ce qui arriva à celui dont parle *Zacutus*, le fait bien voir. Il ſe baignoit dans la mer ; un bâtiment ſortit du port, & tira en partant pluſieurs coups de canon : l'enfant qui n'y penſoit pas, fut ſi ſurpris, ſi conſterné du bruit qu'il entendit, qu'il en tomba ſur le champ ſans connoiſſance, ſe rouſant ſur le rivage, & ſe débattant comme un épileptique, de ſorte qu'en moins d'un quart d'heure, il mourut.

LXXI.

Hiſtoire étrange d'un Somnambule.

On en eſt encore, je crois, à expliquer d'une maniere bien poſitive, la raiſon pourquoi certaines gens exercent en dormant toutes les actions poſſibles

de la vie, ſans en excepter même la génération. La méthode curative qu'on emploie pour guérir cette étrange maladie, pourra peut-être quelque jour, jetter un peu d'éclairciſſement ſur cet objet. Voici une hiſtoire tirée des mêlanges d'hiſtoires & de littératures de *Vigneul Marville*, où elle eſt rapportée ainſi : elle eſt fort ſinguliere.

Un de mes amis m'avoit invité d'aller paſſer les vacances à une jolie maiſon qu'il avoit dans cet endroit de la Brie, qu'on appelloit autrefois le paradis des partiſans ; j'y trouvai bonne compagnie & des gens de diſtinction ; entr'autres un gentilhomme Italien, nommé Monſignor Agoſtino Forari, qui étoit Somnambule : c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit en dormant les actions ordinaires de la vie qu'on fait quand on veille. Cet homme ne paroiſſoit pas avoir plus de trente ans, il étoit ſec, noir, d'une mélanco-

lie très-enfoncée, mais pénétrant & capable des ſciences les plus abſtraites. Les accès de ſon déréglement le prenoient d'ordinaire dans le décours de la Lune: plus fortement pendant l'automne & l'hiver, que pendant le printemps & l'été. J'avois une curioſité inquiete de voir ce qu'on en racontoit, & j'étois convenu avec ſon valet de chambre, qui m'en diſoit des merveilles, qu'il m'avertiroit quand il feroit ce plaiſant manege.

Un ſoir ſur la fin d'Octobre, après le ſouper, on ſe mit à jouer à divers jeux, le Seigneur Agoſtino joua comme les autres; ſe retira enſuite & ſe coucha: vers les onze heures, le valet de chambre vint nous dire que ſon maître feroit ſomnambule cette nuit là, & que nous vinſſions le voir & l'obſerver. Je le regardai long-temps le flambeau à la main. Il étoit couché ſur le dos & dor-

moit les yeux ouverts, mais fixes & sans aucun mouvement; ce qui étoit la marque assurée de son accès, à ce que l'on disoit. Je lui maniai les mains, qu'il avoit très-froides, & le poulx étoit si lent, que son sang sembloit à peine circuler. Nous jouâmes au trictrac en attendant l'ouverture de cet opéra. A minuit ou environ, le Seigneur Agostino tira brusquement les rideaux de son lit, se leva & s'habilla assez proprement. Je m'approchai de lui, & lui ayant mis le chapeau sous le nez, je le trouvai insensible avec les yeux toujours ouverts & immobiles. Avant que de mettre son chapeau, il prit son baudrier qui étoit pendu à la quenouille du lit, & dont on avoit ôté l'épée, de crainte d'accident; car, quelquefois, Messieurs les somnambules frappent comme des sourds à tort & à travers. En cet équipage, le Sieur Agostino, fit plusieurs tours dans

la chambre, & s'approcha du feu, se mit dans un fauteuil, & peu après entra dans un cabinet où étoit sa valise : il y chercha long-temps, renversa tout, & ayant mis les choses en bon ordre, il ferma sa valise, & mit la clef dans sa poche, d'où il tira une lettre, qu'il mit sur le bord de la cheminée; il gagna la porte de la chambre, l'ouvrit & descendit l'escalier. Quand il fut au bas, un de nous étant tombé rudement, le Seigneur Agostino parut s'épouvanter, & redoubla le pas. Son valet nous avertit de marcher doucement, & de ne point parler, parce que quand le bruit qui se faisoit près de lui, se mêloit à ses songes, il devenoit furieux, & couroit quelquefois de toutes ses forces, comme s'il étoit poursuivi.

Il traversa toute la cour qui étoit très-grande, & alla droit à l'écurie; il y entra, caressa son cheval, le brida, &

ſe mit en devoir de le ſeller ; mais n'ayant pas trouvé la ſelle à l'endroit ordinaire, il parut fort inquiet, & comme un homme qui n'a pas ſon compte. Il monta à cheval, & galopa juſqu'à la porte de la maiſon, qu'il trouva fermée : il deſcendit de cheval, & ayant pris un caillou, il frappa à coups redoublés contre l'un des battans. Après pluſieurs efforts inutiles, il remonta ſur ſon cheval, le conduiſit à l'abreuvoir, qui étoit à l'autre bout de la cour, le fit boire, l'alla attacher à un poteau, & s'en revint au logis tranquillement. Au bruit que les valets faiſoient dans la cuiſine, il devint plus attentif, s'approcha de la porte, & mit l'oreille au trou de la ſerrure ; puis paſſant tout d'un coup de l'autre côté, il entra dans une ſalle où il y avoit un billard ; il fit pluſieurs allées & venues autour du jeu, & toutes les attitudes d'un joueur ; delà, il alla

mettre les mains ſur un claveſſin, dont il jouoit aſſez bien, & y fit un peu de déſordre. Enfin, après deux heures d'exercice, il remonta à ſa chambre & ſe jetta tout habillé ſur le lit, où nous le trouvâmes le lendemain à neuf heures du matin, en la même poſture que nous l'avions laiſſé ; car toutes les fois que ſon accès le prenoit, il dormoit huit à dix heures de ſuite.

Son valet nous dit qu'il n'y avoit que deux moyens de faire ceſſer ſes accès ; l'un de le chatouiller fortement à la plante des pieds, & l'autre de donner du cors ou de ſonner de la trompette à ſes oreilles.

Mel. d'hiſt. & de litt. par Vigneul Marville, tom. 2. p. 261.

LXXII.

La palingénéſie ou réſurrection des Plantes de leurs cendres.

Le grand œuvre n'eſt pas le ſeul objet qui ait tenté les ſcrutateurs des dé-

marches de la nature. La tranſmutation des métaux, n'a pas toujours ſi fortement occupé les Chymiſtes; ils n'ont pas toujours été ſi violemment attachés à la recherche des moyens de s'enrichir, qu'ils n'aient auſſi quelquefois un peu ſacrifié à leur amuſement : mais dans leurs inſtans de diſſipations, c'étoit encore la nature qu'ils tourmentoient, qu'ils forçoient, qu'ils maîtriſoient. Le plus loin qu'ils aient pu porter les droits de leur art, a été de faire revivre un corps détruit par le feu; de reſſuſciter, par exemple, une plante ſeche, morte, brûlée, réduite en cendres. C'eſt là ce qu'ils appellent *palingénéſie;* mais cette palingénéſie eſt-elle bien une choſe qui exiſte? Eſt-il poſſible, quand par l'ignition, on a détruit les nœuds qui lient un corps, quand on l'a réduit en cendres, eſt-il poſſible de le faire renaître au milieu de ſes cendres? de l'y faire

reparoître? Quoi! une rose, une fleur si frele, si délicate, d'un coloris si tendre, on l'exposera aux tortures d'un feu vif, on en détruira le tissu, & en recueillant ses débris, en les apprêtant, on deviendra le maître de reproduire, c'est-à-dire, de faire reparoître à son gré cette rose, on lui donnera une sorte d'immortalité? Oui, répond le Chevalier *Digby*; oui, répondent *Paracelse*, *Davison*, *Monconis*, *la Brosse*, *Quercetan*, *Hanneman*, & cent autres Chymistes, cela est possible, & a été fait plusieurs fois.

Le Pere *Kirker*, a gardé dix ans dans son cabinet, à Rome, une phiole à long col, comme un matras & bouchée hermétiquement, qui contenoit les cendres d'une plante qu'il ressuscitoit devant ceux que la curiosité attiroit chez lui. En 1657, il fit voir à la célebre Christine, Reine de Suéde, cette palingénésie; &

cette ſavante Princeſſe prit long-temps plaiſir à contempler ce prodige. Le Pere *Kirker*, oublia un jour ſur ſa fenêtre, cette phiole précieuſe, qu'une petite gelée qui ſurvint la nuit, mit en pieces. Le Pere *Schott*, Jéſuite, aſſure que dans le temps qu'il étoit à Rome, il eut la ſatisfaction de voir cette roſe qu'on faiſoit ſortir de ſes cendres toutes les fois qu'on le vouloit, avec un peu de feu.

Le Pere *Férari*, auſſi Jéſuite, parle de cette expérience, comme d'un prodige & d'un admirable ſpectacle qui ſe préſente aux yeux : » dès qu'on expoſe, » dit-il, au ſoleil, la phiole pleine de » quinteſſence de roſe, auſſi-tôt on dé- » couvre dans les bornes étroites de ce » petit vaſe, un monde de miracles ; » la plante qui giſſoit, endormie & » enſevelie dans ſes cendres, ſe reveil- » le, ſe leve & ſe développe. En demi- » heure de temps, *ce phénix végétal* re-

» naît de ses cendres. Cette rose en
» poussiere sort de son tombeau pour
» prendre une vie nouvelle. Elle est l'i-
» mage de cette résurrection, par la-
» quelle les mortels gissans dans les
» ombres de la mort, passeront à une
» bienheureuse immortalité. » Ces promesses sont belles : elles sont surprenantes, & passeroient pour incroyables, si en 1761, Paris n'en avoit vu cent fois répéter l'expérience. (*a*)

» Nous pouvons, dit le Chevalier
» *Digby*, (*b*) ressusciter une plante mor-
» te, la rendre immortelle : & en la
» faisant revivre au milieu de ses cen-
» dres, lui donner une espece de corps
» glorifié. *Quercetan*, Médecin du Roi
» Henri IV. nous raconte une histoire
» admirable d'un certain Polonois, qui
» lui faisoit voir douze vaisseaux de ver-
» res, scellés hermétiquement, dans

(*a*) A la Foire St. Germain.

(b) *De la végétation des plantes, part. 2. p. 64.*

» chacun desquels étoit contenu la subs-
» tance d'une plante différente ; savoir,
» dans l'une étoit une rose, dans l'au-
» tre, une tulipe, & ainsi du reste. Or,
» il faut observer qu'en montrant cha-
» que vaisseau, l'on n'y pouvoit remar-
» quer autre chose, sinon un petit *amas*
» *de cendres*, qui se voyoit dans le fond;
» mais aussi-tôt qu'il l'exposoit sur une
» douce & médiocre chaleur, à cet ins-
» tant même, il apparoissoit peu à peu
» l'image d'une plante qui sortoit de son
» tombeau ou de sa cendre : & dans
» chaque vaisseau, les plantes & les
» fleurs se voyoient ressuscitées en leur
» entier, selon la nature de la cendre
» dans laquelle leur image étoit invisi-
» blement ensevelie. Chaque plante ou
» fleur croissoit de toutes parts, en une
» juste convenable grandeur & dimen
» sion, sur laquelle étoient dépeintes
» leurs propres couleurs, figures, gran-

» deurs & autres accidens pareils ; mais
» avec telle exactitude & naïveté, que
» le ſens auroit pu y tromper la raiſon,
» pour croire que c'étoient des plantes
» & des fleurs ſubſtancielles & vérita-
» bles. Or, dès qu'il venoit à retirer le
» vaiſſeau de la chaleur, & qu'il l'expo-
» ſoit à l'air, il arrivoit que la matiere
» & le vaiſſeau venant à ſe refroidir,
» l'on voyoit ſenſiblement que ces plan-
» tes ou fleurs commençoient à dimi-
„ nuer peu à peu, tellement que leur
„ teint éclatant & vif venant à pâlir,
„ leur figure alors n'étoit plus qu'un om-
„ bre de la mort, qui diſparoiſſoit ſou-
„ dain, & s'enſeveliſſoit derechef ſous
„ ſes cendres. Tout cela (quand il vou-
„ loit approcher les vaiſſeaux du feu)
„ ſe réitéroit avec les mêmes circonſ-
„ tances. *Atanaze Kirker*, pourſuit le
„ Chevalier *Digby*, m'a ſouvent aſſuré
„ pour certain, qu'il avoit fait cette

„ même expérience, & me communi„ qua le ſecret de la faire, quoique ce„ pendant je n'ai jamais pu y parvenir „ après beaucoup de travail. „

Gui de la Broſſe, ce Botaniſte zelé, qui a donné au Roi le fond ou eſt aujourd'hui ce ſuperbe Jardin des Plantes, (*a*) & qui travailloit auſſi en chymie, a parlé de ce Polonois, de même que le Chevalier *Digby* : » cette expérience, » dit-il, me ſemble excellente, ayant » opinion qu'elle eſt plus aiſée qu'on

(*a*) Cette action ſeule, qui ne peut partir que d'une ame bienfaiſante & dévouée au bien public, mériteroit que ce Médecin fut plus connu ; cependant ſon nom même, n'eſt, ni dans le Dictionnaire Hiſtorique de M. l'Abbé l'*Advocat*, ni, ce qui doit plus ſurprendre, dans le Dictionnaire Hiſtorique de la Médecine de M. *Eloy*. *Gui de la Broſſe*, étoit le grand oncle de M. *Fagon* ; il fut le premier Intendant du Jardin du Roi. En 1633 il donna la deſcription des Plantes qu'il y démontra depuis publiquement. Il eſt encore Auteur d'un Livre ſur *la nature des Plantes*.

» ne penſe, & qu'il n'y faut qu'un
» peu de loiſir, plus que je n'en ai
» maintenant, auſſi Dieu me faiſant la
» grace d'en avoir quelque peu d'avan-
» tage, j'eſſayerai cette *gentilleſſe*, car
» les bras croiſés, l'on ne trouve les
» ſecrets de la nature.

Cette *gentilleſſe* n'eſt pourtant pas ſi facile à produire que l'imaginoit *la Broſſe. Digby*, tenta en vain l'opération, ſes efforts reſterent ſans ſuccès ; & *Kirker* lui-même, qui avoit réuſſi, ne regardoit pas cette palingénéſie, comme une choſe d'une bien facile exécution. Un Prince émerveillé du prodige de ſa roſe, lui en demanda une pareille, & *Kirker*, aima mieux lui offrir la ſienne, que d'entreprendre une autrefois une ſemblable opération. Quoi qu'il en ſoit, voici la maniere dont cet habile Jéſuite s'y prenoit : ce ſecret lui fut donné par l'Empereur Ferdinand III, qui

l'avoit acheté d'un Chymiſte, & il l'a dépoſé tel que je vais le donner, dans ſon *Mundus ſubterraneus*, *Lib.* 12 *Sect.* 4 *Cap.* 5 *Exper.* 1. L'opération n'eſt pas facile & le procédé eſt long.

1.° Prenez quatre livres de graines de la plante que vous deſirez faire renaître de ſa cendre: cette graine doit être bien mûre. Pilez-la dans un mortier, mettez le tout dans un vaiſſeau de verre qui ſoit bien propre & de la hauteur de la plante, dont vous avez pris la graine, bouchez exactement le vaiſſeau & le gardez en un lieu tempéré.

2.° Choſiſſez un ſoir où le Ciel ſoit bien pur & bien ſerain, & expoſez votre graine pilée à la roſée de la nuit, dans un large plat, *afin que la graine s'impregne fortement de la vertu vivifiante qui eſt dans la roſée.*

3.° Avec un grand linge bien net

attaché à quatre pieux dans un pré, ramaſſez huit pintes de cette même roſée, & la verſez dans un vaiſſeau de verre qui ſoit propre.

4.° Remettez vos graines imbibées de la roſée dans leur vaiſſeau, avant que le Soleil ſe leve, parce qu'il feroit évaporer la roſée. Poſez ce vaiſſeau comme auparavant en un lieu tempéré.

5.° Quand vous aurez ramaſſé aſſez de roſée, il la faut filtrer & puis la diſtiller, afin qu'il n'y reſte rien d'impur. Les feces qui reſtent ſeront calcinés pour en tirer un ſel qui *fait plaiſir à voir.*

6.° Verſez la roſée diſtillée & imbue de ce ſel ſur les graines, & puis rebouchez le vaiſſeau avec du verre pilé & du borax. Le vaiſſeau en cet état eſt mis pour un mois dans du fumier neuf de cheval.

7.° Retirez le vaiſſeau, vous verrez

au fond la graine qui sera devenue comme de la gelée ; l'esprit sera comme une petite peau de diverses couleurs, qui surnage au dessus de toute la matiere. Entre la peau & la surface limoneuse du fond, on remarque une espece de rosée verdâtre, qui représente *une moisson.*

8.° Exposez durant l'été ce vaisseau bien bouché de jour au Soleil, & de nuit à la Lune. Lorsque le temps est brouillé & pluvieux, il le faut garder en lieu sec & chaud jusqu'au retour du beau temps. Il arrive quelquefois que cet ouvrage se perfectionne en deux mois, & il y faut quelquefois un an. Les marques du succès, c'est quand on voit que la substance limoneuse s'enfle & s'éleve ; que l'esprit ou la petite peau diminue tous les jours, & que toute la matiere s'épaissit. Lorsqu'on voit dans le vaisseau par la réflexion

du Soleil, naître des exhalaiſons ſubtiles, & ſe former de legers nuages, véritablement ce ſont là les premiers rudimens de la plante renaiſſante.

9.° Enfin, de toute cette matiere, il s'en doit former une pouſſiere bleue. De cette pouſſiere lorſqu'elle eſt excitée par la chaleur, il s'en éleve un tronc, des feuilles, des fleurs, & en un mot on apperçoit l'apparition d'une plante, qui ſort du milieu de ſes cendres. Dès que la chaleur ceſſe, tout le ſpectacle s'évanouit, toute la matiere ſe précipite au fond du vaiſſeau, &c.

Ce n'eſt pas là un procédé énoncé comme ceux de M. *Macquer*: cependant de toutes les méthodes publiées, il paroît que c'eſt la plus claire & la plus orthodoxe; c'eſt du moins celle que *George-Phil. Harſtofflerus*, & le P. *Schott* ont enſeigné.

Si, au reſte ce phénomene eſt bien

conſtant, bien établi; car depuis l'avanture de la dent d'or de Siléſie, je ne lache pas aiſément ma croyance; ſi donc ce fait de palingénéſie, eſt bien un fait réel, quel moyen de nous élever juſqu'à la cauſe qui le produit? eſt-ce là, comme l'a penſé *Kirker*, un jeu du ſel des plantes? eſt-ce que la graine n'étant qu'une plante pliée, concentrée, enveloppée dans un plus petit eſpace, eſt-elle même repréſentée par un atôme de ce ſel, ou bien donc, eſt-ce que chacune des molécules salines, eſt une portion ſimilaire du mixte qui les a fournies, & que par leur réunion, elles peuvent le reintégrer, le reſſuſciter, pour ainſi dire? il y auroit beaucoup à conjecturer là deſſus.

Il y a encore une autre ſorte de palingénéſie, qui ne paroît pas être d'une ſi laborieuſe exécution, & qui à la vérité n'offre pas un ſpectacle ſi cu-

rieux : de celle-là le Chevalier *Digby* en vint à bout. „ J'ai fait fort bien, „ dit-il, la seconde opération dont le „ Pere *Kirker* m'a donné l'instruction. „ Je prenois une suffisante quantité d'or- „ ties ; savoir, les racines, les tiges, „ les feuilles, en un mot, toutes les „ plantes entieres, & je les calcinois „ à la maniere ordinaire. De cette „ cendre d'orties, je faisois une lessive „ avec de l'eau pure que je filtrois, „ & j'exposois cette lessive à l'air froid „ en temps de gelée. Il est très-certain „ qu'après que cette eau étoit glacée, „ il apparoissoit dans la glace une quan- „ tité de figures d'orties. Je prenois grand „ plaisir à contempler ce jeu de la nature „ & je fis venir le Docteur Mayerne, „ (*a*) afin qu'il fut spectateur de cette

(*a*) *Théodore Turquet de Mayerne, Baron d'Aubonne, Conseiller & premier Médecin du Roi Charles II. & de la Reine d'Angleterre.*

,, transfiguration, dont il n'étoit pas
,, moins étonné & ravi que moi.

La Brosse, n'a pas négligé non plus cette observation. Il parle d'un de ses amis : ,, qui trouva par hazard le moyen
,, de représenter les images des orties....
,, en exposant la lessive faite de la cen-
,, dre de la plante aux rayons de la
,, Lune, *& puis* à la gelée, de maniere
,, que si elle se glace, l'image de la
,, plante y paroît.

L'Abbé de *Vallemont*, qui a répété l'expérience, dit : ,, qu'il peut assurer
,, les curieux, qu'un jour d'hiver ayant
,, fait bouillir des Chataignes, & ex-
,, posé à l'air durant la nuit l'eau où
,, elles avoient cuites, afin qu'elle gla-

Il étoit né à Geneve, & fut quelque temps Médecin ordinaire d'Henry IV : après la mort de cet excellent Prince, il passa en Angleterre, où il mourut en 1655, âgé de 82 ans. Il étoit Calviniste, & le Cardinal *du Perron*, travailla en vain à sa conversion.

„ çât par le froid ; il eut le lendemain „ matin le plaisir d'y voir des feuilles „ de Châtaigner, grandes comme les „ naturelles, & dessinées sur la super„ ficie de la glace, *d'une maniere exacte & toute ravissante :* „ à raison de quoi, cet Auteur conclud, *que les sels contiennent les idées, la figure & le phantôme des plantes dont ils sont extraits.*

M. *Fréderic Bavesus*, parle d'une palingénésie qu'il n'eut pas autant de peine d'obtenir que le Pere *Kirker* : il avoit fait distiller du vinaigre rosat à l'ordinaire ; quelque temps après il apperçut dans une bouteille où il gardoit ce vinaigre, deux roses de même figure, & de même couleur que les roses ordinaires ; bientôt après il en vit quatre, six, & enfin huit, qui se conserverent plus de deux ans.

Actes de Phys. & de Méd. de l'Acad. des Cur. de la Nat. Tom. I. 1727. obs. 219. Mém. de Trévoux, Janv. 1729. p. 155.

LXXIII.

Fineſſe exquiſe de l'odorat dans les Negres, & dans un Religieux qui diſtinguoit par-là ; la chaſteté des femmes & des filles.

Les chiens ne ſont pas les ſeuls animaux que la nature ait doué d'un parfait odorat ; il s'eſt trouvé des hommes qui ne le cédoient en rien aux chiens de chaſſe les plus fins. Le Pere *Duretere*, Jacobin, rapporte dans ſon hiſtoire des Antilles, qu'il y a dans ces Iſles, des Negres qui ont l'odorat ſi ſubtil, qu'ils diſtinguent les veſtiges d'un Negre & d'un François, en flairant ſeulement la place ſur laquelle ils ont marché. Le Pere *Laffiteau*, Jéſuite, dit dans ſon livre des mœurs des ſauvages, qu'ils ont l'odorat plus fin qu'aucun chien de chaſſe, & qu'ils diſtinguent de fort loin par-là, un François d'avec un Anglois. Il y avoit à Prague un Religieux qui, par

l'odorat, connoiſſoit les perſonnes comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, diſtinguoit ſans ſe tromper, une fille & une femme chaſte, d'avec celles qui ne l'étoient pas. Cet homme là devoit bien flairer des choſes qu'on ne lui diſoit pas.

L'extrait du Journ. d'Angl. Journ. des Sav. 11 Fév. 1684.

LXXIV.

Des Sorciers.

On connoît l'hiſtoire du Sorcier de Caſſini, & l'on ne ſauroit trop recommander à ceux qui ſont chargés du ſoin délicat de juger les hommes, de ſe la rappeller ſouvent. Elle a appris, elle a démontré, que les prétendus ſorciers, étoient bien véritablement foux. On connoît la plante dont ils uſoient pour ſe procurer ce ſommeil turbulent & illuſoire, en quoi conſiſtoit toute leur magie. C'eſt le *Strammonium.* Cette

plante cauſe un délire, accompagné d'un aſſez profond ſommeil : ſa racine & ſa ſemence, poſſedent cette propriété dans un degré éminent. Les feuilles ſont moins actives. *Garidel*, parle de quelques effets de cette plante, qui méritent d'être connus. J'ai appris, dit-il, de feu M. Jean-Baptiſte Rimbaud, Apothicaire, que ſon aïeul fut commis avec M. Broglia, très-ſavant Médecin, par autorité du Juge, pour examiner ſi la poudre de la graine, dont s'étoit ſervi une malheureuſe, pour en faire boire à de jeunes filles, pouvoit produire l'effet que l'on croyoit avoir été produit dans ces filles, qui eſt, qu'étant hors de connoiſſance, & dans un délire *d'extaſe*, elles étoient livrées par ce moyen à la brutalité de certains paillards, que cette malheureuſe introduiſoit chez elle : *ce qui fut confirmé* par le rapport qu'en firent ces Meſſieurs, qui, ayant recon-

nu la ſemence du ſtrammonium, ne furent pas en peine de décider de ſon malin effet. Cette malheureuſe fut par Arrêt de la Cour (le Parlement d'Aix en Provence) condamnée à la mort.

Garet & *Coſta* nous aſſurent, que les courtiſannes & les voleurs s'en ſervent très-ſouvent, pour pouvoir dépouiller ceux qui tombent entre leurs mains.

Dans certaines perſonnes, cette ſemence produit la fureur, comme il arriva à cet exécuteur de la haute-juſtice & à ſa femme, deſquels il eſt encore fait mention dans *Garidel* ; des ſcélérats qu'il avoit retiré chez lui, dit cet auteur, en mêlerent parmi les viandes; feu M. *Martelli*, Apothicaire de cette ville, (d'Aix) *a aſſuré avoir vu le bourreau avec ſa femme, en chemiſe déchirée en lambeaux, ſautant & danſant dans le cimetiere de St. Sauveur. M.* Bicais, *très-ſavant Profeſſeur, m'a aſſuré de l'avoir vu auſſi.*

LXXV.

Ce qui détermina BOERHAAVE *à se faire Médecin : quelques points de sa vie.*

Entre les Médecins d'un mérite distingué, s'il en est un qui doive fixer notre attention, & nous arrêter sur quelques points essentiels de sa vie, c'est bien le célebre *Boerhaave* ; ce savant illustre, dont la vie est une époque marquée si glorieusement dans les fastes de l'art, qui a enrichi toutes les parties de la médecine, & a laissé par-tout des marques du savoir le plus profond & le plus immense, est originaire des Pays-Bas François. Destiné au service des autels, il devoit succéder à son pere, Pasteur d'une Eglise protestante, dans un village de Hollande, & un Pasteur fit avorter ce dessein. Un ministre trouve *Boerhaave* un jour, & l'entretient. La Religion devient insensiblement le

ſujet de la converſation : ſur ce ſujet, peu d'eſprits ſavent ſe contenir ; du culte, les deux Théologiens paſſerent au Dieu qui l'exige : on parla de Dieu, & *Boerhaave*, parce qu'il le voyoit dans toute la nature, paſſa pour athée aux yeux du Miniſtre, qui l'alla bientôt, trop peu chrétiennement, dénoncer pour *Spinoſiſte*, & cet excès de zele le donna à la Médecine.

La plus heureuſe miſſion a eu quelquefois des effets moins heureux. *Boerhaave*, Miniſtre de l'Evangile, l'auroit enſeigné à quelques cens Hollandois qui l'euſſent mal entendu, & peut-être plus mal encore pratiqué ; devenu Médecin, il a rendu à la vie des milliers d'hommes ; il en a éclairé des milliers d'autres. Ces conſidérations reclameront toujours contre l'injuſtice de ceux qui pourroient condamner un changement, qui d'ailleurs le fit atteindre à

la plus haute réputation qu'un homme puiſſe eſpérer jamais. Il reçut un jour de la Chine une Lettre, à l'adreſſe de *M. Boerhaave, Médecin en Europe*: à coup ſûr il n'en ſeroit point venu de ſi loin à *Boerhaave*, Miniſtre à Voorhout.

S'il excita quelquefois l'envie, (car cette rouille s'attache d'autant plus immanquablement au mérite, qu'il eſt plus tranſcendant) il excita bien davantage des ſentimens plus heureux. Il eut des admirateurs. Il eut des amis, un des plus tendres, mérite qu'on parle de l'éclat, qu'il donna à ſon zele. Un nouveau genre de plante s'offrit à ſes recherches: ſon cœur en fit les honneurs, & les Botaniſtes connurent la *Boerhaavia*. Des Aſtronomes auroient appellé de ce nom reſpectable, quelques nouveaux Satellites; des Voyageurs l'auroient donné à quelques Ter-

res nouvelles, à quelque Iſle; un Poëte à une Divinité, le Botaniſte le donne à une plante: cet hommage n'eſt pas moins grand, pas moins flatteur, pas moins durable, & ce ſeroit bien le cas d'appliquer ce mot de Virgile: *ipſa ſonant arbuſta; Deus, Deus ille.*

Que les ouvrages du divin *Boerhaave*, ſoient connus & ſe répandent par-tout; que ſes inſtitutions de Médecine, franchiſſent les bornes de notre Europe, qu'elles pénetrent juſqu'en la Chine, & y excitent l'admiration; que ce Livre ſi excellent parvienne même à ſe faire connoître & eſtimer d'un Mufti, & que ce Mufti ſe croie honoré d'en devenir le traducteur, du moins ſes écrits méritent cet éclat: mais qu'une anatomie du Chirurgien *Dionis*, ſoit traduite en langue Tartare, & qu'un auſſi médiocre ouvrage devienne le manuel des Médecins de la Chine; on

ne peut qu'être revolté de l'ignorance officieuſe du Jéſuite *Parennin*. Ce Miſſionnaire chargé par *Camhi*, Empereur de la Chine, de traduire le meilleur traité d'anatomie qu'on eut en Europe, & qui ſans façon ſe charge de traduire *Dionis*, ſûrement n'auroit pas manqué de traduire le Journal de Trévoux, ſi on s'étoit aviſé de lui demander le meilleur Journal qu'il y eut eu en Europe.

On peut dire que depuis *Hyppocrate*, nul Médecin n'a été, ni ſi ſavant, ni ſi connu, ni ſi riche que cet illuſtre Médecin Hollandois, mort à Leyde le 23 Septembre 1738, âgé de 70 ans, moins trois mois & dix jours.

LXXVI.

Sueur de Vers.

Les Médecins rapportent dans leurs obſervations, pluſieurs ſortes de ſueurs,

on en a vu de ſemblable à la conſiſtence du miel, tantôt de la biere, tantôt du vin rouge; on en a vu même de ſang tout pur; mais il n'y en a point de plus étonnante, je penſe, qu'une ſueur de vers telle qu'il en arriva il y a quelques années en Poméranie, à un enfant de douze ans, qui après une démangeaiſon par-tout le corps, fut couvert d'une infinité de petits vers, dès qu'on commençât de le gratter, & mourut une heure après que ces premiers furent ſortis, lorſqu'il commença d'en paroître d'autres.

Journ. des Sçav. du 6 Fev. 1679.

LXXVII.

Mort de Démocrite. Ce Philoſophe vécut trois jours de plus en ne flairant que du pain chaud.

Nos corps ſont de vrais cribles; c'eſt que la peau qui nous couvre eſt percée de mille & mille trous. Ce ſont

autant de petits organes digeſtifs, où vont ſe rendre une infinité de parcelles alibiles chariées dans l'air. Si donc l'air qui nous environne étoit ſuffiſamment rempli de ces molecules nutritives, & qu'arrivé à la ſurface de notre corps, elles y fuſſent repriſes & entraînées dans le courant de la circulation en aſſez grande quantité, nous pourrions vivre & nous ſoutenir d'une maniere inſenſible : ce ſeroit là en quelque ſorte vivre de l'air; mais le plus ſûr eſt toujours de ne ſe pas trop fier ſur cette cuiſine : cependant, on ne peut pas ſe cacher que certaines gens toujours entourés d'un atmoſphere gros de molecules alibiles, tels par exemple que les Bouchers, les Cuiſiniers, ne ſe nourriſſent un peu de cette maniere. La plupart de ces gens ont de l'embonpoint, & mangent pourtant peu pour l'ordinaire. Toute l'habitude de leur

corps mange d'une maniere insensible.

Sur-tout l'air qu'on respire peut déposer dans le tissu des poumons, d'où ils sont bientôt repris, les atomes alimenteux, c'est-à-dire, ce *pabulum* invisible, comme on dit, qu'il contient. On rapporte que *Democrite*, âgé de cent ans, s'ennuya de vivre : j'en connois qui en auroient le double, & qui se garderoient bien de s'en fâcher ; mais enfin, ce Philosophe las d'être au monde résolut de s'en retirer. Il retranchoit tous les jours quelque peu de sa nourriture ; & de cette maniere, il étoit enfin parvenu à éteindre, presque tout-à-fait, ce principe de feu qui vivifie nos corps ; il alloit toucher à sa derniere heure, lorsqu'une sœur qu'il aimoit, vint le supplier de ne pas se laisser mourir encore, puisque sa mort la priveroit du plaisir de prendre part à la fête prochaine. *Démocrite* daigna, pour l'o-

bliger, se résoudre à prolonger sa vie de quelques instans ; & s'étant fait apporter du pain chaud, il vécut encore trois jours en le flairant seulement.

LXXVIII.

L'infusion des Médicamens dans les Vaisseaux du corps humain.

On croit que c'est en Angleterre qu'a été trouvé ce nouveau remede par M. *Wren*, célebre Professeur de l'Université d'Oxford & de la Société Royale. Ce qui a déterminé cette découverte, c'est que par-là on introduit dans le corps, des remedes qui se rendent aux parties malades, sans que leurs vertus en soient altérées. Combien est long le chemin que doivent faire les remedes qu'on prend par la bouche ! il est impossible que dans toutes ces routes, ils ne subissent plusieurs changemens considérables, qu'ils ne se mêlent avec tant de substances différentes, & ne perdent toute leur

efficacité : l'expérience prouve cette vérité ; car une certaine dose de vomitif, qui, donné à un chien par la gueule, ne produira aucun effet, le fera vomir jusqu'à en mourir si on l'injecte dans ses veines. On a encore éprouvé que l'humeur salivaire contenue dans les vésicules qui sont entre les dents des viperes, prise & avalée dans quelque liqueur que ce soit, ne cause aucun mal ; & qu'au contraire, si l'on se frotte légérement en un endroit où la peau soit écorché, du suc tiré d'une vipere vive ou morte, on en est infailliblement affecté. La raison en est, que de la premiere maniere, le venin a perdu toutes ses forces dans les premieres voies, avant que de parvenir au cœur : au lieu que dans la seconde, il s'insinue d'abord dans les veines, & passe delà, immédiatement dans le cœur, sans avoir souffert aucune altération.

M. *Fabricius*, Médecin de Dantzic, ayant depuis long-temps envie d'expérimenter les effets que produiroient l'infuſion de quelques Médicamens dans les veines d'un homme ; & ayant trouvé des perſonnes qui s'offroient à cela, fit les expériences ſuivantes.

La premiere fut ſur un ſoldat très-robuſte, qui étoit tellement infecté de la vérole, qu'il avoit les os des bras tout couverts de ces nœuds qu'on appelle *Exoſtozes.* Après qu'on lui eut infuſé par les veines du bras, deux dragmes d'une liqueur purgative, il ſe plaignit d'une grande douleur au coude : quelques endroits de ſon bras s'étant fort enflés, on preſſa doucement avec les doigts cette tumeur, la pouſſant vers l'épaule, & au bout de quatre heures ou environ, le remede commença à opérer ſans beaucoup de violence ; cela continua auſſi le lendemain,

de maniere que le malade ſit en tout cinq grandes ſelles. Après cette évacuation, ſans le ſecours d'aucun autre remede, les Exoſtozes ont diſparu, & il ne lui reſta rien de la maladie dont il étoit infecté.

La ſeconde expérience fut faite ſur une femme mariée, qui avoit trente-cinq ans, & qui étoit attaquée d'épilepſie. Cette maladie étoit ſi enracinée, qu'il n'y avoit guere lieu d'en eſpérer la guériſon. Après qu'on lui eut infuſé dans les veines deux dragmes d'un purgatif, diſſout dans un eſprit antiepileptique, la femme au bout de quelques heures alla pluſieurs fois à la ſelle, enſuite de quoi, dès le lendemain, les accès de ſon mal furent bien plus doux, & enfin, elle fut peu à peu parfaitement guérie.

Extrait du Journ. d'Angleterre. Journ. des Sçav. du 23 Janv. 1668.

M. *Smith*, auſſi Médecin de Dantzic, ayant eu permiſſion d'eſſayer ſur quelques malades de l'Hôpital, qui étoient déſeſpérés, quels effets produiroient l'infuſion des médicamens dans les veines; en fit l'eſſai ſur deux perſonnes tellement infectées de la vérole, qu'on les jugeoit incurables. L'un d'eux en fut guéri, mais l'autre en mourut. Cependant il réſolut de continuer cette expérience, & de l'avis de M. *Schleſſer*, Médecin de la même Ville, il fit infuſer quelques médicamens altérans dans les veines du bras droit de trois malades, dont un étoit attaqué de la goutte, l'autre étoit apoplectique, & le troiſieme avoit la plique Polonoiſe, & étoit à l'extrêmité. Ces trois opérations réuſſirent très-heureuſement, car celui qui étoit eſtropié de la goutte, commença dès le lendemain à ſe mieux porter, & quelques jours après ſe trou-

vant en bonne ſanté, il alla travailler à la moiſſon qu'on faiſoit alors ; l'apoplectique depuis lors n'a eu aucune rechûte, & le dernier qui avoit plusieurs ulceres, en a auſſi été guéri.

Extrait du Journ. d'Angl. Journ. des Sav. du 12 Nov. 1668.

Si une ſemblable méthode de guérir, a ſi bien réuſſi dans les mains des Médecins de Dantzic, pourquoi donc ne s'eſt-elle pas perpétuée juſqu'à nos jours? Auroit-elle eu, par quelque fatal réuſſite pour certains qui l'ont tentée, le ſort de la transfuſion du ſang, dont nous avons parlé ? Le nombre de ceux qu'elle a laiſſé mourir, feroit-il plus grand que celui de ceux qu'elle a guéris ? Quelqu'en ſoit la raiſon, il eſt certain qu'il ſuffit qu'elle ait opéré quelques guériſons difficiles, pour ne pas l'abandonner tout-à-fait ; car enfin, combien de gens condamnés à une mort

inévitable, par arrêt de la Faculté, ne ſeroient point tentés d'en appeller à ce Tribunal de miracles ?

LXXIX.

Les Médecins ont appellé de leur nom, les parties qu'ils ont découvert, & de ces découvertes, quoiqu'en ſi grand nombre, il n'y en a qu'une qui ſoit du nom d'un Chirurgien.

Bien des déſagrémens, ſans doute, gâtent les chemins où marchent les gens de Lettres ; mais il eſt vrai que ſouvent, ils s'attirent très-juſtement, les travers qui les affligent ; il eſt inconteſtable auſſi, que la plupart tirent pourtant de leurs entours, tout le parti poſſible, ſi l'on s'obſtine à leur refuſer le tribut d'éloge, la ſorte de gloire qu'ils croient mériter : ſans beaucoup de détours ils ſe déterminent à s'en procréer une qui ne dépende que de leur volonté : c'eſt ainſi

que les aſtronomes ont ſans façon donné leur nom à des planetes, à des conſtellations, &c. C'eſt ainſi que des botaniſtes, des voyageurs, des géographes ont fait connoître ſous le leur, des planetes, des terres, des mers nouvelles: & c'eſt encore ainſi que des anatomiſtes, ont immortaliſé leurs découvertes & leur nom. Les Médecins connoiſſent dans la tête le pont de *Varole*, la valvule de *Vieuſſens*, le ſinus torcular d'*Hérophile*, l'aqueduc de *Sylvius*, les muſcles du *Duverney*, la membrane de *Schneïder*, les trompes d'*Euſtachi*, les glandes ſebacées de *Valſalva*, & les glandes de *Meibomius*; ils connoiſſent dans la cavité de la poitrine, les muſcles releveurs de *Stenon*, les ſoucoſtaux de *Veryheyen*, le trou *Botal*, les arteres de *Ruiſch*: dans l'abdomen la capſule de *Gliſſon*, le petit lobe de *Spigellius*,

le conduit de *Virſungus*, le réſervoir de *Pequet*, les grains folliculeux de *Malpighi*, les tuyaux urinaires de *Bellini*, les glandes conglomerées de *Brunnerus*, celles de *Peyer:* les trompes de *Fallope*, le ligament de *Poupart*, le muſcle utérin de *Ruiſch*, le corps d'*Higmore*, les glandes de *Littre*, &c. Les Médecins connoiſſent ces parties, & les hommes célebres qui en ont les premiers développé la conſtitution, & il a là-deſſus une remarque à faire; qu'ils y feront volontiers, c'eſt que de tant de découvertes faites ſur le corps humain, une ſeule eſt connue par le nom d'un Chirurgien, qui eſt *Cowper*.

LXXX.

Converſation touchant le traité du cœur de M. SENAC, *& celui de M.* ASTRUC, de morbis venereis.

J'ai lu quelque part ce qui ſuit....

J'entendis un jour la converſation de plusieurs hommes de Lettres. Ils parloient des auteurs & des ouvrages, & balotoient les réputations. Les ſentimens rarement étoient rapprochés ; chacun parloit ſuivant ſon goût plutôt que ſuivant ſes lumieres. Je vis le moment où tous alloient, plus que jamais, ſe croiſer, ſe contredire, lorſqu'un d'eux ſe levant d'un air aſſez vif, vint à moi, & me dit : eh, Monſieur, vous vous taiſez bien mal à propos : nous parlons de livres ; j'en connois deux ſupérieurement faits, & ils ſont tous deux écrits ſur votre métier. Comme il avoit parlé aſſez haut, tout le monde ſe tut, & lui continuant d'élever la voix, oui, Meſſieurs, oui, pourſuivit-il, ils ſont tous deux écrits ſur la Médecine. Vous vous regardez, eh bien, il faut donc vous les nommer : c'eſt le célebre ouvrage de M. *Aſtruc*, *de morbis venereis* : c'eſt l'immortel

l'immortel Traité du cœur de M. *Senac*. Je vous défie de me citer d'ouvrages, plus profonds, plus ſavans, plus clairs, mieux ordonnés, mieux entendus, mieux écrits; j'ajouterai, plus intéreſſans. Que d'érudition, que de ſavoir, que de ſageſſe, il y a dans ce Traité des maladies vénériennes! Que M. *Aſtruc* doit être flatté de l'avoir produit, & quelle gloire!.... Un Officier qui ſurvint, ne permit pas d'achever l'éloge: *Aſtruc*, dit-il, en ſerrant la main à deux ou trois perſonnes qu'il n'avoit jamais vues, ah Meſſieurs, vous parlez d'*Aſtruc;* c'eſt un grand homme.... que vous connoiſſez peu ſans doute, Monſieur, lui dit alors quelqu'un. Que je connois peu, reprit-il, que je connois! oh! parbleu, tout auſſi bien, & peut-être mieux que vous: ne l'ai-je pas, moi, parcouru preſque d'un bout à l'autre? Tenez en voulez-vous la

preuve, je m'en vais vous étaler mon érudition. Si j'ai lu *Aſtruc!* je me rappelle même en ce moment, une choſe qui me frappa, à quoi peut-être, vous n'avez pas fait la même attention : c'eſt que preſque tous les Médecins qui ont écrit dans les premiers temps de cette maladie que vous ſavez, paroiſſent n'avoir compoſé leurs ouvrages, qu'à l'uſage des grands perſonnages auxquels ils ſont dédiés pour la plupart; apparemment qu'alors ces Meſſieurs s'étoient mis ſans façon au deſſus du qu'en dira-t-on : ils avoient raiſon. C'eſt une ſottiſe de mettre ſon repos à la merci du caquet : il y a pourtant de ces auteurs qui ont parlé aſſez gaillardement : (*a*) j'a-

(*a*) Par exemple, dans ce paſſage du livre de *Nicolas Maſſa*, où l'Auteur, après avoir parlé du danger qu'il y a de s'abandonner à l'amour, avec des femmes qui ſe trouvent dans cet état qui leur eſt ſi familier & ſi ordinaire, ainſi qu'avec celles qui ſont infectées : dit : *quod ſi forte quis cum muliere*

vois retenu un paſſage tout entier qui étoit fort plaiſant, mais ma foi pour du Latin à cette heure, ſeroit bien fin qui m'en feroit dire : je veux mourir ſi j'en ſais plus que notre Chirurgien Major : je me ſouviens pourtant que ce livre dont vous parlez, eſt écrit avec bien de la pureté. Oui, Monſieur, vous avez bien raiſon, reprit alors l'homme qu'on avoit interrompu, le livre de *Morbis venereis*, eſt un chef-d'œuvre, même encore du côté du ſtyle; mais ſi vous parlez du ſtyle, quel homme

---

infectâ coïverit, laventur partes illæ poſt coitum, cum vino albo calido, vel cum aceto, quod magis mihi placet, ut fiat confortatio membri & prohibitio corruptionis ad illam malam qualitatem....... ſi vero quis cum infectâ muliere coire voluerit, quod fatuum eſt, lavetur vulva cum vino aut aceto, & membrum virile cum aceto, quoniam non ſinit imprimere, malam illam qualitatem & non moretur in coitu, & poſt lavetur membrum virile, ut ſupra; & è contra ſi mulier cum viro infecto coïverit, lavet viri membrum & vulvam ante & poſt coitum & non moretur in coitu.

écrit mieux que M. de *Senac* ; quel feu, quelle correction, & pourtant quelle vivacité, quel agrément, quelle légéreté : c'est la force de *Demosthene*, la douceur de *Lysias*, & l'abondance de *Platon* : c'est la touche de *Michel Ange*, & le gracieux du *Correge* ; enfin, c'est tout ce qui plaît & enchante. Je veux vous faire lire la préface du Traité du Cœur, c'est un morceau d'éloquence.... du cœur, Monsieur, repartit vivement l'Officier, je ne lis rien là-dessus, cela ne s'apprend pas dans les livres ; c'est de nos Grenadiers que j'irois prendre des leçons de courage, si j'en avois besoin, mais grace à Dieu, je ne manque point de cœur, & pour le service du Roi..... eh, Monsieur, reprit l'autre avec vivacité, qui diantre, vous parle de courage ? On imagine bien que puisque vous êtes françois, vous n'en manquez pas plus qu'un

autre : je parle du Traité de *la ſtructure & des maladies du cœur* : cet ouvrage, qui tient parmi les livres, le même rang que ſon auteur parmi les Médecins, je veux dire le rang ſuprême ; aſſis au trône de l'art, où ſon mérite l'a fait monter, cet illuſtre Médecin y parle en légiſlateur profond. Arrivé au comble des honneurs & de la gloire, l'étude la plus conſtante, le travail le plus aſſidu, ont encore pour lui des charmes qui l'enlevent ſouvent aux deſirs des perſonnes les plus diſtinguées, dont il fait les délices, & par les agrémens de l'eſprit & par l'étendue de ſes lumieres : auſſi, ſes écrits ſont autant de codes où les races futures trouveront encore de bonnes loix qui les guideront dans l'exercice de l'art ſi difficile de guérir .... Cet homme parla long-temps ſur ce ton & ſe fit écouter avec plaiſir ; l'Officier jura qu'il

liroit la préface ; un Médecin qui étoit là & qui n'avoit point osé avouer qu'il n'avoit jamais lu le Traité du cœur, courut chez P*** en faire l'acquisition; & moi je sortis enchanté de ces éloges prodigués à mon héros.

LXXXI.

Chaleur excessive qu'on éprouva en Languedoc en 1705.

L'homme ne peut vivre dans un atmosphere d'une chaleur égale à celle de son sang, l'air est trop dilaté, la respiration ne se fait que très-difficilement & l'on meurt. Tel auroit été le sort des habitans de Montpellier, s'ils n'y avoient pourvu. En 1705, le 30 Juillet il y fit une chaleur si excessive, que l'air ce jour là, fut presque aussi brûlant que celui qui sort des fours d'une verrerie, & on ne trouva point d'autre asyle que les caves. En plusieurs endroits on fit cuire des œufs

au ſoleil, & la plupart des thermometres ſe caſſerent par l'effort de la liqueur qui monta juſqu'au haut. On y obſerva auſſi que durant cet été ſi ardent, les pendules ſe dérangerent beaucoup.

Hiſt. de l'Acad. 1705, pag. 38.

LXXXII.

Quelques Hydrophobies ſpontanées & autres.

Il eſt rare qu'on devienne enragé ſans avoir été mordu par quelque animal qui le fut ; au moins cela eſt-il aſſez vrai par rapport à l'homme : le loup, le chien, le renard, & tous les quadrupedes du même genre, ſont plus diſpoſés à la rage ſpontanée. On a cependant vu des hommes devenir enragés dans quelques maladies malignes, & dans d'autres circonſtances. Monſieur Laurens, habile Médecin, en a conſigné un exemple, il n'y a pas bien

long-temps, dans ce recueil qui devroit être précieux à tout vrai Médecin: (*a*) il s'agit d'un payſan devenu tout à coup hydrophobe, pour avoir éprouvé une chaleur exceſſive en voyageant. Mr. Laurens, perſuadé que ce payſan étoit atteint de la rage par l'horreur de l'eau, le fit conduire dans la plus prochaine hôtellerie où il ne tarda guere à voir éclore les ſymptomes qui caractériſent évidemment cette cruelle maladie: informé par la propre ſœur du malade, ſa compagne de voyage, qu'il n'avoit pas été mordu par aucun animal enragé, qu'il étoit parti le matin à jeun n'ayant bu qu'un peu d'eau-de-vie en route, Monſieur Laurens crut avec raiſon qu'il étoit attaqué de la rage ſpontanée; la ſœur

(*a*) Journal de Médec. &c. tom. VII. pag. I.

lui dit d'ailleurs que si ce malheur lui étoit arrivé, on n'eût pas manqué de l'envoyer d'abord à Saint Hubert. (a) J'ai vu des gens qui soutenoient que si quarante jours après la morsure d'un animal enragé, on ne l'est pas devenu,

(a) » Il y a dans la forêt des Ardennes » une Abbaye qui est sur l'invocation de S. » Hubert. Elle est très-célebre par les » cures que le peuple croit qu'on y fait de » ceux qui sont attaqués de la rage. Il pa- » roît qu'en Flandres & en Lorraine, on » est fort crédule sur cet article. Les Reli- » gieux ne cherchent pas à désabuser ceux » qui le croient. Ils rendent au contraire ce » pélérinage plus mystérieux, en exigeant » de ceux qui le font, qu'ils observent » quelques exercices de piété & plusieurs » regles sur la diette. Au reste on y sou- » met les patiens à une épreuve assez » cruelle. On leur cautérise le front avec » un fer rouge en forme de clef, & on in- » sere dans la plaie une petite parcelle de » l'étole de S. Hubert : quelques jours après » un Prêtre ôte de la plaie ce morceau de » linge qu'on y avoit introduit ; & pour » lors on assure qu'on est guéri, & même » préservé pour toujours de ce mal redou- » table. *Journ. Med. ibid.*

il n'y a plus rien à craindre pour l'hydrophobie. (*a*) Ces gens là n'ont pas beaucoup lu. Les auteurs ſont pleins d'exemples qui malheureuſement détruiſent leur petite opinion. Je vais leur en citer deux remarquables qui pourront les inſtruire. Un homme paſſant dans une rue, y fut arrêté par une foule de gens qui s'étoient attroupés pour ſe ſaiſir d'un chien enragé. Comme il portoit une épée, il la tira & en perça l'animal, après quoi l'ayant remiſe dans ſon fourreau, il continua ſon chemin. Paſſé huit ans après cette avanture, cet homme eut querelle avec trois de ſes connoiſſances; il ſe battit, & deux furent bleſſés de cette même épée dont il avoit tué le chien; elles

(*a*) Ce terme qui eſt compoſé de deux mots grecs, ſignifie *crainte de l'eau*, accident qui arrive dans la rage & qui la caractériſe: ce qui fait que cette horrible maladie ſe nomme *hydrophobie*.

guérirent toutes deux de leurs blessures qui n'avoient pas été considérables, mais elles ne laisserent pas d'en mourir trois ans après. Elles tomberent malades, & commencerent bientôt à éprouver à l'aspect seul de l'eau, ce sentiment d'horreur qui caractérise la rage. Le mal ne tarda point d'augmenter, la fureur, l'envie de mordre &c. vinrent bientôt transporter ces malades qui périrent enfin dans les plus affreux emportemens. *Hildan, cent. I. obs. 86* rapporte: qu'une Dame ayant été mordue d'un chien enragé, ressentoit tous les sept ans des paroxismes de rage, ce qui dura jusqu'à sa mort qui arriva trente ans après la morsure. De quelle sorte de subtilité, de quelle sorte d'activité est-il donc ce principe destructeur, qui peut rester huit ans entiers sur la lame d'une épée, sans s'y altérer, & qui en passe trois dans le corps sans y être subjugués ?

LXXXIII.

Soldat tiré d'un accès d'épilepſie par un coup de piſtolet.

Beningerus, Médecin du Duc de Virtemberg, a vu à Montpellier un homme de vingt-ſix ans, gras, ſanguin & robuſte, tomber tout à coup par terre : il écumoit, il avoit les poings fermés, il paroiſſoit plongé dans un profond aſſoupiſſement qu'il interrompoit pourtant par des plaintes pouſſées de temps en temps ; après un certain temps paſſé dans cet état, il ouvrit les yeux & fit des efforts pour ſe lever, mais il retomba auſſi-tôt dans ſon premier ſommeil. Un ſoldat l'en tira d'une maniere aſſez ſinguliere : il approcha le plus près qu'il put de l'oreille du malade un piſtolet fort chargé, il le tira, & à peine l'eut-il fait, que l'on vit le jeune homme ſe lever & s'en aller chez lui. Un grand bruit

excité tout à coup, peut donc être un moyen de mettre fin à un accès d'épilepsie ?

LXXXIV.

La femme d'un gentilhomme Liégeois mourut à sa cinquieme grossesse, pour avoir fait tirer son horoscope.

Une imagination troublée excite quelquefois dans les corps, des dérangemens, qui, à la longue, deviennent meurtriers. On a vu des gens foibles, frappés d'une prédiction indiscrete & sinistre, l'accomplir par leurs frayeurs. *Henri Heers*, a consigné parmi ses observations un exemple qui le prouve assez. La femme d'un gentilhomme Liégeois accoucha heureusement quatre fois; elle devint grosse pour la cinquieme. Plus elle approchoit du terme, plus la crainte qu'elle avoit conçue de la mort, augmentoit: elle s'étoit imaginé que cette grossesse

étoit ſa derniere. Tout le temps qu'elle dura, elle l'employa à ſe préparer à la mort. On eut beau lui repréſenter que cette crainte étoit ſans fondement, qu'elle étoit ridicule & dangereuſe, elle perſiſta toujours dans l'idée qu'elle moureroit dans cette groſſeſſe. Vers la fin du huitieme mois elle fit ſon teſtament, & quelques jours après on la trouva morte dans ſon lit. Un donneur de bonne aventure lui avoit dit qu'elle ſe gardât d'avoir cinq enfans, parce qu'elle devoit périr dans la cinquieme groſſeſſe, & cette prédiction avoit dérangé ſon imagination.

LXXXV.

Officier qui parvint à diſtinguer des objets dans un cachot très-obſcur.

Dans l'armée de Charles I. Roi d'Angleterre, il y avoit un Gentilhomme de mérite, qui étoit Major d'un Régiment, & qui, étant forcé par la victoire des

usurpateurs, d'aller chercher fortune hors du Royaume, hazarda de rendre à son Prince un service de très-grande conséquence, d'une maniere que l'on jugea en Espagne tout-à-fait hors de regles. On le saisit & on le mit dans un cachot où il n'y avoit aucunes fenêtres, mais seulement un trou dans la muraille, par où l'on donnoit au prisonnier, les vivres qui lui étoient nécessaires; après quoi, on le fermoit, quoique peut-être pas fort exactement. Ce Gentilhomme demeura pendant quelques semaines sans voir quoique ce soit, & dans une fort grande tristesse. Mais après cela, il lui sembla voir une foible lumiere, qui s'augmenta ensuite de jour en jour, ensorte qu'il pouvoit découvrir son lit & les objets d'une semblable grandeur. Enfin, il vint à appercevoir des objets si petits, qu'il voyoit des rats qui venoient manger

les miettes de ſon pain qui tomboient à terre, & remarquoit très-diſtinctement leurs mouvemens. Il rapportoit pluſieurs autres effets de ſa vue dans ce lieu obſcur. Ce qui fait voir, que cela procédoit principalement de ce que les organes étoient attendris, en demeurant ſi long-temps dans un lieu ténébreux; c'eſt que la face des affaires étant changée, ayant recouvré la liberté, il n'oſa pas s'expoſer d'abord au grand jour, dans la crainte que l'éclat trop vif de la lumiere, ne lui fit perdre la vue; mais il crut qu'il falloit y accoutumer ſes yeux peu à peu. M. *Boyle* qui rapporte cette hiſtoire, la tenoit de la bouche de ce Gentilhomme.

Diſſert. touchant les cauſes finales & naturelles.

LXXXVI.

Quelques fécondités prodigieuſes.

Pline rapporte que dans le Pélopo-

nefe, une femme eut en quatre couches, vingt enfans, cinq à la fois, dont la plupart vécurent : & felon *Tragus*, une autre en Egypte, eut fept enfans d'une même couche.

M. *Ménage* écrit qu'un petit bourgeois de Paris, nommé *Blunet*, avoit fait à fa femme vingt-un enfans en fept fois de fuite ; que ces enfans trigémeaux avoient non feulement été baptifés, mais qu'ils avoient vécu, les uns plufieurs jours, les autres plufieurs mois, & qu'il en étoit refté douze des plus forts qui étoient tous grands & en bonne fanté. Cet auteur ajoute que comme on auroit pu douter, lequel des deux, de fa femme ou de lui, contribuoit le plus à cette efpece de prodige ; il abufa d'une fervante qu'il avoit, & qu'au bout de neuf mois la fille accoucha de trois enfans mâles, qui malgré la foibleffe & le jeune âge

de leur mere, ne laisserent pas de vivre quinze jours ou trois semaines. Il n'y eut peut-être pas dans toute l'antiquité un exemple d'une fécondité si prodigieuse. Quel Hercule que ce *Blunet!* On lit dans les essais historiques sur Paris de l'ingénieux Mr. *De Sainte-Foix*, qu'on voyoit autrefois une épitaphe dans le cimetiere des Innocens, conçue en ces termes: *Cy gît* Jollande Bailly, *qui trépassa l'an 1514, le quatre-vingt-huitieme an de son âge, le quarante-deuxieme de son veuvage, laquelle a vu ou pu voir devant son trépas deux cens quatre-vingt-quinze enfans issus d'elle.*

L X X X V I I.

Un homme dont la machoire & les dents n'étoient qu'un seul os.

Un homme se fit tirer une dent; le Chirurgien en tira plusieurs & emporta un morceau de la machoire; le

ſang coula long-temps & avec abondance ; on eut peine à l'étancher : les douleurs que ſouffroit le malade étoient énormes : il ſe plaint du dentiſte & l'attaque en juſtice pour l'avoir mal opéré. On informe, on fait examiner la partie, & après l'examen, le malade eſt renvoyé & débouté de ſes prétentions ; ſes dents & ſa machoire n'étoient qu'un ſeul & même os.

Hollerius, obſervat. ad conſilia 31.

LXXXVIII.

L'empire de l'ame dans quelques perſonnes, ſur des organes dont l'action n'eſt pas ordinairement ſoumiſe à la volonté.

Que la nature affecte de variétés dans les mouvemens muſculaires de nos parties ! Ici, nous avons la puiſſance de mouvoir à notre gré telle partie ; là, nous n'y pouvons imprimer aucun mouvement : s'il nous eſt libre

d'arrêter & d'accélérer ſuivant notre volonté, l'action des organes qui ſervent à la reſpiration, il ne nous eſt pas donné de ſuſpendre de même & d'augmenter le jeu des viſceres faits pour la digeſtion. Le cœur encore ainſi que tout le ſyſtême des vaiſſeaux qui y tiennent, ſont hors de la portée de notre volonté ; cependant, il y a des exemples qui ſembleroient prouver que l'empire de l'ame s'étend ſur toute l'étendue des parties quelques qu'elles ſoient, & que ſi l'on eſt ſans pouvoir ſur l'action de quelques-unes, c'eſt au manque d'habitude que l'on doit l'imputer. On parlera ci-après d'un Officier qui remuoit les oreilles quand il vouloit. Un de mes amis a connu un Eccléſiaſtique qui avoit la faculté de ruminer. Il y a des gens qui vomiſſent quand ils veulent, ſans efforts: mais le fait cité par le Docteur *Chey-*

ne, eſt plus frappant. Cet écrivain parle d'un Capitaine nommé *Townshend*, qui arrêtoit à ſa volonté le mouvement de ſon cœur. Il en fit un jour l'eſſai en préſence de Monſieur *Cheyne* & de deux de ſes amis : il tomba comme mort ſans reſpiration, ſans pouls. Comme il demeuroit aſſez longtemps dans cet état, les ſpectateurs s'effrayerent, ils craignirent que Monſieur *Townshend* ne fût bien réellement mort ; ils ſe préparoient à ſortir de la chambre, quand le prétendu mort, qui apparemment avoit entendu leur converſation, rendit à ſon cœur ſon mouvement, & reparut bientôt après dans ſon état ordinaire.

Ce que S. Auguſtin raconte dans ſon livre de la cité de Dieu, paroît aſſez ſurprenant. Un Prêtre, dit ce Saint Docteur, appellé *Reſtitute*, qui étoit de la Paroiſſe de Calame, pouvoit à

son gré se mettre dans un état tout-à-fait semblable à celui d'un homme mort ; on avoit beau alors le frapper, le piquer, & même le brûler, il avoit perdu tout sentiment, & on ne lui trouvoit nulle apparence de respiration ; il ne s'appercevoit pas même qu'il eut été brûlé que par les cicatrices qui lui en restoient ; il avoit enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de temps, lorsqu'on l'en prioit, il s'interdisoit tout usage des sens.

L X X X I X.

Fœtus enveloppé dans une boule de plâtre, trouvé dans la matrice d'une femme après vingt-huit ans de grossesse.

S'il est des circonstances où la nature exerce souvent ses bisarreries, c'est bien dans la génération des animaux. On vit en 1582, dans la ville de Sens, la femme d'un tailleur nom-

mé *Coulombe Charry*, âgée de trente-huit ans, devenir groſſe après quelque temps de ſtérilité, & ſentir tous les ſignes de la groſſeſſe pendant neuf mois. Après de grands & laborieux travaux, qui lui cauſerent une ſuppreſſion d'urine pendant quelques jours, elle vuida ſeulement quantité d'eau & un gros grumeau de ſang caillé; ſes douleurs enſuite furent moindres & ſon enfant ceſſa de remuer; mais elle demeura trois ans au lit fort incommodée, & tant qu'elle vécut ſe plaignit toujours de la dureté & de l'enflure de ſon ventre, des tranchées du mal d'enfant & de l'incommodité de ce fardeau, qui n'ayant plus de mouvement, ſe renverſoit tantôt d'un côté tantôt de l'autre, ſelon qu'elle ſe remuoit. Enfin, étant morte, & l'ayant porté vingt-huit ans, on trouva ſa matrice tavelée de différentes couleurs, dure à peu près

comme une écaille qui contenoit une boule de plâtre, dans le milieu de laquelle étoit enveloppé le fœtus dont les membres étoient bien formés ; mais il s'y étoit endurci & comme pétrifié ; de façon néanmoins que les os de la tête paroiſſoient luiſans comme de la corne, & les parties intérieures un peu moins dures que les extérieures.

Mezeray, Hiſt. de France. tom. 3. pag. 28.

X C.

Jeune homme pris d'une paſſion amoureuſe pour ſa parente, & guéri d'un priapiſme par les bains & l'application de l'eau à la glace.

L'amour fait bien des choſes : il tourna la tête à un jeune homme amoureux d'une de ſes parentes, qui venoit d'être mariée. Le chagrin qu'il conçut de ſe voir par-là fruſtré de l'eſ-

pérance

pérance de jouir jamais de l'objet de sa passion, fut extrême. Il en devint méconnoissable. Sa raison s'aliéna bientôt. On fut obligé de l'enfermer. Des Médecins le virent. On peut juger s'ils le saignerent ? Ils le baignerent aussi : malgré ce remede & bien d'autres, le malade ne laissoit pas de chanter, de rire, de siffler, de pleurer, de se mettre en colere & d'entrer en fureur. Il refusa même absolument de prendre des alimens. Aussi-tôt les saignées recommencerent : on en fit *à la jugulaire* & on ne gagna pas davantage : le jeune homme n'en étoit pas plus tranquille. Il ne fermoit pas l'œil : il lui survint un priapisme avec tous ses accompagnemens. Un Médecin imagina d'envelopper d'un linge trempé d'eau glacée, les parties qui étoient le sujet de cette incommodité : il fit aussi raser le malade, & lui fit jetter du plus haut

qu'il fut poſſible ſur la tête, de cette eau à la glace. Le ſuccès fut ſenſible. Le malade dormit deux heures : on continua le même remede pluſieurs jours, & chaque jour la maladie diminuoit, de ſorte qu'avec le ſecours des bains qu'on adminiſtra enſuite, le malade recouvra ſa raiſon & ſa ſanté.

XCI.

Jeune homme de condition à qui l'amour fit tant d'impreſſion, que le ſang lui ſortit tout d'un coup d'une des veines du front.

Quel feu l'amour allume dans nos cœurs, & quelle activité les deſirs qu'elle y excite, impriment à la marche du ſang ! Un jeune homme de condition étoit un jour aſſis à table à côté d'une aimable veuve qu'il s'étoit chargé de conſoler. Le vin, la gaieté qu'il inſpire, & ſur-tout la proximité de l'objet qu'il aimoit, l'émurent ſi conſidérable-

ment, que le ſang lui ſortit tout à coup & avec beaucoup d'impétuoſité d'une des veines du front. C'eſt ce que j'ai vu moi-même, dit *Cornax*, (*lib. 1. conſult. med. cap. 3.*) me trouvant un jour à dîner dans une maiſon où j'avois été appellé pour voir un malade.

XCII.

Un ſoldat mourut de joie en apprenant qu'il alloit être uni à une femme qu'il aimoit paſſionnément.

Que notre cœur fermé par la triſteſſe, ceſſe dans un excès ſubit de douleur, d'ouvrir un libre paſſage au ſang, à la bonne heure ; mais que nous puiſſions reſſentir, ſans le plus grand déſordre une extrême joie, c'eſt une choſe encore en quoi la nature nous ſert mal. Un ſoldat étoit fort amoureux d'une fille ; elle étoit trop au-deſſus de lui pour qu'il put eſpérer de l'épouſer. Il s'en étoit cependant long-temps flatté,

car l'amour ne va guere ſans eſpoir ; mais enfin, il commençoit à déſeſpérer de ſe voir jamais uni à ſa maîtreſſe, quand on vint tout à coup lui apprendre que tout étoit changé & qu'elle alloit être ſa femme : il court à l'inſtant tout tranſporté, il vole chez elle, il l'embraſſe, il veut lui parler, mais la voix expire ſur ſes levres, & il expire à l'inſtant lui-même dans ſes bras, mourant d'un coup de tendreſſe, comme un apoplectique meurt d'un coup de ſang : dans le cadavre on trouva le Pericarde, ce ſac qui enveloppe le cœur, tout rempli de ſang.

XCIII.

DEMOCRITE faiſoit un bon choix des nourrices, & avoit le coup d'œil admirable pour diſtinguer la virginité.

Démocrite, dit *Guy Patin*, étoit un homme admirable pour bien choiſir les nourrices, car il ſe connoiſſoit excel-

lemment au lait. Pour le prouver, on dit qu'un jour s'étant fait apporter du lait, il devina en préſence d'*Hyppocrate*, qu'il étoit d'une chevre noire, laquelle n'avoit fait qu'un chevreau. On lui attribue encore une autre connoiſſance très-fâcheuſe pour certaines fauſſes prudes; en voici une épreuve: ayant un jour ſalué une fille, il la ſalua le jour ſuivant comme femme, parce qu'il connoiſſoit à l'air de ſon viſage, qu'elle avoit conſenti, depuis qu'il l'avoit vu, à perdre ſa virginité. M. *Démocrite*, ajoute ce *cauſtique* écrivain, *n'auroit guere reçu de viſite en ce pays, on auroit trop appréhendé l'indiſcrétion de ſon art.*

XCIV.

Femme qui tomba dans un tremblement conſidérable pour avoir été ſurpriſe par ſon mari.

Un célebre Médecin a connu une

femme, qui, un jour qu'elle fut ſurpriſe de voir entrer ſon mari apparamment dans un de ces inſtans où une femme ne l'attend pas, tomba dans un tremblement ſi conſidérable, que malgré tous ſes efforts, elle fut plus d'une heure à ſe remettre de ſon agitation.

X C V.

Un homme mourut de la crainte d'un naufrage ; & le Marquis de Marignac ſe trouva guéri de la goutte par l'effroi que lui cauſa un boulet.

Le même auteur m'a dit avoir vu de bien plus terribles effets de la peur dans un homme qui s'étant allé promener en mer, y fut ſurpris par un gros temps. La crainte du naufrage fut ſi forte, que ſix heures après il en étoit mort ; & qu'avant que de mourir, ſon corps, dans quelques endroits, s'étoit couvert de vrais *charbons*, comme s'il eût été peſtiféré.

Cette paſſion n'imprime pas toujours des déſordres ſi terribles : au ſiege, qui fut mis en 1555 devant la ville de Sienne, un boulet qui paſſa bien près du Marquis de *Marignac*, lui donna tant d'effroi, qu'il en perdit la goutte dont il étoit tourmenté.

X C V I.

Une Demoiſelle mourut, pour avoir pris une Médecine de précaution.

Il eſt certain qu'on ne ſauroit apporter trop de ſoin & avoir trop de connoiſſance, lorſqu'on veut ſe mêler de guérir les autres. Voici un exemple aſſez ſingulier du mauvais effet des remedes de précaution. Une Demoiſelle de 35 ans, n'avoit jamais été ni ſaignée ni purgée, mais étant au ſervice d'une Dame ſi entêtée de remedes, que ſes domeſtiques ne pouvoient mieux lui faire leur cour, qu'en prenant ſouvent des médecines, elle eut enfin la com-

plaiſance, après avoir bien réſiſté, de ſe faire ſaigner & purger; mais, quoique la purgation ne fut que de deux onces de Caſſe & de deux gros de Sené, compoſée dans la maiſon de la Dame, qui plus eſt de ſa propre main, elle ne laiſſa pas de faire mourir la Demoiſelle en 7 jours.

Rep. des Lett. Juin 1686, tom. 9. p. 715.

Un Carme de L.... en F....... par une ignorance auſſi officieuſe que celle de cette Dame, tua ſa propre mere d'une ſeule priſe de poudre d'Aillaud, auſſi ſûrement qu'avec la poudre à canon, & peut-être même n'eut-il pas l'eſprit de s'en repentir; car on voit ces Religieux, malgré les Ordonnances du Roi & les défenſes particulieres qu'on leur a faites, en diſtribuer à tout le monde avec la même audace.

XCVII.

Une femme devint folle pour avoir vu un porc éventré, & une autre pour se voir dans le cas de s'habiller & se déshabiller tous les jours.

S'il se trouvoit quelqu'un qui eut conçu une bien grande idée de notre raison, qu'il songe à quoi il tient souvent qu'elle ne se bouleverse. *Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit*, dit la charmante Deshouillieres : parlant à ses moutons, elle leur dit.

. . . .

Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage ;
Innocens animaux n'en soyez point jaloux.
Ce n'est pas un grand avantage.

Félix Platerus en a bien vu la preuve dans une femme de condition, singuliérement portée à la propreté, qui devint folle pour avoir un jour vu, aux portes d'une boucherie, un porc éven-

tré : quoi, s'écria-t-elle, eſt-il poſſible que mon corps ſoit ainſi rempli de vilenies & d'ordures ſi infectes! ah, mon Dieu, quelle pitié d'être ſi mal propre! Elle ne put tenir à ces triſtes réflexions qui lui firent tourner la tête.

Le même obſervateur rapporte qu'une femme ſe plaignoit ſouvent les larmes aux yeux à ſon Curé, de la triſte obligation où elle étoit de s'habiller le matin & de ſe déshabiller le ſoir. Cette femme là, n'aimoit pas la toilette.

XCVIII.

Une femme mourut de déſolation pour s'être vu ſéparée de ſon mari pour une nuit.

Un Miniſtre de ceux qui prêchent aux *prétendus réformés*, s'acheminoit un jour avec ſa femme, vers une ville de Suiſſe : il étoit tard, on alloit fermer les portes : le mari court pour tâcher d'entrer & de les faire retarder ; il entre

en effet dans la Ville ; mais à peine y eſt-il que les ponts ſe levent & qu'il ſe voit contraint de laiſſer ſa femme hors des murs : elle en fut ſi déſolée, elle eut tant d'inquiétude, tant de frayeur de ſe trouver ſeule toute une nuit, que le lendemain à l'ouverture des portes, on la trouva morte.

X C I X.

Une autre femme mourut hydrophobe pour s'être vu, délaiſſée par ſes compagnes, ſeule ſous une voûte.

La femme d'un Cordonnier ainſi délaiſſée un ſoir par ſes compagnes, ſous une voûte où elles lavoient des cuirs, ſe frappa ſi vivement de cet abandon, qu'au même inſtant elle crut voir toute la voûte en feu, la riviere débordante, le bateau où elle étoit prêt à s'enfoncer, & ſa vie dans le plus grand danger ; s'étant un peu re-

miſe de ſon épouvante, elle s'en revint chez elle; on lui préſente en arrivant un peu de vin; loin de l'accepter, elle le rejette avec horreur; on s'étonne, on l'interroge, on lui demande quelle eſt la cauſe de ce refus, elle ne répond rien; on la prie, on la conjure de boire; elle prend le vin & le porte à la bouche, auſſi-tôt elle ſe trouve preſque ſuffoquée; on eſſaie de lui donner du bouillon, de l'eau, mais c'eſt toujours de même. Toute boiſſon lui fait horreur. Elle n'a qu'à voir quelque choſe de liquide pour tomber dans l'état le plus terrible. L'air même un peu agité, lui occaſionoit les plus fâcheux accidens; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elle ne perdit jamais connoiſſance; elle jouit toujours de toute ſa raiſon juſqu'au huitieme jour de ſa maladie, qu'elle mourut. Quel ſurprenant effet de la crainte

Quel bouleverſement dens les organes de la penſée!

Felix Platerus, obſerv. lib. I.

C.

Une femme groſſe mangea deux à trois livres de gingembres.

On connoît les appétits déréglés des femmes groſſes: ils réuniſſent ſouvent un double caractere de ſingularité; car comment, par exemple, eſt-il poſſible, qu'une femme conçoive l'envie de manger deux à trois livres de gingembre (*Plater. obſervat. in appetitu depravato, pag.* 239) & comment ſe fait-il que les ayant mangées, elle n'en reſſente aucune ſorte d'incommodités! Jeunes hommes, qui voulez tout expliquer, par quel art vous tirerez-vous de là?



C I.

Maniere dont on ſe garantit, dans les Indes Orientales, des animaux vénimeux, ou des armes empoiſonnées.

Pour empêcher que les plaies qui ſont envenimées, ſoit par la piquure d'un animal venimeux, ſoit par des armes empoiſonnées, ne deviennent mortelles, le moyen le plus remarquable & le plus ſingulier, ſelon Mr. *Munnicks*, eſt de ſucer le venin avec la bouche. *Pline* aſſure que ce remede étoit connu de ſon temps, & il nomme *Pſyles*, certaines gens qui ſe haſardoient à ſucer ces ſortes de plaies, & que l'on croyoit avoir une vertu particuliere pour réſiſter au poiſon. M. *Munnicks* affirme que cet uſage eſt fort commun dans les Indes Orientales, & qu'il y a même des familles que ce métier fait ſubſiſter, parce

qu'il y a beaucoup d'animaux vénéneux. (*a*) La ſeule précaution que prennent ces gens là, c'eſt de ſe laver la bouche pluſieurs fois avec du jus de limon qui eſt un excellent préſervatif contre la malignité du poiſon.

Munnicks Chyr. ad Prax. hodier. accommodata.

(*a*) Il en eſt de même en Europe, par rapport à la rage : on y voit des familles entieres faire métier de ce qu'on appelle *donner le repis*, qui tient ordinairement le levain de la rage en échec jusqu'à ce qu'on ait gagné S. Hubert dans les Ardennes ; ces familles ſe croient parentes à celles de ce Saint ; mais ſe donnent bien de garde de ſucer les plaies comme les Orientaux. Elles ont, dit-on, tant de pouvoir ſur les hommes & les animaux enragés, qu'un jour une couſine de Saint Hubert, tua, en touchant du bout du doigt, un taureau furieux de rage ; on dit auſſi qu'aucun de ces gens là n'en meure, quoiqu'il n'y ait pas bien long-temps qu'un des plus fameux donneur de repis, en ſoit mort ſans appel.

C I I.

Deux personnes moururent, l'une pour s'être mis un morceau d'opium dans le creux d'une dent gâtée, & l'autre un morceau dans l'oreille.

L'opium eſt un ſouverain remede: *Sylvius* fameux Médecin, diſoit qu'il aimeroit mieux ne le pas être, que de l'être ſans pouvoir l'employer: cependant il exige bien des précautions. Un homme qui ſouffroit d'énormes maux de dents, mit un morceau d'opium dans la cavité de celle qui étoit gâtée; la douleur s'appaiſa, mais il mourut quelque temps après. Pareille choſe arriva à cet Eſpagnol, dont il eſt fait mention dans le recueil de *Zacutus*. Il étoit tourmenté d'un mal d'oreille qui le mettoit hors d'état de dormir un inſtant: un charlatan lui mit dans le conduit de l'oreille un morceau d'opium: le malade dormit,

A ſon réveil il eut quelques mouvemens convulſifs, il devint comme fou, ſtupide, imbécille, & mourut bientôt après.

CIII.

Livres ſinguliers de Médecine.

De tous les auteurs, ſi l'on excepte les Théologiens, ce ſont peut-être les Médecins, qui ſe ſont le plus exercés ſur des ſujets piquants & ſinguliers : ces livres-ci, par exemple, roulent ſur des objets qui réveillent l'attention :

Valentini Henrici Vogleri, phiſiologia hiſtoriæ Paſſionis Jeſu-Chriſti, nempè de angore, ſudore, ſpinâ coronâ, vino myrrhâ condito & aceto felleo; de ſolis obſcuratione, ſiti, hyſſopo & aceto; clamore, repentinâ morte, terræ motu, humoribus ex latere fluentibus, & conditurâ corporis. *Helmſtàd. 1673 in-4.°*

Joannis Wieri, liber apologeticus & pſeudo-monarchiâ dæmonum.

De lamiis liber, & de commentitiis jejuniis.

De iræ morbo, ejuſque curatione philoſophicâ, medicâ, & theologicâ. *Amſtelod. 1660 in 4.°*.

Paſchalii Juſti, de aleâ, ſive de curandâ ludendi in pecuniam cupiditate *Baſil. in-4.° 1616 & Amſtelod. 1642*. L'auteur de cet ouvrage étoit Flamand & premier Médecin du Duc d'Alençon. Il fut paſſionnément adonné au jeu, & a compoſé pluſieurs prieres pour demander à Dieu d'être délivré d'une fureur ſi ruineuſe : pour ſon honneur, ces pieces ſont perdues, & il ne nous reſte de lui que ce traité où il expoſe des moyens de quitter le jeu, qu'aucun joueur n'employera jamais.

Martini Schurigi, Spermatologia, ſive de ſemine humano, ejus naturâ

& uſu ; ſimulque opus generationis pertinens de caſtratione & hermaphroditis, &c. *in-4.° Francof.* 1702.

Ejudem. Parthenologia, hoc eſt virginitatis conſideratio, quâ ad eam pertinent pubertas & menſtruatio, nec non partium muliebrium pro virginitatis cuſtodia. *in-4.° Dreſdæ* 1729.

Ejuſdem. Gynecologia, hoc eſt congreſſus muliebris, quâ utriuſque ſexus ſalacitas & caſtitas, nec non coitus ipſe, ejuſque voluptas, cum obſervationibus. *in-4.° Dreſdæ* 1730.

Joh. Gabr. Rudolphi, Medicus ad ægri palatum, varium in materiâ medicâ, imprimis univerſali evacuante adaptatus. *Lugd. Batav. Luchtmans* 1669 *in-8.°* Si ce titre eſt bien rempli, cet ouvrage peut être d'une utilité & d'un uſage bien conſidérables. *Hippocrate* l'a dit ; mais quand il n'en auroit pas fait mention, il eſt ſûr que

les alimens & les remedes, quand ils ſont pris avec plaiſir, ſont plus profitables que lorſqu'ils excitent des dégoûts.

Tobiæ Vogelii, Mnemoſynologia, ſive de memoriâ, libellus medicus theoretico-practicus. *Jen. Gollner. 1676, in-12.*

Traité des diſpenſes de Carême, &c. par Hequet. *Paris, Fournier 1710, in-12, 2 vol.*

De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans: *par le même. Trévoux [Paris] Etienne, 1708, in-12.*

Hiſtoires des perſonnes qui ont vécu pluſieurs ſiecles & qui ont rajeuni, avec le ſecret du rajeuniſſement tiré d'Arnault de Villeneuve; *par Harcouet de Longeville. Paris, 1715, in-12.*

Joh. Rottenberger, Diæta litteratorum. *Jenæ, 1605.*

Georg. Franci, de Studiorum noxâ, dissertatio. *Jen.* 1695, *in-12.*

Tractatus physiologicus, de pulchritudine : juxta ea quæ de sponsâ in canticis canticorum mystice pronunciantur. Auth. Ernesto. Wænio. *Bruxellis*, *Foppens*, 1662, *fig. in-12.*

De la maladie d'amour, ou mélancolie érotique, par Jacques Ferrand. *Paris*, *Moreau*, 1632, *in-8.°*

Henrici Kormanni ex Kirchianâ chattorum, de Virginitatis jure, tractatus novus & jucundus, ex Jure Civili, Canonico, Patribus, Historicis, Poetis, &c. confectus, 1631....... Linea amoris sive commentarius in versiculûm gl. *Visus*, *colloquium*, *convictus*, *oscula*, *factum*. Dans ce petit ouvrage, on trouve toutes les questions qu'on peut faire sur l'état de virginité, & il y a de ces questions qui sont bien véritablement singulieres : par exemple, celles ci ;

num virginitas totaliter perdatur actu venereo ? .... an ex mammarum crossitie arguatur virginitatis amissio? ..... Utrum mulier propter arctitudinem separata à primo viro & conjuncta secundo, quando officitur habilis primo, propter usum secundi, sit restituenda primo? Et cette autre que l'auteur, n'a pas à beaucoup près discutée, comme on le pourroit faire : *num Virgo ut propriam sanitatem recuperet, possit sine peccato, medico id petenti, sui corporis copiam facere ?*

Tractat. de senum avaritiâ Medicorum experientissimorum curam prorsus eludente ; foras datus ab *Hermann. Wern. Engelberto de Westhoven* S. R. J. Equite Comite Palatino Cæsareo, Regiæ Borussicæ Majestatis Consiliario-bellico, & Domaniorum, &c. nec non poetâ authoritate imperatoriâ laureato.

Histoire des embellissemens: avec la

méthode pour guérir les maladies du cuir, de l'invention de L. P. D. L. en la F. D. M. de P. *Paris Berjon*, 1616, *in-8.°*

Salom. Alberti Oratio de ſudore cruento: adjuncta eſt quæſtio cur pueris non ſit interdictum lacrymis; & cur in lacrymis, ſuſpiria & gemitus ferè conjunguntur? *Viteb. Lehman.* 1682 *in-8.°*

Chriſtian. Warlitzii, Diatriba medico-ſacra de morbis biblicis à pravâ dietâ animique affectibus reſultantibus, publicè exhibita. *Vitemb. Ludovicus* 1714 *in-8.°*.

Guil. Ader Enarrationes de ægrotis & morbis in Evangelio. *Toloſæ Boſc.* 1621 *in-8.°*.

Rodolph. Goglenii Phiſiologia crepitus ventris & riſus. *Francofurti* 1660 *in-8.°*.

Thomæ Bartholini Paralytici novi

Teſtamenti, medico & philologico commentario illuſtrati. *Lipſid. Wohlfart.* *1685 in 8.°.*

Bernardi Connor Evangelium Medici, ſeu Medicina myſtica de ſuſpenſis naturæ legibus, ſive de miraculis, reliquiſque in ſacris Bibliis memoratis, quæ medicæ indagini ſubjici poſſunt. *Londini Wollington 1697 in-8.°.* Ces ouvrages qui ont devancé ceux de *Mead*, ont pu lui fournir l'idée de ſon *Medica Sacra* ou Traité des principales maladies dont il eſt fait mention dans la Bible. Ce Médecin a encore produit un ouvrage dont le ſujet eſt intéreſſant & dont le titre eſt *de imperio ſolis & lunæ in corpora humana & morbis inde oriundis.*

Diſquiſitio medico-ſacra de modeſtiâ ſcripturæ in rebus verecundis, autore *Chriſtiano Warlitzio* Med. Profeſſ. publico. *Vitemberg. 1702 in-4.° de 112 pp.*

Ejuſdem

Ejusdem. Scrutinium medico-sacrum lacrymarum. *Vitemb. 1705.*

Traité du ris, par *Laur. Joubert*, ensemble la cause morale du ris de Démocrite & un Dialogue sur la Lacographie françoise. *Paris, Chesneau, 1579 in-8.°*

Joh. Henr. Meibomii, de flagrorum usu in re venereâ, & lumborum renumque officio. *Londini 1665. Daniel Paul* imprima en 1670 ce traité de *Jean Henri Meibomius*, avec ceux de son fils *Henri* & de *Thomas Bartholin*, sous le titre, *de flagrorum usu in re medicâ & venereâ, &c.* Accedunt de eodem renum officio, *Joach. Olhafii, & Olai Wormii* Dissertatiunculæ. *Francof. in-8.°*

Jerôme Jordanus. De eo quod divinum aut supernaturale est in morbis humani corporis, ejusque curatione liber. *Francof. 1651.*

Justification des anciens, où l'on fait voir qu'ils ont su ce que les modernes nous débitent en Médecine, comme de nouvelles découvertes: par Joubert. *Paris*, *Chardon* 1690 *in*-12.

Bartholomœi Montagnanæ junioris, Patavini, consilium medicum ad Petrum Zenum Venetum, *pro illustrissimo & reverendissimo Episcopo & Hungariæ Vice-Rege*, morbo gallico *laborante*. In Collect. venetâ Aloysii, *Linsini* 1567.

Andreæ Baccii, de naturali vinorum historiâ, de vinis Italiæ, & de conviviis antiquorum, lib. VII. Accessit de factitiis ac cervisiis, deque Rheni, Galliæ, Hispaniæ & totius Europæ vinis, & de omni vinorum usu compendiaria tractatio. *Romæ*, *Mutius* 1596 *fig. in-folio.*

L'auteur des *Etrennes aux Bibliographes*, pour l'année 1760, dit que la seule édition, différente de celle-ci,

eſt celle qui fut donnée en 1607 à Francfort, & que le prix ordinaire de cet ouvrage, eſt de ſoixante ou ſoixante-douze livres : ſi cet auteur l'a eu à ce prix, il a fait un bon marché, car à l'inventaire des livres de Mr. Burette, il a été payé cent dix livres.

Vop. Fortunati Plempii de affectibus capillorum & unguium Tractatus. *Lovanii 1662 in-4.°.*

Bartholomæi Vicarii de ægrotantium optimo aſſiſtente, ejuſque officio in ſingulis morbis, libri III. *Romæ, Ferrarius 1691 in-4.°.*

Ant. Santorelli Poſtpraxis medica, ſeu de medicando defuncto, liber unus. *Neap. Scorigius 1629 in-4.°.*

Medicus Politico-Catholicus, ſeu Medicinæ ſacræ, tum cognoſcendæ, tum faciundæ idæa. Hieronymi Bardi Geuven. *Genevæ 1644 in-8.°.*

Jo. Herm. Fürstenau Med. Doct. &c. de morbis Jurisconsultorum, epistola. *Francof. ad Mænum 1721.*

Fort. Licetus de iis qui diù vivunt sine alimento. *Patavi 1662 in-folio.*

S. Sturmii discursus Medicus de Medicis non Medicis. *Witteb. 1663 in-4.°.*

Obicius de nobilitate Medici. *Mog. 1619.*

Préservatif contre la charlatanerie des faux Médecins, par Gazola. *Leide 1735.*

Politique du Médecin de Machiavel. *Amsterdam.*

J. Fred. Matenesius de ritu bibendi super sanitate Pontificum, Cæsarum, Principum, &c. *Col. 1611.*

CIV.

Un Financier, rencontra sa femme dans une promenade publique, dix ans après son enterrement.

Une personne que l'on croit morte,

bien ſouvent ne l'eſt qu'en apparence; l'illuſion en a quelquefois impoſé au point d'enterrer des perſonnes vivantes ; les femmes hiſtériques ont été ſurtout les triſtes victimes d'une pareille ignorance, comme on le verra dans l'hiſtoire ſuivante. Deux Marchands de la rue Saint Honoré, liés d'une étroite amitié, d'une fortune égale, & d'un même commerce, avoient chacun un enfant, l'un une fille & l'autre un fils, à peu près de même âge. Les premiers ſentimens qui apprirent à la fille qu'elle avoit un cœur, lui firent auſſi connoître qu'il étoit au jeune homme, qui ne lui étoit pas moins attaché. Cette inclination réciproque étoit entretenue par une fréquentation qu'autoriſoient les peres & meres, qui voyoient avec plaiſir les ſentimens de leurs enfans, conformes aux vues qu'ils avoient de les unir. On étoit ſur le point de con-

clure le mariage, lorſqu'un riche Financier, vint à la traverſe, & fit la demande de la Demoiſelle. L'appas d'une fortune beaucoup plus brillante, fit changer tout à coup les ſentimens de ſon pere & de ſa mere. Malgré la répugnance que la fille marqua pour le ſuppôt de Plutus, elle céda aux inſtances de ceux à qui elle devoit le jour; elle épouſa le Financier, & en femme vertueuſe, interdit à jamais ſa préſence au jeune homme qu'elle aimoit. La mélancolie dans laquelle le fatal engagement qu'elle venoit de contracter, la jetta, la fit tomber dans une maladie, où ſes ſens furent tellement aſſoupis, qu'on la crut morte & qu'on l'enterra.

L'amant ne fut point des derniers à être inſtruit de la triſte fin de ſa maîtreſſe. Mais ſe rappellant qu'elle avoit eu autrefois, une attaque violente de lé-

thargie, il ſe flatta qu'il en étoit peut-être encore de même; & cette idée non ſeulement ſuſpendit ſa douleur, mais lui fit prendre le parti de corrompre le Foſſoyeur, avec le ſecours duquel il tira la défunte du tombeau & l'emporta chez lui. Il mit ſur le champ toutes ſortes de moyens en uſage pour la rappeller à la vie, & il eut le bonheur de voir fructifier ſes ſoins.

Il eſt aiſé de concevoir, quel fut l'étonnement de la reſſuſcitée, quand elle ſe trouva en maiſon étrangere, qu'elle vit ſon amant auprès de ſon lit, & qu'elle apprit le détail de ce qui lui étoit arrivé pendant ſon ſommeil léthargique. On n'eut point de peine à lui faire ſentir tout ce qu'elle devoit à ſon libérateur. L'amour qu'elle avoit toujours pour lui, eſt l'orateur le plus pathétique. Elle guérit, & croyant que ſa vie appartenoit de droit à celui de

qui elle la tenoit, ils pafferent en Angleterre, où ils vécurent plufieurs années d'ans l'union la plus parfaite.

L'envie de repaffer en France leur étant venue au bout de dix ans, ils revinrent à Paris, & ne prirent aucune précaution pour fe cacher, perfuadés qu'on ne foupçonneroit jamais ce qui étoit arrivé. Le hazard voulut que le Financier rencontra fa femme dans une promenade publique. Cette vue fit une impreffion fi forte fur lui, que la perfuafion de fa mort ne put l'effacer. Il fit fi bien qu'il la joignit; & malgré le langage qu'elle lui tint pour lui donner le change, il la quitta plus perfuadé qu'elle étoit réellement celle dont il avoit fait le deuil.

La bizarrerie de l'événement ayant donné à la femme des charmes qu'elle n'avoit jamais eut pour le Financier, il découvrit fon domicile dans Paris,

malgré les précautions qu'elle avoit prises pour se cacher, & la reclama en Justice.

Ce fut en vain que l'amant fit valoir les droits que ses soins lui avoient acquis sur sa maîtresse; qu'il représenta qu'elle seroit morte sans lui; que son adversaire s'étoit dépouillé de tous les siens en la faisant enterrer; qu'on pouvoit même l'accuser d'homicide, faute par lui d'avoir pris les précautions convenables pour constater la mort, & mille autres raisons que l'amour ingénieux lui fournit; sentant que le vent du bureau n'étoit point favorable, il prit le parti de ne point attendre le jugement du procès, & passa avec sa maîtresse dans les pays étrangers, où ils finirent paisiblement leurs jours.

Causes célebres, tom. 8.

CV.

Une fille fut portée trois fois en terre.

Cette hiſtoire, dit M. *Winſlow*, eſt accompagnée de circonſtances moins intéreſſantes, mais qui ont toutes un rapport directe avec notre ſujet. [*Diſſert. ſur l'incertitude des ſignes de la mort, &c.*] Je la tiens de M. d'*Egly*, qui en a entendu conter trente fois la meilleure partie par celle qui en eſt l'héroïne. Elle peut avoir environ trente ans de datte.

M. *Devaux*, Maître Chirurgien de St. Coſme, demeurant rue St. Antoine, avoit dans ſa maiſon deux Demoiſelles, dont la domeſtique fut portée trois fois en terre, & ne revint à elle la troiſieme fois, que dans le temps qu'on la deſcendoit dans la foſſe. L'habitude qu'elle avoit contractée de contrefaire aſſez parfaitement la morte, pour en impoſer à tout le monde, inſpira tant de défiance, que quand elle

mourut réellement, on ne voulut point courir le risque d'une quatrieme méprise. On la garda pendant six jours dans la maison, avant de la faire enterrer.

Pline, au chap. 52 du 7 liv. de son histoire naturelle, dit : qu'*Acilius Aviola*, homme de distinction, puisqu'il avoit été Consul, revint à lui étant sur le bucher; mais que n'ayant pu être secouru à cause du progrès des flammes, il fut brûlé vif. Le même accident arriva aussi à *Lucius Lamia*, qui avoit été Prêteur. Ces deux événemens cruels sont aussi rapportés par *Valere Maxime*. *Cælius Tuberon*, fut plus heureux, il donna assez à temps des signes de vie, pour n'avoir pas le funeste sort de ses concitoyens.



CVI.

Enfant que l'on tira encore vivant du ventre de sa mere le lendemain de son enterrement, & les singularités qui lui arriverent dans la suite.

Malgré la finesse & la délicatesse de nos organes, malgré le peu de chose à quoi il tient souvent que nous mourrions, il y a cependant des exemples, qui prouvent, combien il est quelquefois difficile de détruire ce principe de vie qui nous anime.

François de Civille, gentilhomme Normand, étoit Capitaine d'une compagnie de cent hommes, dans la Ville de Rouen, lorsqu'elle fut assiégée par Charles IX. & avoit alors vingt-six ans. Il fut blessé à mort à la fin d'un assaut, & étant tombé du Rempart dans le fossé, quelques Pionniers le mirent dans une fosse avec un autre corps, après l'avoir dépouillé de ses habits, & le

couvrirent d'un peu de terre. Il y resta depuis onze heures du matin jusqu'à six heures & demie du soir. Son fidele domestique en l'embrassant, sentit encore quelques signes de vie, & l'emporta dans la maison où il avoit coutume de loger. Il y fut cinq jours & cinq nuits sans parler, ni remuer, ni donner aucun signe de sentiment, mais aussi ardent de fievre qu'il avoit été froid dans la fosse. La Ville ayant été prise d'assaut, les valets d'un Officier de l'Armée victorieuse, qui devoit loger dans la maison où étoit *Civille*, le jetterent sur une paillasse, dans une chambre de derriere, d'où les ennemis de son frere le jetterent par la fenêtre; il tomba heureusement sur un tas de fumier, où il demeura plus de trois fois vingt-quatre heures en chemise. Au bout de ce temps, un de ses parens surpris de le trouver vivant, l'envoya à une

lieue de Rouen, où il fut traité & pansé, & enfin parfaitement guéri. Ce n'est pas tout, la naissance de *Civille* tient autant du prodige, que ce que nous venons de lire, & étoit comme une sorte de présage de la vigueur future de ses organes vitaux. Sa mere étant morte enceinte pendant l'absence de son mari, fut enterrée sans qu'on songeât à sauver l'enfant par l'opération Césarienne. Le lendemain de l'enterrement, le mari arrive, & apprend avec surprise la mort de sa femme, & le peu d'attention qu'on avoit eu pour son fruit : il la fait exhumer, lui fait ouvrir le bas ventre, d'où *Civille* fut tiré encore vivant.



CVII.

FRANC-ARCHER, *condamné à être pendu, dont on ouvrit le ventre, par la permiſſion de Louis XI. pour connoître le foyer de la pierre, eſt guéri en quinze jours, avec grace & récompenſe.*

Les morts ont été chez preſque tous les peuples anciens, un objet de pratiques ſupertitieuſes, qui ont apporté à l'avancement des connoiſſances anatomiques, un obſtacle aſſez honteux pour l'eſprit humain. Un Pape au commencement du quatorzieme ſiecle, ne rougit pas de faire une conſtitution, pour *abolir* l'uſage de *mettre en pieces* les corps morts. Ce Saint Pere, traite cette coutume de *barbarie* déteſtable, qu'il défend abſolument ſous peine d'excommunication, contre ceux qui la pratiqueront, & de privation de ſépulture eccléſiaſtique à l'égard des corps ainſi dépecés.

Six vingt ans après, les Médecins trouverent plus de facilité à disséquer & à s'instruire. En France, ils oserent même représenter à Louis XI. qui régnoit alors, que plusieurs personnes de considération, *étant travaillés de la pierre, colique, passion & mal de côté, qu'il seroit très-utile d'examiner l'endroit où s'engendroient ces maladies; qu'on ne pouvoit mieux s'éclairer, qu'en opérant sur un homme vivant; & qu'ainsi ils demandoient qu'on leur livrât* un Franc-Archer, *qui venoit d'être condamné à être pendu pour vol, & qui avoit été fort molesté desdits maux.* Le Roi acquiesça à cette demande, & l'on fit publiquement l'opération dans le cimetiere de S. Séverin: *après qu'on eut examiné & travaillé*, dit la Chronique de Louis XI. *on remit les entrailles dedans le corps dudit* Franc-Archer, *qui fut recousu, & par l'Ordonnance du*

Roi, très-bien pansé, & tellement qu'en quinze jours il fut guéri, & eut rémission de ses crimes sans dépens, & il lui fut même donné de l'argent.

CVIII.

Suites fâcheuses de legeres blessures.

Les plus legeres blessures ont eu quelquefois les suites les plus fâcheuses. *Henri de Heers*, a vu périr un homme pour s'être coupé l'ongle d'un orteil un peu trop près. La gangrene survint & l'emporta en peu de jours.

Hollier, parle d'un hydropique qui se trouva bien mieux de s'être entamé la chair en se faisant les ongles. Il ouvrit par-là une issue salutaire aux eaux qui l'eussent fait périr.

Un soufflet causa la mort à une femme qui vouloit appaiser la querelle où un de ses fils étoit engagé. Elle en mourut dans l'espace d'une demi-heure, sans qu'on ait pu remarquer au

viſage ni aucune ſorte de tumeur, ni aucun changement.

J'ai vu, dit le célebre auteur du *Traité du cœur* » un homme qui avoit » reçu un coup d'épée au foie, il n'en » étoit ſorti que peu de ſang, cepen- » dant la mort ſurvint quatre ou cinq » heures après. » Il en eſt de ces bleſſures, comme des bleſſures du Meſentere, elles entraînent, ainſi que celles de l'eſtomac & des inteſtins, les mêmes ſymptomes que les poiſons : les ſueurs froides, les défaillances, les convulſions, la contraction du pouls en ſont les ſuites redoutables. Les mêmes effets arrivent quelquefois après des bleſſures extérieures. » J'ai » vu avec Mr. Chirac, continue l'il- » luſtre auteur que je cite, une bleſ- » ſure légere près du grand angle de » l'œil. *Ce n'eſt rien*, dit le Médecin, » *ou le bleſſé ſera mort demain.* » Tout

étoit tranquille, la douleur n'étoit point vive ; peu de temps après, il survint des convulsions qui emporterent le malade. Ces sortes d'accidens répandent un grand jour sur les causes internes des maladies ; il y a des agens invisibles qui attaquent les nerfs, qui affoiblissent leur action, ou qui leur donnent plus de force.

C I X.

Blessures du cœur.

Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il en soit toujours ainsi de toutes les parties. On en a vu d'essentielles à la vie, blessées, coupées, déchirées, sans que pour cela le malade ait d'abord péri. Les blessures du cœur, par exemple, paroissent devoir être toujours & promptement mortelles : mais un grand nombre d'exemples prouve, que le cours de l'inflammation & de la suppuration peut être aussi long

dans les bleſſures de cet organe, que dans les autres, & qu'ainſi on ne doit pas en déſeſpérer dans tous les cas. Suivant le rapport de *Henri* de *Heers*, un homme dont le cœur avoit été bleſſé au ventricule droit, vécut pendant deux jours. Une double bleſſure du même ventricule ſelon *Riva*, ne fit périr le malade qu'au quatrieme jour. Un homme dont parle *Bartholin*, & qui avoit reçu une bleſſure au même endroit, ne mourut qu'au cinquieme jour. Un payſan ayant été bleſſé, dit *Germannus*, la vie ſe ſoutint pendant ſix jours, quoique la plaie eut pénétré dans le ventricule droit : mais ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt qu'après que la pointe du cœur eut été délabrée par un coup de fuſil dans un homme dont parle *Caranius*, la mort n'arriva qu'au ſeptieme jour. *Mummius Luddens*, avoit vu un homme

qui avoit reçu une bleſſure dans le cœur : après des accidens redoutables, il parut entiérement rétabli ; il avoit déjà repris des travaux fatigans, malgré quelques défaillances auxquelles il étoit ſujet depuis ſa bleſſure; enfin, il mourut ſubitement ; la cauſe de la mort fut un abcès ſanieux ſur la ſurface du cœur. Si des bleſſés peuvent vivre ſi long-temps, lorſque le premier mobile du ſang eſt bleſſé, ſes fonctions peuvent donc ſubſiſter malgré les grandes inflammations inévitables dans de telles bleſſures ?

C X.

St. Philippe de Néri étoit ſi ſujet aux palpitations de cœur, qu'elles avoient détaché deux côtes de leur cartilages. Palpitations par différentes cauſes.

Les palpitations ont été quelquefois ſi violentes, qu'au rapport de pluſieurs Médecins, elles ont briſé les côtes qui

couvrent le cœur. *Cesalpin*, *Realdus Colombus & Anglus Victorius*, rapportent que *St. Philippe de Néri* étoit sujet à des palpitations si violentes, qu'elles avoient détaché deux côtes de leurs cartilages ; que ces côtes s'abaissoient & s'élevoient alternativement, suivant les divers mouvemens du cœur, & que cet organe avoit un volume extraordinaire.

On trouve dans les observations de *Tulpius*, qu'un garçon Apothicaire étoit sujet à des battemens de cœur si violens, qu'on les entendoit à la porte de la chambre.

L'expérience journaliere & les écrits des Médecins, présentent des cas qui prouvent que l'estomac est souvent la cause des palpitations : on n'ignore pas que le caffé les excites dans des personnes qui n'y sont pas sujettes : M. *de Senac* a connu un homme qui en étoit

attaqué dès qu'il mangeoit des Lentilles; il reſſembloit en cela à *Malpighi*, en qui le cœur étoit agité par des battemens violens, dès qu'il mangeoit des légumes. *Simon Pauli*, rapporte qu'il étoit agité par des palpitations en automne, lorſqu'il mangeoit des pommes crues. Que d'étranges rapports!

C X I.

Hiſtoire du Capucin de Malthe; ſa maniere d'adminiſtrer l'eau à la glace dans différentes maladies, & quelques cures ſingulieres qu'il fit.

On a beaucoup écrit ſur l'eau, mais depuis *Pindare*, qui a dit que rien n'étoit ſi bon que l'eau, perſonne n'en a écrit des choſes ſi ſurprenantes, que le Capucin de Malthe n'en ait fait encore avec l'eau de plus merveilleuſes. Ce Pere ſe nommoit *Bernard-Marie de Caſtrogiaanne*, il étoit Sicilien. Il avoit fait des cures ſi ſurprenantes à Palerme,

qu'étant arrivé à Malthe en 1724, dans le dessein de passer à Venise, il fut sollicité par plusieurs Chevaliers malades, de demeurer dans l'Isle. Les guérisons qu'il y fit au moyen de la glace & de l'eau glacée, sont bien surprenantes. On trouve dans les Mercures de 1724 & 1723, plusieurs lettres où elles sont détaillées. J'en produirai une qui suffira pour étonner mes lecteurs.

» Or, écoutez, Seigneurs, petits » & grands, l'histoire *Del Medico d'El-* » *l'acqua fresca.* Un Sicilien, Prêtre & » Capucin de son métier, fils d'un » Apothicaire, qui est aussi Docteur en » Médecine, & Chymiste de réputation, » est ici depuis six semaines (cette let- » tre est du 12 Juillet 1724) il a, par » charité, par vanité, ou par malice » contre la faculté, entrepris de gué- » les maux qu'on croit inconnus aux » Médecins. Voici le fait. Le Comte de

Bévérens,

» *Bévérens*, Allemand, étoit depuis trois
» mois affligé d'une palpitation de cœur
» avec des mouvemens convulsifs ; un
» froid à la poitrine qui ne lui permet-
» toit pas dans la canicule de souffrir
» l'air, quoique très-chaud : il étoit
» toujours couvert d'une fourrure sur la
» peau, & à l'avenant vêtu de vestes
» & de surtouts ; outre cet assortiment
» de jour, il étoit très-chaudement cou-
» ché, & il ne pouvoit la nuit, sous ses
» couvertures, sortir le doigt sans être
» gelé & en avoir des convulsions. Le
» Capucin d'entrée de jeu, le dépouille
» de ses inutiles surtouts, le met a
» l'air, & avec de l'eau commune à
» la glace & presque gelée, fait en
» vingt-quatre heures que le Comte de
» *Bévérens* ne connoît plus la foiblesse
» de sa poitrine, ni le froid ordinaire
» dont il étoit tourmenté ; est sans con-
» vulsions, dort à merveille, & se trouve

» déjà comme guéri, ſes palpitations
» ſont fort diminuées, c'eſt l'ouvrage
» de cinq ſemaines.

» Le commandeur *Guarena*, Pié-
» montois, livré par la faculté à la diſ-
» crétion d'un Polype ou Skirre, for-
» mé ou non, mais placé à côté du
» foie en long, & ſi dur qu'il n'obéiſ-
» ſoit pas à la main ; extérieurement
» marqué par tous les ſymptomes d'un
» homme farci d'obſtructions ; un corps
» ſec, exténué, face livide, &c. par
» l'effet de l'eau, le Skirre ſe ramollit ;
» quinze jours après, il ſentit toutes ſortes
» de douleurs. La dureté s'eſt diſſipée à
» meſure, que dans ſes urines on voyoit
» des matieres comme de la craie, &
» viſqueuſes à couper avec le couteau.
» M. *Guarena* eſt revenu de ſes laſſitu-
» des, ſon viſage a repris couleur, &
» il ſe trouve guéri.

Un Prêtre atteint de la fievre mali-

gne, en trois jours a été ſur pied: la fievre fut priſe dans le commencement, & dès qu'elle fut déclarée maligne. Un Eſpagnol, Page du grand Maître, abandonné par ſon Médecin, & après avoir reçu les Sacremens, fut dans trois jours, ſans fievre, par le ſecours du Capucin. Il le prit dans cet état, fit ouvrir les fenêtres, & lui fit avaler de l'eau à la glace. Il prétend guérir les hydropiſies avec l'eau, en très-peu de temps, & a propoſé qu'on lui donna de tels malades.

Le Bailli *Ruffo*, ſe trouvoit attaqué d'une fievre violente, avec une diarrhée & teneſme, & des douleurs affreuſes. Rien ne le ſoulagea : il fit venir le Capucin, & prit l'eau ; dès les premieres vingt-quatre heures, plus de fievres, moins de douleurs. Le lendemain, ſa diarrhée augmenta, & il fit de la matiere verte en abondance ; le troiſie-

me jour nous l'avons vu chez le grand Maître. J'en fus tout étonné, je l'avois vu le matin dans son lit.

Tout ce que je vous écris, mon cher Bailli, est *de visu & auditu :* je ne suis point prévenu en faveur de l'eau, je ne la croyois bonne qu'à rincer nos verres & laver nos égouts, &c.

Voici sa maniere de traiter. On fait rafraîchir l'eau à force de glace ou de neige, autant qu'elle peut l'être, & vous en buvez trois grands gobelets le matin, & dans le cours de la journée, jusqu'à trente-six; on ne mange point, sur-tout les premiers jours. Lorsqu'on se trouve foible, au lieu d'aliment, il donne deux ou trois verres d'eau le soir, avec deux ou trois jaunes d'œufs. Dans la suite, on mange plus ou moins, un demi poulet, un petit pigeon, deux ou trois onces de macarons de Sicile. Selon l'état où le Capucin trouve son

malade, plus ou moins d'eau, plus ou moins d'alimens. Il ne quitte point ſes malades, & obſerve continuellement leurs pouls. L'effet de l'eau eſt de donner, ou des maux de tête, ou des chaleurs extrêmes, ou des douleurs dans les entrailles, même la diarrhée, & de renouveller tous vos anciens maux. Voici le remede pour la diarrhée; il vous coule des lavemens d'eau à la glace, & fait boire dans l'inſtant, ainſi que pour les douleurs d'entrailles, & vous frotter le ventre avec de la glace. Pour les chaleurs de même; il frotte avec de la glace, la tête & l'eſtomac. Si c'eſt une ſciatique qui ſe renouvelle, ou bien un rhumatiſme, friction ſur la partie avec cette glace, &c.

C'eſt ainſi que ce Médecin Capucin guériſſoit la plupart des maux qui mettent la ſcience, l'art & l'eſprit d'un Médecin à la torture. *Galien*, dans le

traitement des fievres ardentes, avoit une méthode qui n'étoit guere différente de celle du Capucin de Malthe; car après avoir fait saigner le malade, il conseilloit de l'eau froide, & en très-grande quantité; les ardeurs de la fievre s'appaisoient, & le malade suoit abondamment & sans peine; & par là, il guérissoit en peu de temps: si *Galien* avoit à traiter les malades de ce siecle, sur-tout dans la capitale de la Flandre Françoise, il y passeroit pour un grossier, un extravagant, un ignorant, un sot, comme y passent souvent d'assez habiles Médecins, par les clameurs jalouses & vindicatives de quelques médicastres, que l'intérêt des Chirurgiens & de quelques Moines, fait protéger à propos, pour abuser de la confiance du public.

L'eau, par les différentes manieres de l'administrer, relatives à l'état, au

tempérament du malade, contient en elle ſeule, preſque la vertu de tous les autres remedes : elle eſt émétique, purgative, déſobſtruante, ſubdorifique, antipaſmodique, &c. & va même juſqu'à guérir les écrouelles.

CXII.

Singulieres antipathies dans des perſonnes d'un mérite & d'un rang diſtingués.

Les hommes de Lettres, qui ont mérité quelque célébrité, s'attirent par leurs connoiſſances, l'attention du public, comme les grands par leurs places. On ſait auſſi-bien tout ce qui leur eſt particulier, que l'on eſt au fait de la vie privée des Souverains. Perſonne preſque n'ignore que *Jacques II.* Roi d'Angleterre, ne pouvoit voir une épée nue ſans pâlir & ſans tomber dans une eſpece de défaillance : que le vieux Duc d'Epernon, qui devoit toute ſa

fortune à Henri III. s'évanouissoit à la vue d'un levraut ; qu'Henri III. lui-même, ne pouvoit demeurer seul en une chambre où étoit un chat ; mais ceux qui sont curieux de ramasser de ces exemples d'antipathies singulieres, savent aussi très-bien, qu'*Erasme* ne pouvoit approcher aucune sorte de poissons, sans être pris de la fievre ; que *Scaliger* ne pouvoit regarder un peu fixement du cresson, sans frémir de tout son corps ; que *Ticho-Brahé* changeoit de couleur, & sentoit ses jambes défaillir à la rencontre d'un lievre, ou d'un renard : que *Hobbes* ne pouvoit être un instant sans lumiere la nuit, qu'il ne délirât presqu'aussi-tôt : que *Bacon*, comme je l'ai déjà dit ici, tomboit en syncope toutes les fois qu'il arrivoit une éclipse de Lune : que *Boyle* tomboit en convulsions lorsqu'il entendoit le bruit que fait l'eau en sortant par un

robinet : que *la Mothe le Vayer*, ce Philoſophe ſceptique, ne pouvoit ſouffrir aucune ſorte d'inſtrumens, quelqu'harmonieux que fuſſent les ſons qu'on en tiroit, mais qu'il s'extaſioit preſqu'au bruit du tonnerre & au ſifflement d'un vent fort, &c.

Les tranſactions philoſophiques parlent d'un Chapelain d'un Duc de *Bolſton*, qui ſentoit au cœur & au ſommet de la tête, un froid de glace, lorſqu'on le forçoit à lire le cinquante-troiſieme chapitre du Prophete *Iſaïe*, & certains verſets du livre des Rois.

Ce qu'écrit *Fabrice Campani*, au ſujet d'un certain Chevalier d'Alcantara, n'eſt pas moins curieux : ce gentilhomme ſe trouvoit mal, quand il entendoit prononcer le mot *Lana*, quoique ſouvent il porta des habits de laine. Toutes ces choſes ſont bien étranges, ſans doute, mais gardons-nous de re-

jetter tout ce qui ſort du cercle étroit de nos connoiſſances. Nous donnons trop ſouvent à la nature, les bornes qu'a notre eſprit. Nous lui prêtons nos petites vues, & il ne tient pas à nous qu'elle ne ſoit auſſi foible à produire, que notre entendement l'eſt à la concevoir.

CXIII.

Flamme de feu de couleur violette, qui s'échappât avec impétuoſité de la vulve d'une femme, à qui on venoit de tirer un enfant par les crochets.

Le 15 Décembre 1697, je fus appellé, (dit M. *le Duc*, maître Chirurgien de Paris, que ſon adreſſe & ſa probité ont rendu très-célebre dans les accouchemens,) pour accoucher la femme d'un poſtillon de M. le Prince de Guimené; elle étoit en travail depuis trois jouts, & les eaux s'étoient écoulées; l'enfant à terme, mais ſans

vie, ſe préſentoit naturellement, la tête engagé au paſſage, & la poitrine pleine d'une lymphe puante, qui ſortit en grande quantité par l'ouverture que j'y fis avec le Scalpel. Dans cet état, je tantai de faire l'extraction avec le crochet, que j'enfonçai dans la tête; mais le panincule charnu de cette partie tout gangréné, & les os du crane vacillans, ſéparés, ne purent ſoutenir l'effort de l'inſtrument. Les bras même ſe détacherent ſans peine du tronc qui reſta collé aux parois de la matrice, d'où je l'arrachai par une derniere reſſource, qui fut de plonger mon crochet entre les vertebre du dos, leſ quelles ſe trouverent aſſez fermes pour me permettre de finir heureuſement l'opération. Mais immédiatement après le dégagement de ce corps, & avant que le fond de l'utérus eut été débarraſſé de l'arrierefaix, *une flamme de couleur violette, d'odeur de*

souffre, & dont *la chaleur* se fit sentir aux mains de deux personnes qui tenoient la malade, s'échappa avec impétuosité par la vulve; & cette exhalaison allumée, qui s'étendoit du dedans de la matrice à plusieurs pas, remplit en s'éteignant incontinent, toute la chambre du *fumée*.

Cette femme âgé d'environ vingt-deux ans, avoit été attaquée dans le commencement de sa grossesse, d'une goutte séreine, qui l'avoit rendue aveugle; c'étoit là son premier accouchement, auquel elle survécut encore plusieurs jours. Je pourrois, dit cet habile Accoucheur, citer plus de quinze témoins occulaires de ce phénomene.

C X I V.

Sorte de Catalepsie momentanée, que la sortie de deux vers fit disparoître.

Que les opérations de notre entendement, que l'exercice de notre raison,

& les facultés de notre ame, ce principe inconnu qui nous meut, dépendent des organes dont l'action nous fait vivre ! que souvent une légere altération y porte d'atteinte, les renverse & les troubles ! ne vous étonnez pas, dit *Paschal*, si le plus grand homme du monde ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles ; c'en est assez pour le rendre incapable de bons conseils. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.

M. *Van-Swieten* fut appellé pour voir une femme qui étoit tombée dans une affection soporeuse & convulsive. Elle étoit occupée à rôtir des marons qu'elle remuoit sur le feu, quand, tout à coup, elle resta sans mouvement dans la même attitude, & perdit connois-

ſance. On cherchoit à lui faire quelque remede, mais deux petits vers vivans qu'elle vomit, en diſpenſerent le Médecin. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à l'inſtant elle ſe remit à remuer ſes marons, & ſe trouva toute étonnée de voir tant de monde raſſemblé autour d'elle : elle n'avoit pas la plus légere idée de ce qui s'étoit paſſé. Sont-ce ces vers, qui par les efforts qu'ils ont faits pour ſortir, ont excité tant de boulverſement ? C'eſt un bien grand événement par une ſi petite cauſe. Quel Médecin l'auroit accuſé ?

CXV.

Maladie pédiculaire qui ſurvint à une femme qui mangeoit juſqu'à une livre de ſel marin par jour.

Une femme étoit accoutumée de manger juſqu'à une livre de ſel marin par jour. Son corps ſe couvrit de petites puſtules qui contenoient chacune un

poux. On employa le Mercure intérieurement : on l'administra aussi en frictions ; mais ce fut sans succès. Ce mal ne céda qu'aux bains pris dans de l'eau où on avoit bouilli de l'absynthe. L'illustre auteur de qui je tiens ce fait, a vu, une autre fois, le même mal dans un homme qui ne vivoit presque que de viande, & il le surmontoit avec la même aisance. Quel rapport entre le sel marin & la viande, qui pourtant occasione le même désordre.

CXVI.

Des alimens guérirent une malade qui les prit dans la fievre de suppuration d'une mauvaise petite vérole.

Des malades ont quelquefois gagné à tromper leur médecin : une femme de qualité avoit la petite vérole, il lui prit, dans le temps de la fievre de suppuration, une envie extrême de manger. Elle importuna tant sa garde, que malgré

les défenſes réitérées du Médecin, on mit *un pain d'un ſol* mittoner dans ſon bouillon. Elle le mangea tout entier ; le ſommeil la prit peu après : elle s'endormit. A ſon réveil elle ſe trouva beaucoup mieux qu'auparavant, n'ayant preſque plus de fievre, & les puſtules qui étoient en mauvais état, étant devenues belles & d'une nature louable. La malade n'en reſta pas là, elle continua de bien manger & de ſe bien porter.

CXVII.

Méthode de M. DOVAR pour guérir la Phtiſie, en rafraîchiſſant & ſaignant beaucoup.

S'il eſt une maladie qui paroiſſe peu propre à comporter l'uſage fréquent des ſaignées, c'eſt aſſurément bien la Phtiſie. Cependant, il parut, il y a une trentaine d'années à Londres, un Médecin fameux, nommé *Dovar*, qui n'avoit d'autre remede, pour toutes les con-

ſomptions, que de ſaigner, trente, quarante & même cinquante fois, ceux qui en dépériſſoient. On devine bien que M. *Dovar* ne jouit pas bien tranquillement du plaiſir d'établir à Londres ſa méthode : elle fut attaquée par les Médecins; il le fut lui-même, comme c'eſt la regle; mais que dire pourtant à un homme, qui n'oppoſe à vos ſarcaſmes que des faits heureux. *Dovar*, ſi l'on en croit l'ouvrage qu'il publia avant de mourir, (*a*) guérit par ſa méthode, tous les Phtiſiques qu'il traita. Un de mes amis, dit-il, étoit ſi près de ſa fin, qu'il ne pouvoit plus ſe tenir debout. Je le déterminai à ſe faire tirer pendant une quinzaine, ſix onces de ſang par jour; enſuite pendant quinze autres,

---

(*a*) Legs d'un ancien Médecin à ſa patrie, contenant ce qu'il a recueilli lui-même pendant 49 ans de pratique, &c. *La Haye* 1734.

ſix onces de deux jours l'un : après tous les deux jours ; puis tous les trois : enfin, tous les cinq jours la même quantité. C'étoit au mois de Novembre : le 3 Mars ſuivant, il vint à cheval d'*Evesham à Briſtol*, (*a*) en un jour me remercier de lui avoir rendu la ſanté. Il vécut pluſieurs années après, quoique toute ſa famille fut morte de conſomption. Une autre Phtiſique étoit déſeſpéré : je le ſaignai au moins cinquante fois ; en peu de temps il recouvra ſa ſanté, & ſe porta après mieux qu'il n'avoit jamais fait.

J'aurois pu citer d'autres malades guéris par ces fréquentes ſaignées. Il a fallu avoir bien de la hardieſſe, pour oſer croire qu'elle pourroient guérir un mal ſi peu guériſſable, & en avoir encore bien davantage pour oſer les faire.

(*a*) Ces deux Villes ſont éloignées de 47 milles.

CXVIII.

Parallele du nain BOWRSLESKY, *& du géant* JACOB DAMMAN.

L'homme eſt le Roi de la nature, on nous l'a dit du moins, & cela peut être ; mais quand on réfléchit à l'exceſſive différence qu'elle a mis entre les membres du Gentilhomme Polonois, *Bourſlasky*, & ce *Jacob Damman*, dont parle *Platerus*, il faut avouer que quelquefois, elle ſe joue de ſon maître. M. *Bourſlasky*, à vingt-deux ans étoit haut de vingt-huit pouces, ſuivant le rapport de M. *le Comte de Treſſan* ; & *Damman*, à vingt-deux ans, avoit huit pieds de hauteur ; ſes mains étoient longues de ſix pouces. Ce géant qui ne ſe laiſſoit voir que par argent, étoit à Bâle en 1613.



CXIX.

Quelques funestes suites pour s'être livré à l'amour.

On voit dans les Œuvres de *Chesneau*, quelques exemples de jeunes époux, victimes de leurs empressemens. Cet Auteur dit, qu'il vit un jour un malade, qui avoit beaucoup de fievre, & à qui sur-tout le visage étoit si prodigieusement enflé, qu'il ne lui étoit pas possible d'ouvrir les yeux; étonné d'un tel accident, il en chercha la cause: comme le malade n'étoit marié que depuis quelques jours, il crut la voir dans les excès où il s'étoit laissé emporter. Pour prévenir les suites qu'il craignoit, il saigna le malade, il appliqua des ventouses qu'il scarifia; mais tout ce qu'il put faire, n'empêcha pas le nouveau marié de périr le septieme jour de sa maladie. *Chesneau*, parle encore d'un jeune & vigoureux paysan,

qui ne payât pas moins cher les excès auxquels il s'étoit livré. Il dit, que celui-là, outre cette énorme enflure du visage, ressentoit encore de violentes douleurs dans toute la région des reins. Ah ! qu'il est prudent, qu'il est salutaire, de savoir apporter quelquefois, une sage résistance à ses desirs ! qui croiroit pourtant, que suivre volontiers ce penchant invincible, que nous tenons de la nature même, put devenir un sujet de mort.

C X X.

Folie guérie par la castration.

L'exemple de ce *Samuel Formius*, dont on lit les observations à la suite de celles de *Riviere*, est-il un exemple qu'on doive imiter ? un jeune homme tombé en démence fut commis à ses soins. Il tenta sans succès sur son malade, une infinité de rémedes, même le trépan & l'arterotomie ; enfin il en

fit un *Abailard*, & vint par là à bout de lui rendre en partie l'usage de sa raison.

CXXI.

Fractures de presque tous les os du corps par une cause interne.

Le 8 Mars 1690, il arriva à l'Hôtel Dieu, une fille âgée d'environ trente ans, qui souffroit des douleurs excessives depuis quatre mois, dans tout son corps, sans qu'il y eut aucune apparence de fievre. Elle ne laissoit pas de marcher & de faire d'autres mouvemens avec assés de liberté: cependant, lorsqu'on la touchoit elle souffroit beaucoup. Trois mois après qu'elle eut gardé le lit, ne pouvant plus marcher, tous ses os se casserent de telle sorte, qu'on ne pouvoit la toucher sans faire quelques fractures nouvelles, & ses douleurs augmenterent toujours. On en fit l'ouverture, & on trouva les os des

cuiſſes, des jambes, des bras, les clavicules, les côtes, les vertebres, les os des iles caſſés ; il n'y avoit aucun os de ſon corps qui ne fut fracturé. Ils étoient ſi minces & ſi tendres, qu'on ne pouvoit les tenir entre les doigts, ſans qu'ils ſe fondiſſent en petits fragmens mols comme de l'écorce d'arbre mouillée & pourrie ; ils étoient ſi fort remplis d'une moëlle rougeâtre, qu'ils ſembloient ſe diſſoudre tout-à-fait ſous cette forme. Les os du crane s'enfonçoient ſous les doigts comme ceux d'un enfant de quinze jours ; les cartilages & les jointures n'avoient aucune marque d'altération. Les parties internes étoient fort ſaines, & il ne paroiſſoit dans tout ſon corps aucun ſigne de maladie précédente. On ſait que la vérole peut carier les os ; ceux-là au contraire étoient fondus & ramollis ; mais quelle étoit la nature du diſſolvant ? *Fiat lux.*

Jour. des Sav. 5 Fev. 1690.

CXXII.

Un Religieux dans une fievre maligne, rît jufqu'à la mort.

Platerus fait mention d'une fievre maligne, qui fut accompagnée d'un fymptome ou accident, qui n'eft guere ordinaire dans ces maladies. C'étoit un Pere Prieur qui en étoit attaqué, & dans le plus fort du mal, il lui prit une envie de rire fi grande & fi involontaire, qu'il n'en put pas dormir un inftant; quelque chofe qu'on lui dit, quelqu'effort qu'il fit, rien ne put l'empêcher, & il rit jufqu'à la mort.

Felicis Plateri, obf. lib. 10. p. 167.

Fin de la premiere Partie.